

AXE & ALLIÉS

1939 - 1945

UN MONDE EN GUERRE



Hitler

chef de guerre

Du **caporal** au commandant en chef

Défiance et **soumission** des généraux

Gloire et déclin du **mythe** du chef

- BATAILLE DE KHARKOV ► *le Reich reprend l'initiative*
- L'ARCHITECTURE NAZIE ► *monumentalisme et mégalomanie*
- LIGNE DE DÉMARCATIION ► *une autre lecture de l'occupation*
- LA RÉPUBLIQUE DE SALÓ ► *le crépuscule du fascisme*

France met : 5,95 € - Belg et Lux : 6,80 €
D : 6,80 € - Can : 9,95 \$ cad - Tom/S : 700 XPF

L 15356 - 4 - F : 5,95 € - RD



EN KIOSQUE **n°9**

TOUS LES DEUX MOIS

TOUTE LA STRATÉGIE PC EST DANS **CYBERSTRATÈGE**



**Numéro spécial
10 ans de Cyber!**

115
Juillet - Août 2007

La révolution du combat tactique !

Combat Mission : **SHOCK FORCE**

Le plein d'analyses stratégiques !

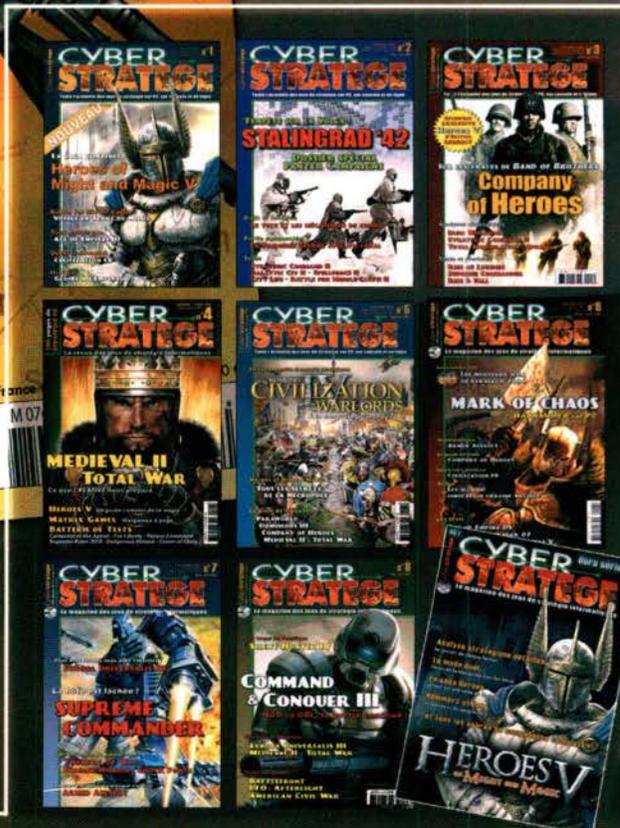
COMPANY OF HEROES
les spécialités

AMERICAN CIVIL WAR
stratégie pour la grande campagne

HEROES V
affronter les "tireurs"

EUROPA UNIVERSALIS III
stratégie et gestion avancée

- COMBAT MISSION:
SHOCK FORCE
- ET: EXTRATERRESTRIALS
- PACIFIC STORM 2
- GALACTIC CIVILIZATION:
DARK AVATAR
- AMERICAN CIVIL WAR
- COMPANY OF HEROES
- CROSS OF IRON
- THEME PARK
- SPARTA
- HEROES V
- EUROPA III



ÉGALEMENT DISPO
EN FORMAT NUMÉRIQUE
FORUM STRATÉGIQUE ET BOUTIQUE
SUR WWW.CYBERSTRATEGE.COM

DIRECTEUR DE PUBLICATION :

Théophile Monnier

RÉDACTEUR EN CHEF :

Boris Laurent

laurent@axeetallies.com

RÉDACTRICE GRAPHISTE :

Shan Deraze

RÉALISATION DU SITE :

Arnaud Baillivet

ABONNEMENTS, REDACTION, PUBLICITÉ :

AXE ET ALLIÉS est une publication

des Editions du Paladin,

SARL au capital de 20 000 €

625, route d'Aix, 13510 Equilles

www.axeetallies.com

contact@axeetallies.com

PRINCIPAUX ACTIONNAIRES :

Théophile Monnier, Histoire

& Collections, François Vauvillier

VENTE EN KIOSQUE : MLP

DIFFUSION POUR LA BELGIQUE :

Tondeur Diffusion, 9 avenue Van Kalken

8-1070 Bruxelles. Tél. : 02 55502 21

IMPRESSION : Léonce Deprez

Zone industrielle, 62620 Ruitz

N° ISSN : 1955-8589

COMMISSION PARITAIRE : 0312K88794

© éditions du Paladin 2006

Printed in France

Imprimé en France

Reproduction interdite

sans accord écrit préalable



Abonnez-vous en ligne sur notre site

www.axeetallies.com

Rejoignez notre forum pour débattre sur les sujets du magazine
et donnez vos avis dans un esprit modéré et constructif.

« Voilà, nous avons la Seconde Guerre mondiale ! C'est le résultat du jeu
irresponsable de ces dernières années. Cette fois, le joueur a mal misé ! »

General der Infanterie Carl-Heinrich von Stülpnagel, septembre 1939.

Le Führer avait assuré à sa *Generalität* et à son peuple que le Reich allemand ne mènerait jamais une guerre sur deux fronts comme en 1914-1918. Mais en quelques jours, la campagne de Pologne se transformait en guerre mondiale aux conséquences que l'on sait. La mutation du Führer du parti nazi, de l'homme politique, en chef de guerre était arrivée à son terme. Hitler, que la propagande présentait comme un homme de paix soucieux de son peuple, allait déverser sur l'Europe son ire la plus destructrice. Cette métamorphose marquait en outre la naissance du mythe d'un maître de guerre infaillible qui allait paradoxalement survivre jusque tard dans la guerre, malgré la défaite et les morts. Ainsi, le « caporal bohémien », comme aimait à la surnommer Hindenburg, était devenu le commandant en chef de la plus grande armée que l'Allemagne ait connu dans son Histoire.

Bonne lecture,

Boris LAURENT

Rastenburg, en Prusse orientale, au « Repère du loup »,
en mars 1943. Hitler est entouré de Guderian et du
Feldmarschall Keitel commandant l'OKW.



© Ullstein Bbild

Les articles

N°4

14 Politique

La République de Saló : le crépuscule du fascisme

22 Bataille

Kharkov 1942 : le Reich reprend l'initiative

28 Politique

La ligne de démarcation : une aute lecture de l'occupation

36 Stratégie

Hitler, chef de guerre :
du caporal au commandant en chef

46 Stratégie

La conduite de la guerre et l'attitude des généraux

54 Stratégie

Construction et effondrement
du mythe du chef de guerre

64 Propagande

L'architecture sous le III^e Reich

72 Politique

La plus grande coalition du monde

Les rubriques

4 Actualités

6 Les fiches lecture

10 Interview : François Delpla

12 Les inventions de la guerre

78 La guerre à l'écran

80 Des clefs pour comprendre

81 Abonnements

Les fusillades massives de Juifs en Ukraine 1941-1944

Mémorial de la Shoah
Du 20 juin au 30 novembre 2007

Entre 1941 et 1944, près d'un million et demi de Juifs d'Ukraine ont été assassinés suite à l'invasion de l'Union soviétique par l'Allemagne nazie. Seule une minorité d'entre eux l'a été après déportation dans les camps d'extermination. L'immense majorité est morte sous les balles des *Einsatzgruppen* (unités de tueries mobiles à l'Est), d'unités de la Waffen-SS, de la police allemande et de collaborateurs est-européens.

Depuis 2004, Le père Patrick Desbois et l'association Yahad-In Unum mènent un travail méthodique sur cette partie encore peu connue de la Shoah : identifier et expertiser tous les sites des exterminations des Juifs perpétrées par les unités mobiles nazies en Ukraine pendant la Seconde Guerre mondiale. L'exposition organisée au Mémorial de la Shoah du 20 juin au 30 novembre 2007 présente ces recherches toujours en cours, qui, en reconstituant les procédés des assassins, amènent à mieux comprendre comment a été mis en œuvre le génocide des Juifs à l'Est de l'Europe.

Elle propose de décrire les premiers résultats des recherches de l'équipe menée par le père Patrick Desbois, une partie des preuves balistiques retrouvées sur les sites et une sélection des témoignages recueillis depuis six ans par l'équipe de Yahad-In Unum.

L'exposition retrace également l'expertise archéologique d'une fosse commune, menée dans le village de Busk à la demande du Mémorial de la Shoah par l'équipe du père Patrick Desbois en août 2006 et dont les résultats viennent confirmer la terrible réalité du génocide par balles mené entre 1941 et 1944 en Ukraine et sur l'ensemble du territoire soviétique par les troupes nazies.



Mémorial de la Shoah
17 rue Geoffroy l'Asnier,
75004 Paris
Tél : 01 42 77 44 72
Fax : 01 53 01 17 44
www.memorialdelashoah.org

© Mémorial de la Shoah



Le Centre d'interprétation de la ligne de démarcation

Le Centre d'interprétation de la ligne de démarcation, basé à Gênelard (Saône-et-Loire), a ouvert le 18 juin 2006. Il s'agit d'une structure récente, la première consacrée exclusivement à l'histoire de la ligne de démarcation pendant la Seconde Guerre mondiale. Gênelard fut l'une des quelques 600 communes françaises traversées par cette ligne. Par ailleurs, le Centre a symboliquement été construit à proximité immédiate de l'un des points de passage.



Afin de garantir le sérieux historique du projet, un comité scientifique a été créé en novembre 2000, qui réunit la plupart des spécialistes français de l'histoire de la ligne de démarcation.

L'exposition permanente du Centre se compose de 23 triptyques : les premiers retracent la création et la mise en place de la ligne de démarcation et suivent un ordre chronologique. L'histoire de la ligne est ensuite traitée de façon thématique (surveillance de la ligne, conséquences sur la vie quotidienne, passeurs, clandestins etc.). Enfin, le dernier panneau est une ouverture sur quelques lignes de démarcation parmi les plus connues qui ont existé ou existent encore depuis 1945.

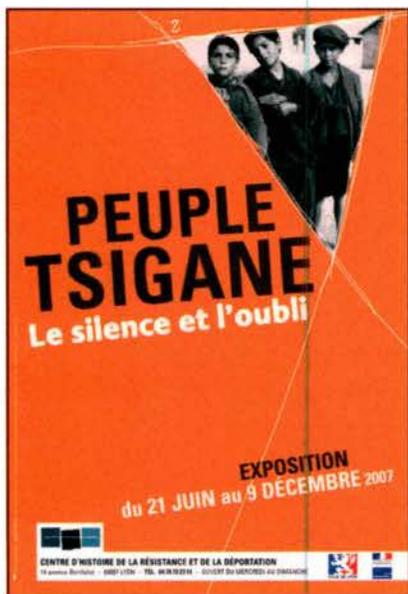
Le Centre comprend également une salle polyvalente, une bibliothèque, et une librairie spécialisée.

Centre d'interprétation
Place du Bassin, 71420 Gênelard
Tél. : 03 85 79 23 12
www.lignededemarcation.fr

Retrouvez p. 30 un article d'Eric Alary sur la ligne de démarcation

Le silence et l'oubli

Centre d'histoire de la résistance
et de la déportation
Du 21 juin au 9 décembre 2007



© CHRD

Dès les prémices de la Seconde Guerre mondiale, les Tsiganes présents sur le sol français sont victimes d'une politique de suspicion accrue. Leur itinérance, source de possible contact avec l'ennemi, apparaît comme un danger pour la sécurité du pays et ne correspond pas aux normes établies par la Révolution nationale. Progressivement, ils sont internés dans différents camps, répartis sur l'ensemble du territoire. Le Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation a souhaité donner un éclairage particulier au sort de ces « voyageurs », contraints à l'immobilité dans la France occupée. L'exposition rappelle tout d'abord « L'histoire de l'internement des Tsiganes » depuis sa genèse, en revenant sur la politique de la III^e République à l'égard des nomades. Elle présente également l'exposition « Un camp pour les bohémiens, mémoires du camp de Saliers », conçue par le photographe Mathieu Pernot, présentée en 2001 aux Archives départementales des Bouches-du-Rhône à Marseille.

Centre d'histoire de la résistance
et de la déportation
14 av. Berthelot, 69007 Lyon
04 78 72 23 11

Tombés du ciel

Les aviateurs abattus au-dessus du Nord-Pas-de-Calais (1940-1944)
exposition à la Coupole, jusqu'au 23 décembre 2007

L'acquisition de la supériorité aérienne a été l'un des éléments essentiels de la stratégie mise en œuvre par les principaux belligérants de la Seconde Guerre mondiale : c'est elle qui conditionne la maîtrise d'immenses espaces, qu'il s'agisse des champs



© La Coupole

de batailles proprement dits, des lignes de ravitaillement ou des zones de production industrielle. Or, après les victoires allemandes de la « guerre-éclair », le contrôle des airs est rapidement passé, en Europe, aux mains de la *Royal Air Force*, bientôt épaulée, à partir de 1942, par la 8^e *US Army Air Force*. Cette supériorité aérienne repose sur leur capacité à produire des avions en grand nombre, à former rapidement des milliers de pilotes et d'hommes d'équipage, et à lancer en opérations, des masses d'appareils de tous types, pour détruire les forces militaires de l'ennemi et son outil de production industrielle.

L'exposition « Tombés du ciel... » présente au visiteur des objets, des photographies clandestines et des documents d'archives qui évoquent une guerre industrielle à grande échelle terriblement meurtrière, dans laquelle l'Homme (le pilote, les équipiers) joue encore malgré tout un rôle central. Elle retrace 10 histoires vraies, reconstituées à partir d'enquêtes dans les archives, auprès des familles des protagonistes, ou sur le site des crashes.

Centre d'histoire et de mémoire du Nord-Pas-de-Calais, BP 284
62504 Saint-Omer Cedex, 03 21 12 27 27, www.lacoupole-france.com

Berlin : opération Walkyrie

Le gouvernement allemand a annoncé qu'il ne s'opposait pas au projet de l'acteur **Tom Cruise** d'incarner le comte Claus von Stauffenberg, l'auteur de l'attentat manqué contre Hitler en juillet 1944. Berlin affirme vouloir soutenir le projet de film qui doit être tourné cet été par Bryan Singer (*Usual suspects, Un élève doué...*). Le porte-parole du ministère des finances, Torsten Albig, a affirmé que le ministère n'autoriserait pas le tournage de scènes à Bendlerblock, lieu où fut exécuté von Stauffenberg, pour des raisons éthiques, s'agissant avant tout d'un lieu de recueillement.

Le fils du comte, Berthold von Stauffenberg, s'était exprimé contre la participation de Tom Cruise à ce film en raison de son appartenance à la Scientologie : « Il ne doit pas toucher à mon père » avait-t-il affirmé au journal *Süddeutsche Zeitung*. Catholique conservateur et colonel de la Wehrmacht (Heer), le comte von Stauffenberg (1907-1944), d'abord attiré et fasciné par Hitler, avait par la suite pris part à un complot visant non seulement à le destituer mais aussi à le tuer.

Le film, qui devrait sortir en 2008, portera le nom de « Walkyrie ».

Source : AFP

La vie mondaine sous le nazisme

Autrefois « sujet tabou frappé d'opprobre » l'étude de la vie mondaine sous le nazisme s'inscrit aujourd'hui dans le renouvellement de l'analyse historique. C'est en tout cas l'objectif que s'est fixé Fabrice d'Almeida qui livre ici un ouvrage passionnant. Alors que le régime soviétique avait pris soin de liquider son élite dès la fin de la révolution, les nazis utilisent l'ancienne classe dirigeante (du II^e Reich et de Weimar) pour asseoir un peu plus leur légitimité.

Remarquable, cet ouvrage définit le sens même de mondanité et analyse la construction d'une haute société nazie et ses relations avec « l'ancien monde » aristocratique et mondain, de plus en plus complice.

S'intéressant à tous les aspects de la vie mondaine, Fabrice

d'Almeida revient également sur les courtisans et les gestes, jamais anodins, caractérisant les relations entre Hitler et une haute société qui, par sa courtoise attention, marque d'un sceau indélébile son admiration au nouveau Führer de l'Allemagne.

L'auteur revient également sur l'habile manipulation des nazis dans le quotidien mondain, définissant un « luxe nazi » et imposant une modernité utilitaire avec, notamment, la voiture comme symbole de réussite. Mais la destruction de la haute société juive, élément clef de

la vie mondaine sous le III^e Reich, et l'antisémitisme comme forme d'intégration et de critère de sélection des élites, restent des éléments primordiaux dans les relations qu'entretiennent le pouvoir et la haute société.

Perrin, 418 pages, 22,50 €



Nuremberg face à l'Histoire

Soixante et un ans après le procès de Nuremberg, François Delpla, s'appuyant sur les sources les plus récentes, revient sur le plus grand procès tenu par un tribunal international dans l'Histoire.

Ce procès au retentissement mondial s'ouvrit le 20 novembre 1945 dans la ville symbolique de Nuremberg, haut lieu du nazisme. Après avoir dressé une chronologie des événements qui ont mené le monde à Nuremberg, François Delpla suit le parcours des criminels, mais aussi les audiences de ce procès véritablement révolutionnaire.

Nous entraînant dans les coulisses du procès, il nous en fait revivre l'intégralité, des questions préalables (que juger ? et qui juger ?), à l'acte d'accusation en passant par l'ouverture des débats. L'historien revient également sur la question du génocide et de tous les crimes dont sont accusés les tenants du nazisme survivants. A travers ce procès, apparaissent les luttes de pouvoir entre Alliés, l'impuissance à fonder l'accusation de complot mais aussi les tergiversations avant le verdict. Parallèlement, l'auteur revient sur l'étrange épisode de Rudolf Hess et la mort mystérieuse du maître de la SS, Heinrich Himmler.

En outre, un film d'archives soviétique inédit offert avec le livre, montre toutes les phases du procès de Nuremberg, de l'arrestation des criminels de guerre jusqu'à leur exécution.

L'Archipel, 348 pages, 23,95 €

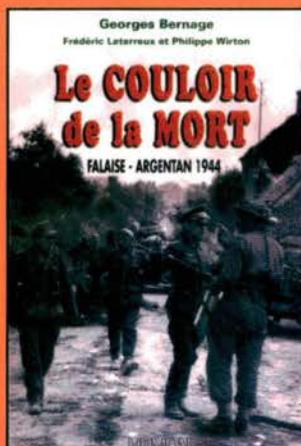


Le couloir de la mort (Falaise – Argentan 1944)

Les éditions Heimdal ont sorti il y a peu un ouvrage complet sur la « poche de Falaise », véritable « couloir de la mort » pour les Allemands qui y étaient enfermés. Georges Bernage, Frédéric Leterreux et Philippe Wirton reviennent sur les terribles combats qui se déroulèrent du 25 juillet au 21 août 1944, en pleine bataille de Normandie. Le propos illustré par de nombreuses photographies d'époque, de maquettes de véhicules, de pièces d'artillerie et de blindés, mais aussi de nombreux témoignages, fait le point sur le carnage de Falaise. Cet ouvrage est aussi un contre-pied aux livres et commentaires qui avaient fait de Falaise une poche hermétique verrouillée par les Alliés dans laquelle la quasi-totalité des armées allemandes de

Normandie avaient été anéanties. S'appuyant sur de nouvelles études, les auteurs démontrent qu'une grande quantité d'éléments qui se battent en Hollande et notamment à Arnhem avaient échappé à ce « couloir de la mort ». En effet, obnubilés par Paris et les objectifs à l'est de la France, les Américains tardèrent à prendre une décision capitale pour la suite des opérations en Normandie. Ils tablèrent également sur la débandade des Allemands qui, au contraire, firent preuve d'une discipline leur permettant de se retirer en bon ordre en perdant toutefois l'équivalent d'un corps d'armées.

Heimdal, 168 pages, 20,50 €

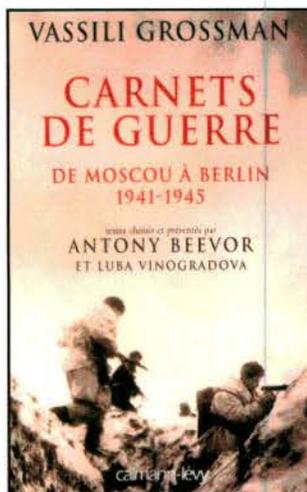


Retrouvez p. 10 l'interview de François Delpla.

Carnets de guerre, de
Moscou à Berlin (1941-1945)

Paru sous le titre original « *A writer at war* », cet ouvrage est une compilation et une analyse des carnets de guerre ainsi que des lettres personnelles du célèbre écrivain russe Vassili Grossman. Compilés et expliqués par Antony Beevor et traduits par Luba Vinogradova, les carnets de guerre de l'auteur de *Vie et Destin*, que beaucoup placent au dessus de *Docteur Jivago*, sont une mines de renseignements, de réflexions sur le contexte politique autant que militaire et d'anecdotes sur le front de l'Est durant toute la durée de la guerre.

Plus qu'un écrivain de talent, Grossman était également à cette époque le correspondant spécial de l'Armée rouge au sein du journal *Krasnaïa Zvezda* (L'étoile rouge) et à ce titre, a passé trois ans sur le front, de Moscou à Berlin.



L'ouvrage d'Antony Beevor est divisé en cinq chapitres qui dissèquent les impressions intense et précises de Vassili Grossman, du choc de l'invasion à Stalingrad, thème cher à l'historien britannique, jusqu'au tournant de l'année 1943. L'ultime chapitre est consacré aux « ruines du monde nazi » avec comme point final la bataille de Berlin.

Calmann-Lévy, 390 pages, 22 €

De Gaulle d'Yves Guéna

En octobre 2007, les Editions Gründ sortiront un livre événement dans la collection « Histoire sur le vif », consacré au général de Gaulle et écrit par Yves Guéna.

Présenté dans un coffret, cet album de souvenirs, ce témoignage très personnel d'Yves Guéna est enrichi de plus de soixante documents souvent inédits venant de collections privées, encore jamais dévoilés : la carte d'exercice militaire du lieutenant-colonel de Gaulle en 1937, des extraits de son dossier de presse personnel, des chansons à la gloire du général, des notes manuscrites de ses plus grands ministres, des lettres privées et publiques... Yves Guéna partage avec le lecteur sa vision à la fois historique et politique de cette période et nous offre une belle leçon « d'Histoire sur le vif », accessible à tous...

Parution en octobre 2007.



USMC : Uniformes et équipements 1941-1945

Créé en 1775, le corps de Marines américains a connu un développement exponentiel à l'occasion de la Seconde Guerre mondiale, passant d'une force de 20 000 hommes en 1939 à une gigantesque machine de près d'un million d'hommes, entièrement engagée dans les combats contre le Japon. Ce très bel ouvrage de l'éditeur Histoire & Collection est entièrement consacré aux uniformes et équipements individuels des Marines pendant la Seconde Guerre. Sont malheureusement exclus de cette étude les armes et les véhicules particuliers du corps des Marines. Destiné donc aux collectionneurs,

l'ouvrage présente l'évolution des tenues de service comme de combat et d'innombrables pièces d'équipement (chaussures, gourdes, pelles réglementaires, insignes, etc.). Le premier chapitre présente toutefois tout l'historique du corps des Marines et le rappel des principaux engagements du conflit, de Guadalcanal à Okinawa. L'ouvrage est somptueusement

illustré, avec de très nombreuses photos et de superbes reconstitutions en couleurs présentant les équipements. Un ouvrage de référence, sans aucun doute, sur le sujet !

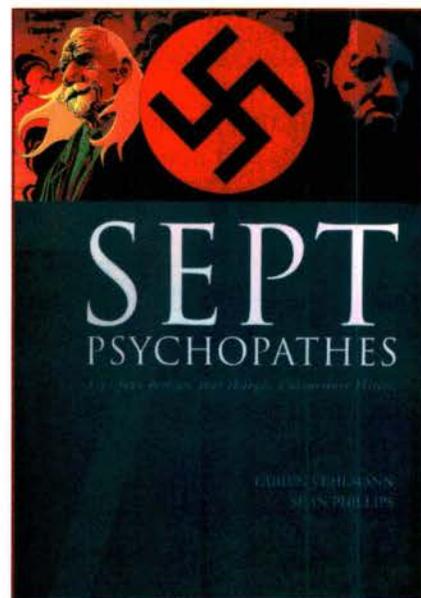
174 pages, éditions
Histoire & Collections.
Prix : 39,95 €



Londres, octobre 1941. Le colonel Thompson du SOE vient d'avoir une idée lumineuse pour abrégé la guerre : assassiner Hitler. La question a déjà été étudiée maintes fois. Oui, mais cette fois, le plan est d'envoyer sept psychopathes pour assassiner le Führer, car ces sept fous furieux sont d'authentiques esprits libres, sans contrainte et absolument imprévisibles. Officiellement, le projet n'existe même pas. Officieusement, une unité de sept détraqués s'entraîne en Angleterre pour une opération unique en son genre.

Fabien Vehlmann et Sean Philipps nous entraînent dans une mission improbable et suicidaire. Le dessin sombre et précis n'arrive pas à compenser un scénario parfois léger et malheureusement trop expéditif sur les prémices du plan et son exécution. Pour autant, le lecteur se prendra au jeu de cette opération inédite. Il se consolera de la première partie de l'ouvrage parfois fébrile en suivant avec intérêt le parcours en territoire ennemi de ces « dingues » aux talents particuliers, chargés de « sauver » le monde, jusqu'au dénouement final très surprenant et réjouissant.

A noter que cet album fait partie d'une collection intitulée « Sept » et composée de sept récits différents.



Delcourt, 64 pages, 13,95 €

LES REVUES

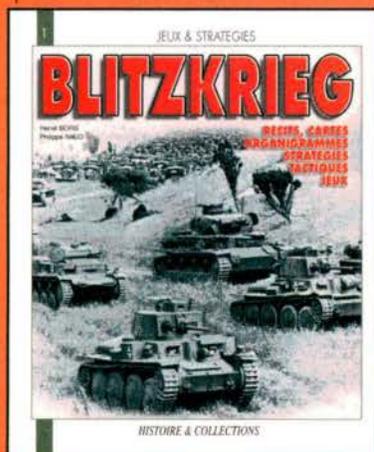
Blitzkrieg (coll. Jeux & Stratégie n° 1)

Le magazine *Vae Victis*, consacré aux jeux de stratégie sur carte et figurines, lance un nouveau concept de fascicules, astucieusement baptisé « Jeux & Stratégie » du nom d'une vénérable revue qui avait introduit les « wargames » en France au début des années 80... Le principe de la série est assez simple, il s'agit de présenter des campagnes ou périodes historiques militaires, et d'alterner les chapitres sur le déroulement des opérations et ceux consacrés aux jeux de stratégie sur le même sujet. Le premier numéro est ainsi consacré au concept de la Blitzkrieg, qui s'étend ici de la campagne de Pologne au coup d'arrêt devant Moscou. Le sous-titre de l'ouvrage est d'ailleurs explicite : « une analyse historique et ludique des opérations de l'armée allemande, 1939-1941 ».

Les chapitres consacrés à la Blitzkrieg et aux diverses opérations de ces trois années sont agréables à lire et offrent un bon résumé des opérations et des problématiques tactiques ou stratégiques propres à chaque campagne. Les chapitres sur les

jeux en revanche, qui listent les jeux disponibles sur les sujets et proposent quelques exemples de partie, ne présentent évidemment d'intérêt que pour les amateurs de simulation sur carte (les jeux avec figurines n'étant pas traités dans cet ouvrage). Une démarche intéressante en tout cas.

80 pages, édition Histoire & Collections. Prix : 15,50 €. En librairie spécialisée.



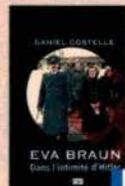
Bataille et Blindés n° 20

Cette revue consacrée aux combats blindés nous propose un numéro particulièrement éclectique pour l'été. Le dossier principal est consacré à la bataille pour Singling, en Lorraine, qui voit les Sherman de la 4th Armored Division affronter les Panther de la 11. Panzer-Division en un affrontement furieux. Autre sujet sur la Seconde Guerre, l'engagement des Crocodiles, ces terrifiants chars Churchill lance-flammes britanniques, en Normandie et contre les réduits bretons. Enfin, un article tout à fait passionnant est consacré à l'évolution de l'arme blindée russe, de la fondation de l'Union Soviétique au début de la Seconde Guerre, aussi bien au niveau des matériels que des concepts d'emploi.

Disponible en kiosque. Prix : 6,90 €



ARMEE ALLEMANDE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE



24 €
Port : 6,25 €
Eva Braun, dans l'intimité
de Hitler,
par D. Castelle.
185 pages et 300 photos.

Ref. 86232.



27 €
Port : 6,25 €
Les divisions blindées de la Wehrmacht 1939-45,
par J. Rosado & C. Bishop.
192 pages ill. de dessins couleurs.

Ref. 22500.



56 €
Port : 7,50 €
Histoire de la JG4 et de la Sturmstaffel 1 1942-44, vol.1,
par E. Mombbeck.
242 pages et 350 photos N&B.

Ref. 28708.



58 €
Port : 7,50 €
Dans le ciel de France, Histoire de la JG2 vol.1 1934-40,
par E. Mombbeck, J.L. Roba & C. Goss.
300 pages et 400 photos N&B et profils couleurs.
Ref. 28707.



89 €
Port : 7,50 €
Joachim Peiper, A biography of Himmler's SS Commander,
par J. Westemeier.
Biographie de 224 pages et 150 photos N&B.
Ref. 88102.



32 €
Port : 6,25 €
Wehrmacht & SS,
par J. Borsarello & W. Pollock.
160 pages et 274 photos et cartes couleurs.
Ref. 84005.

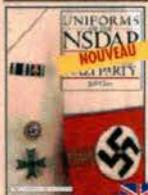


29 €
Port : 6,25 €
Les sept erreurs stratégiques fatales de Hitler,
par C. Collin Delavaud.
Analyse stratégique de 285 pages.
Ref. 77919.



29 €
Port : 6,25 €
Forteresse Boulogne-sur-Mer 1939-44,
par A. Chazette.
176 pages et 700 photos.
Ref. 26006.

MILITARIA



109 €
Port : 7,50 €
Uniforms of the NSDAP,
par J. Clark.
288 pages et 500 photos N&B et couleurs.
Ref. 36035.



89 €
Port : 7,50 €
Luftwaffe Efficiency & Promotion Reports vol.1,
par F. McLean.
256 pages et 150 photos N&B.
Ref. 36020.



89 €
Port : 7,50 €
Luftwaffe Efficiency & Promotion Reports vol.2,
par F. McLean.
256 pages et 150 photos N&B.
Ref. 36033.

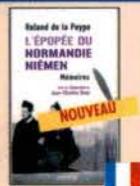


42,50 €
Port : 6,25 €
US Silent Service, Dolphins & Combat insignia 1924-45,
par D.A. Jones.
223 p. ill. de photos couleurs.
Ref. 42317.



65 €
Port : 7,50 €
Encyclopédie des insignes de l'Arme Blindée Cavalerie,
291 p. ill. de photos couleurs.
Ref. 42047.

LA FRANCE DANS LA SECONDE GUERRE MONDIALE



20 €
Port : 5 €
L'épopée du Normandie Niemen,
par R. de la Poype.
Biographie de 232 pages et 30 photos.
Ref. 28771.



29,50 €
Port : 6,25 €
Omaha Beach, 1944 Guerre en Ile de France vol. II
« La bataille Aérienne »,
par B. Renault.
203 pages et 350 photos N&B.
Ref. 86229.



40 €
Port : 7,50 €
1944 Guerre en Ile de France vol. II
« La bataille Aérienne »,
par B. Renault.
203 pages et 350 photos N&B.
Ref. 86037.



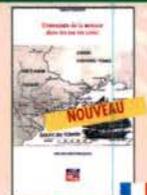
15,90 €
Port : 6,25 €
Sur les pas de Charles de Gaulle,
par A. de Palmaert & T. Perrin.
127 pages et 200 photos couleurs.
Ref. 86441.



29 €
Port : 7,50 €
La France Libre, 1940-45.
190 pages ill. de photos sépia et couleurs.
Ref. 86092.



21 €
Port : 5 €
Indochine, la Guerre Oubliée,
par A. Vincent.
125 pages ill. de photos N&B et couleurs.
Ref. 87518.



25 €
Port : 5 €
Corsaires de la Royale dans les Fai Tsi Long
par G. Morin.
Historique de 215 pages et 30 photos N&B.
Ref. 86400.



26 €
Port : 7,50 €
Bugeard ma Guerre d'Indochine.
160 pages et 200 photos N&B et couleurs.
Ref. 86347.



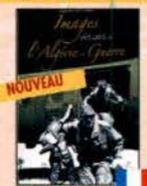
24 €
Port : 5 €
Lt-d Jeannier, Soldat de légende,
par R. Maullé.
Biographie de 240 pages et 30 photos N&B.
Ref. 86704.



25 €
Port : 6,25 €
Grand Écart, parcours d'un Saint-Cyrien atypique,
par E. Terzian.
Récit de 360 pages et 25 photos N&B.
Ref. 86145.



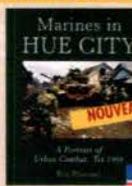
40 €
Port : 7,50 €
DBFM,
par René Bail.
140 pages ill. de photos N&B.
Ref. 27002.



35 €
Port : 7,50 €
Images vécues de l'Algérie en Guerre,
par J.B. Ferracci.
203 pages et 400 photos N&B.
Ref. 86703.



18,25 €
Port : 5 €
Viet Cong fighter,
par G. Rottman & H. Gerrard.
64 pages ill. de photos N&B et planches couleurs.
Ref. 38616.



35 €
Port : 7,50 €
Marines in the Hue City,
par E. Hammel.
168 pages et 250 photos N&B et couleurs.
Ref. 86373.



55 €
Port : 7,50 €
Warsaw Pact, uniforms & Ranks.
194 pages et 2400 silhouettes couleurs.
Ref. 36164.

ALGERIE - VIETNAM - GUERRE FROIDE

Sur place, bénéficiez de toutes les promotions temporaires sur la gamme des livres Histoire & Collections.

Attention : toutes les offres figurant sur ce document sont limitées à une durée de 2 mois, tant en ce qui concerne la disponibilité des ouvrages que leur prix, en raison des fluctuations des taux de change.

DVD



19,95 €
+ port.
Die Hölle von Verdun - Verdun aux portes de l'enfer.
DVD de 90min + bonus de 80min.
Ref. 95689.



14,95 €
+ port.
Die Hitler Show.
DVD de 53min + 30min de bonus.
Ref. 95686.



19,90 €
+ port.
Urlaub im dritten Reich.
DVD de 60min + Bonus de 60min.
Ref. 95690.



22,95 €
+ port.
Mission des Thunderbolt.
Film couleur de 44min.
Ref. 32914.



22,95 €
+ port.
Memphis Belle 1944.
Film couleurs de 42min.
Ref. 32913.



14,95 €
+ port.
Die Geschichte des 8 Panzerregiments.
DVD de 58min.
Ref. 95687.



24,95 €
+ port.
Sturm über Ostpreußen.
DVD de 210min.
Ref. 95688.



27,80 €
+ port.
Der Nürnberger Prozess.
DVD de 103min + 96 min de bonus.
Ref. 95418.



14,95 €
+ port.
Der Kampf um Österreich.
DVD de 71min + 50min de bonus.
Ref. 95567.



33 €
+ port.
Farförmig aus dem Dritten Reich.
DVD de 70min.
Ref. 95246.

Frais de port spéciaux pour DVD :
1 DVD : 5 €, pour 2 : 5,75 €, pour 3 ou 4 : 6,75 €, à partir de 5 DVD : 7,50 €

A&C
Merci de cocher les ouvrages choisis et de nous renvoyer l'ensemble de cette page (original ou photocopie), dûment remplie avec votre règlement à A&C, 19, avenue de la République, 75011 Paris

Nom & Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Pays _____ Adresse e-mail** _____

RÈGLEMENT PAR : Mandat Chèque

CB

INDIQUEZ LES TROIS DERNIERS CHIFFRES QUI FIGURENT DANS LE CADRE SIGNATURE AU DOS DE VOTRE CARTE : _____

Date d'expiration : ____/____/____ Signature : _____

MONTANT TOTAL* : _____ €

* Frais de port groupés : 13,75 € tout compris pour 3 ouvrages et plus
Ajouter 5 € par commande pour : Europe - DOM-TOM - Reste du monde nous contacter.
**En indiquant votre adresse, vous autorisez A&C à vous envoyer ses publicités.

L'ensemble de cette page constitue un BON DE COMMANDE. Vous pouvez, soit la découper, soit la photocopier, et nous la renvoyer dûment remplie avec votre règlement. Si vous passez à Paris, n'hésitez pas à venir nous rendre visite. Tous les ouvrages présentés ici sont (sauf rupture momentanée de stock), disponibles dans nos rayons, en compagnie de milliers d'autres.

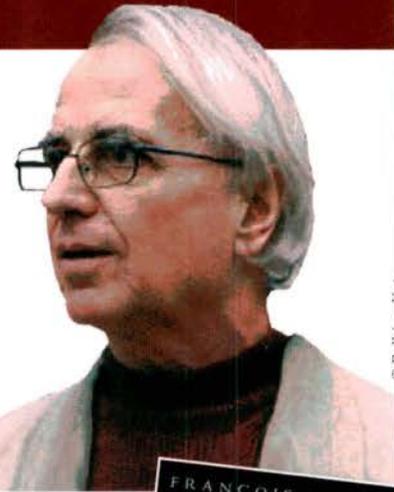
Les textes de l'ouvrage sont en français en anglais en allemand

François Delpla

Nuremberg

face à l'Histoire

Normalien, professeur agrégé et spécialiste de la Seconde Guerre mondiale, François Delpla est l'auteur de la première biographie française d'Hitler. Il a publié il y a peu *Nuremberg face à l'Histoire*. Dans cet ouvrage, l'historien suit le parcours des chefs nazis jusqu'à leur comparution devant le tribunal international, analyse les audiences et nous fait pénétrer dans les coulisses de ce procès hors du commun, qui recèle encore de nos jours certaines zones d'ombre.

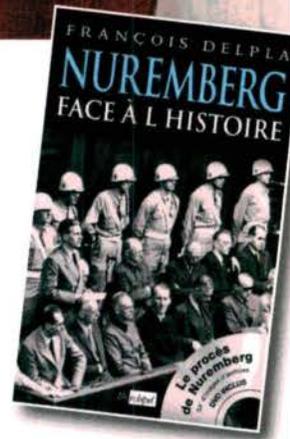


Axe & Alliés : *On s'imagine souvent que l'idée de juger les criminels nazis a vu le jour tard durant la guerre, au fur et à mesure que les Alliés découvraient les exactions commises par les Allemands. Or, c'est au début du conflit que germe le concept de tribunal international. Comment est née cette idée « révolutionnaire » ? Qui en a été l'instigateur ?*

pour des exécutions sommaires, dites « politiques ». Les faits étant notoires, le jugement devrait se borner à une vérification d'identité, suivie d'une exécution rapide ; il est vrai qu'il s'agit là uniquement, dans l'esprit de Churchill, du traitement des dirigeants de premier plan, et qu'il a aussi le souci, contrairement, cette fois, aux Soviétiques, de limiter l'ampleur de la répression.

chaque nation était influencée par sa propre histoire nationale ?

FD : Au sujet de la participation française, la bataille principale est livrée (par Churchill cette fois) à Yalta en février 1945. Du moment que la France participe à l'occupation de l'Allemagne, il va de soi qu'elle sera partie prenante au procès. Quant à la conciliation des traditions judiciaires (y compris celle de l'Allemagne, puisqu'il s'agissait, dans la vision de Stimson et de Jackson, de montrer que les accusés avaient violé leur propre légalité), elle résulte de discussions serrées entre Alliés pendant tout l'été 1945. Mais la nécessité aussi fait loi : entre la procédure anglo-saxonne, qui veut que l'instruction se poursuive pendant l'audience, et les usages continentaux, suivant lesquels elle est bouclée avant le procès, on choisit naturellement la première, car on veut aussi aller vite et il y a des tonnes de documents à dépouiller, dont beaucoup ne seront exploitables qu'au cours des assises.



“ En ce qui concerne les dirigeants du Reich, seule l'URSS tient à un procès ; les autres pays penchent longtemps pour des exécutions sommaires ”

François Delpla : Les brutalités des soldats et des SS en Pologne engendrent une déclaration conjointe anglo-franco-polonaise annonçant le jugement des coupables, le 17 avril 1940. Diverses déclarations du même type sont faites dans les années suivantes, la plus célèbre étant celle du 17 décembre 1942 sur l'extermination des Juifs. Cependant, en ce qui concerne les dirigeants du Reich, seule l'URSS tient à un procès (sans doute en raison de l'habitude prise par Staline de donner des apparences légales à ses exactions) : les autres pays, sous l'impulsion principalement de Churchill, penchent longtemps

Pour concilier les points de vue, le ministre américain de la Guerre, Henry Stimson, joue un rôle de premier plan. Il rappelle Roosevelt au respect des droits de la défense, puis obtient de son successeur Truman, fin avril 1945, qu'il exerce sur Churchill une pression décisive. L'Américain Robert Jackson, qui n'est théoriquement que l'un des quatre procureurs, va être l'architecte principal, et du tribunal, et du procès.

A & A : *La France a-t-elle dû s'imposer aux « trois grands » pour participer à ce procès ? Cela n'a-t-il pas posé le problème de la conciliation des différents points de vue entre Alliés, sachant que*

A & A : *Comment les procureurs alliés de Nuremberg ont-ils réussi à faire admettre la part de responsabilité de la Wehrmacht dans le génocide ? Cela n'a-t-il pas posé un problème à l'accusation qui souhaitait utiliser Erich von Manstein comme témoin à charge contre le Haut commandement de la Wehrmacht ?*

FD : Sur ce chapitre comme sur les précédents, il y a conflit au sein du pouvoir américain. Un certain nombre d'officiers et principalement le général Donovan, créateur de l'OSS, penchent pour l'indulgence, notamment envers les cadres de la Wehrmacht, et tentent de faire en sorte que ceux-ci puissent témoigner contre les nazis, en échange d'une remise de peine. Jackson a assez de

le box que par Keitel et Jodl, ainsi que par les deux amiraux et bien sûr, pour la Luftwaffe, par Göring. Manstein passe un mauvais moment lorsqu'il témoigne en juillet 1946, en prélude à sa lourde condamnation (18 ans de prison) lors d'un procès ultérieur.

A & A : *Vous présentez Hitler comme le grand absent de ce procès hors du commun. Pourquoi pensez-vous qu'un jugement par contumace était possible sinon nécessaire ?*

FD : Les Soviétiques avaient découvert son cadavre à demi brûlé mais craignaient une supercherie et avaient accusé l'Occident de l'avoir recueilli. La question n'était nullement close lors de l'ouverture du procès. Les gens de bien du monde entier avaient là

“ Les élites militaires ne sont représentées dans le box que par Keitel et Jodl, et bien sûr, par Göring ”

un poids et d'autorité pour mettre fin brutalement, quelques jours après l'ouverture du procès, aux fonctions de Donovan, qui était alors son adjoint. La voie est libre pour que les élites militaires soient gravement mises en cause, même si elles ne sont représentées dans

une occasion de tirer parti pour le meilleur de la paranoïa stalinienne ! La présence du nom de Hitler sur la liste des accusés aurait peut-être incité le tribunal à éclairer la genèse des décisions criminelles, avant de se pencher sur le rôle précis de chaque exécutant. ■

- *Nuremberg face à l'Histoire*, L'Archipel, 2006
- *Hitler*, Grasset, 1999
- *Les tentatrices du diable. Hitler : la part des femmes*, L'Archipel, 2005
- *La face cachée de 1940. Comment Churchill réussit à prolonger la partie*, de Guibert, 2003
- *L'appel du 18 juin 1940*, Grasset, 2000
- *Churchill et les Français, 6 hommes dans la tourmente, septembre 1939 - juin 1940*, Polygone, 2000
- *Montoire*, Albin Michel, 1996
- *La ruse nazie, Dunkerque, 24 mai 1940*, France Empire, 1997
- *La Libération de la France* (en collaboration avec Jacques Baumel), L'Archipel, 2004

Site Internet :

<http://www.delpla.org>



Dans chaque numéro, A&A vous propose la présentation d'une innovation technologique particulièrement significative ou d'une curiosité technique de la guerre.

Les débuts de l'aviation à réaction

Par **Christophe PRIME**

A la fin des années 1920, Hermann Oberth, Max Valier, Otto Wilhelm Gail et Fritz von Opel expérimentent la propulsion par moteur-fusée sur des voitures et des traîneaux. Le 30 septembre 1929, von Opel parcourt deux kilomètres à 15 mètres du sol dans un avion propulsé par des fusées.

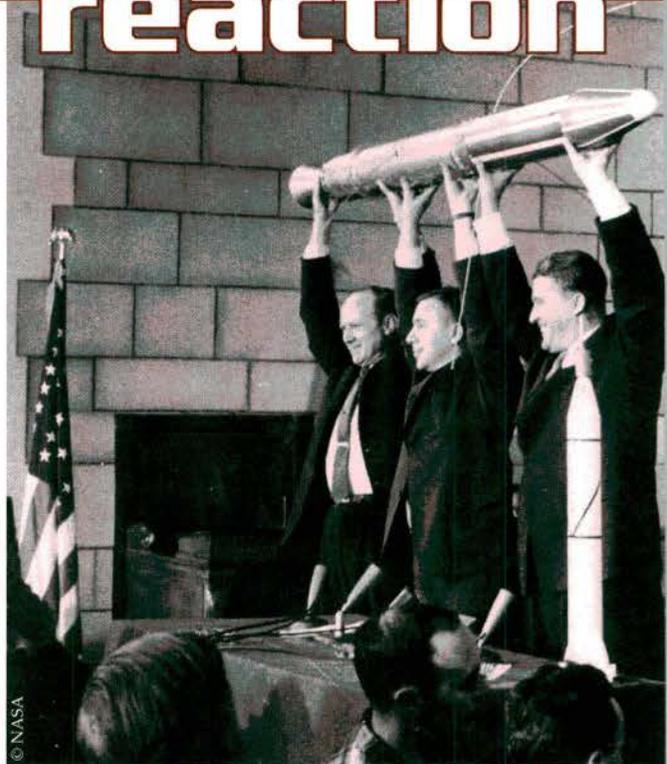
Constructeur réputé pour l'excellence de ses bombardiers, le professeur Ernst Heinkel va devenir un pionnier de la propulsion à réaction. Au cours de l'été 1937, il met une cellule d'avion *Heinkel He-112* à la disposition d'un jeune ingénieur de l'armée, Wernher von Braun. Les premiers essais au sol s'avèrent prometteurs mais le Ministère de l'Air du Reich et la *Luftwaffe* ne montrent que peu d'intérêt pour ses recherches. Heinkel refuse de céder au découragement et décide de faire construire un appareil équipé d'un moteur-fusée à carburant liquide. Cet avion fusée effectue un vol de démonstration le 3 juillet 1939 en présence de Hitler et de Göring, mais aucun ne semble percevoir l'aspect révolutionnaire de cette invention.

L'ingénieur allemand Wernher von Braun (à droite) est « récupéré » par les Américains à la fin de la guerre. Il travaille sur les projets spatiaux de la NASA. Ici, lors du lancement du premier satellite américain en 1958.

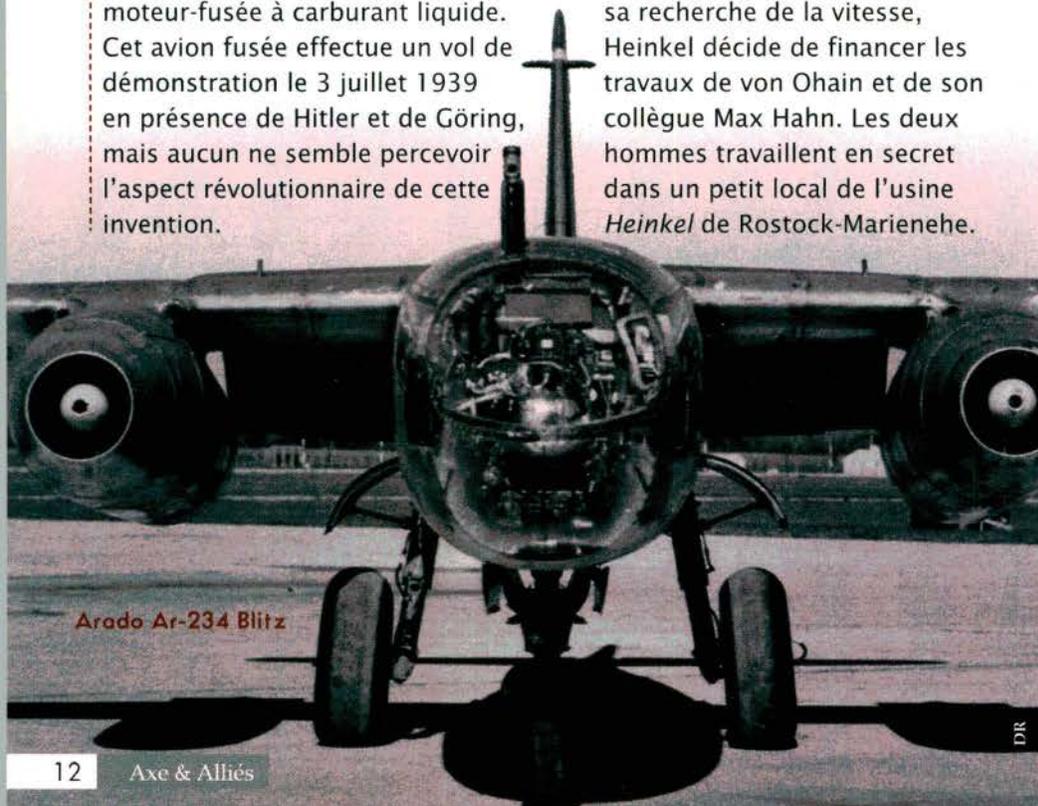
Heinkel développe un autre projet en parallèle. En 1936, le professeur Robert W. Pohl, directeur de l'Institut de physique de l'Université de Göttingen, l'a mis en relation avec Hans Joachim Pabst von Ohain, un scientifique de 24 ans qui travaillait depuis trois ans sur un nouveau mode de propulsion. Obnubilé par sa recherche de la vitesse, Heinkel décide de financer les travaux de von Ohain et de son collègue Max Hahn. Les deux hommes travaillent en secret dans un petit local de l'usine *Heinkel* de Rostock-Marienehe.

Leurs recherches aboutissent au printemps 1938 à la mise au point d'un turboréacteur, le HeS 3, capable de fournir une poussée de 600 kg. Le 27 août 1939 au matin, Milch et Udet assistent au premier vol du *Heinkel He 178 V1*. Propulsé par un moteur-fusée *Walter HWK RI-203*, fournissant 690 kg de poussée, cet appareil de deux tonnes atteint une vitesse de 600 km/h pendant six minutes. C'est un succès complet, mais les officiels se montrent toujours aussi sceptiques. Quoiqu'il en soit, la révolution est en marche.

Un autre ingénieur allemand, Alexander Lippisch, poursuit des recherches similaires pour l'usine *Messerschmitt*. La combinaison d'un moteur *Walter* et d'un planeur ramassé dépourvu de queue donne naissance au *Messerschmitt Me-163 Komet*. En 1941, cet intercepteur équipé d'un moteur-fusée pulvérise tous les records de vitesse, atteignant les 1 000 km/h en piqué, sa vitesse ascensionnelle lui permettant d'atteindre 12 000 m



© NASA



Arado Ar-234 Blitz

DR

Moteur du Komet, Walter HWK 509 A.



Messerschmitt Me-Komet.

en trois minutes. Son autonomie en propulsion est de huit minutes et le retour s'effectue en vol plané. Malgré ses performances remarquables, le *Me-163* se révélera décevant au combat et très vulnérable.

L'*Arado Ar-234 Blitz*, un avion de bombardement et de reconnaissance propulsé par deux réacteurs *Junkers*, effectue son premier vol d'essai le 15 juin 1943. Capable d'atteindre les 700 km/h, cet avion remarquable est produit en petit nombre et utilisé presque exclusivement dans des missions de reconnaissance. Sa vitesse élevée le met à l'abri des intercepteurs alliés.

L'avion qui aurait pu remettre en cause la supériorité aérienne alliée est incontestablement le chasseur-bombardier *Messerschmitt Me 262*. Équipé de deux réacteurs *Jumo 004*, ce chasseur pouvait atteindre 875 km/h à 6 500

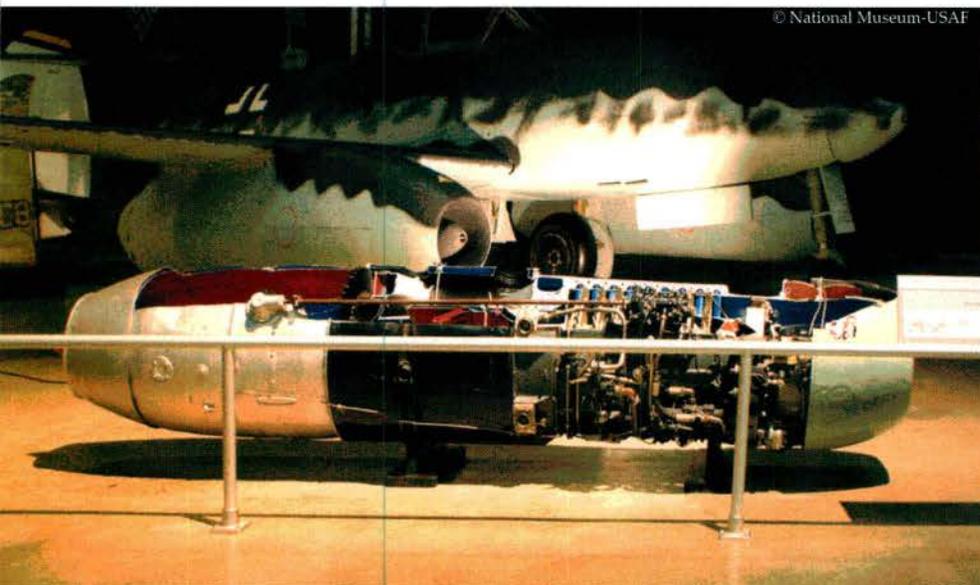
mètres. Ses quatre canons de 30 mm et l'emport de roquettes *R4M* lui confèrent une efficacité redoutable contre les bombardiers. Mis au point dans le courant de l'année 1943, il voit sa production en série retardée par Hitler, qui insiste pour en faire un bombardier. Le *Me 262* s'avère trop rapide pour les radars et les chasseurs à hélice mais sa mise en production trop tardive ne lui permettra plus d'influer sur le cours de la guerre aérienne.

Dans les derniers mois de la guerre, un autre chasseur à réaction sera dessiné et construit en un temps record avec des matériaux non stratégiques. Le *Heinkel He 162 Salamander*, également appelé *Volksjäger*, était supposé pouvoir être pris en main par des pilotes sommairement formés, mais les difficultés de production et son pilotage délicat vont ruiner les espoirs des Nazis. ■

Les projets français et britanniques

En septembre 1908, l'ingénieur français René Lorin envisage la propulsion d'un aéronef par un moteur à réaction. Il évoque dans la revue *L'Aérophile* l'emploi d'un statoréacteur qui suppléerait à la puissance mécanique des moteurs thermiques. A cette époque, aucun appareil n'est capable d'atteindre la vitesse nécessaire à son fonctionnement et le projet n'a pas de suite.

Les premiers vols du Gloster E28/39 britannique se révèlent beaucoup plus prometteurs. Il est propulsé par un turboréacteur Power Jets W.1 de 385 kg de poussée mis au point par Franck Whittle. Le pilote, Jerry Sayer, effectue un vol de dix-sept minutes au dessus de la base de Cranwell le 15 mai 1941. Il va donner naissance au chasseur *Gloster Meteor*. Le prototype effectue un vol inaugural en mars 1943. Armée de quatre canons *Hispano* de 20 mm, cette splendide machine est propulsée par deux moteurs *Rolls-Royce W.2B/Welland*. Il entre en service en juillet 1944. Seul le Squadron 616 sera équipé de cet appareil. Les *Gloster Meteor Mk I* sont utilisés contre les *V1*. Les *Mk III* basés aux Pays-Bas ne seront jamais engagés au-dessus des territoires contrôlés par les Allemands, afin d'éviter que ceux-ci ne s'emparent d'avions abattus ou accidentés. Commandé en 1942, le chasseur de Havilland *DH.100 Vampire* ne sera construit en série qu'à partir de mai 1945.



Messerschmitt Me-262 et son moteur Junkers Jumo 004.



La République de Saló

Crépuscule du fascisme

Par **Christophe PRIME**,
Historien au Mémorial de Caen, spécialiste
des conflits du XX^e siècle. Co-auteur du
Larousse de la Seconde Guerre mondiale
dirigé par Claude Quétel.

La perte de la Sicile a
révélé l'incapacité du
régime fasciste à défendre
le territoire national.
Les Alliés menacent
désormais la péninsule.

L'Italie fasciste (1939 - 1943)



Jour après jour, le peuple italien fait connaissance avec la guerre et son cortège de souffrances. Les bombardements, la pénurie alimentaire, l'inflation, la présence allemande, la corruption et la brutalité des cadres du régime achèvent de démoraliser la population. Mussolini, *l'uomo forte*, laisse partir son pays à la dérive.

La chute de Mussolini

Pour certains de ses plus fidèles compagnons, sa chute peut permettre à l'Italie de sortir du conflit. Une opposition ouverte au pouvoir se fait jour au sommet de l'Etat. Le comte Grandi va porter l'estocade. C'est à sa demande que le Duce accepte de convoquer le Grand Conseil fasciste, l'organe suprême du régime. Une ambiance de complot flotte sur la capitale romaine.

Le 24 juillet 1943 à 17 h, les dirigeants fascistes se réunissent dans le palais du Quirinal. Pour beaucoup d'entre eux, ce conseil doit permettre de sauver le fascisme. Dans une ambiance surchauffée, Dino Grandi demande le rétablissement des fonctions de l'Etat, invitant indirectement Mussolini à quitter le



Le temps des succès politiques et diplomatiques pour le Duce. Ici, Mussolini et son allié Hitler durant l'une de leurs nombreuses rencontres (lieu et date inconnus). Les deux dictateurs, après avoir eu des relations houleuses, s'allient pour créer un axe Rome - Berlin face aux démocraties de l'Ouest. Malgré leur alliance, Mussolini est souvent tenu à l'écart des décisions hitlériennes. Le Duce reste populaire mais les Italiens sont de plus en plus indifférents à la guerre.

Mussolini salue le roi Victor-Emmanuel III. De 1919 à 1922, Mussolini utilise à son profit la grave crise sociale, économique et politique qui secoue alors l'Italie. Il brise les grèves grâce à ses *squadre* (escouades), milices du parti fasciste. Suite à sa « marche sur Rome » le 28 octobre 1922, le roi Victor-Emmanuel III lui confie un gouvernement. Vingt et un ans plus tard le roi d'Italie le renverse.

« Deux peuples, un combat », clame ce timbre allemand. Mussolini se montre continuellement méfiant vis-à-vis d'Hitler. Certains de ses discours sont particulièrement méprisants à l'égard de l'Allemagne. Le Duce n'hésite pas alors à comparer les Allemands à des « barbares qui ignoraient l'écriture à une époque où Rome avait César, Virgile et Auguste » (discours prononcé à Bari en 1934).



Collection Cegesoma-Bruxelles © Acualit

Suite à la destitution et l'arrestation de Mussolini, le maréchal Badoglio est appelé par le roi pour former un nouveau gouvernement. Mais le maréchal joue un double jeu. Réprimant des manifestations antifascistes, il envoie un premier émissaire rencontrer les Alliés à Madrid puis un second s'entretenir avec Rommel, stationné près de la frontière.

Sa marge de manœuvre est étroite car il ne doit pas éveiller les soupçons de Hitler, mais ce dernier anticipe cette « trahison » programmée en envoyant des divisions supplémentaires pour défendre la péninsule.

Le 3 septembre 1943, les Britanniques débarquent sur les plages de Calabre (opération *Bayton*). Le même jour, l'émissaire de Badoglio, le général Castellano, et le général américain Bedell Smith apposent leurs signatures en bas du document d'armistice. L'événement n'est rendu public que cinq jours plus tard avec le déclenchement de l'attaque principale des Alliés (opération *Avalanche*).

Une résurrection

Les Allemands réagissent promptement en déclenchant le plan *Asche* qui prévoit l'occupation de l'Italie et le désarmement de son armée. Le même jour, les hiérarques du parti fasciste réfugiés en Allemagne annoncent la création d'un « gouvernement national fasciste ». Craignant que l'effondrement de leur allié ne fasse tâche d'huile, Hitler et von Ribbentrop souhaitent la constitution d'un Etat collaborationniste en Italie du Nord.

Le 12 septembre, Mussolini est libéré de sa prison de Gran Sasso par un commando d'une cinquantaine de

pouvoir. Sa motion est approuvée par 19 voix contre 7 et 1 abstention. Le lendemain matin, le dictateur se rend la *villa Savoia* pour rencontrer le roi Victor Emmanuel III. Au cours de l'entretien, ce dernier lui annonce sa destitution. À sa sortie, Mussolini est arrêté par les *carabinieri* puis placé en résidence surveillée sur l'île de Ponza.

La nouvelle de son arrestation et la fin du régime enthousiasment les Italiens ; le siège du PNF est saccagé, les symboles fascistes sont mis à bas. Hormis quelques actes isolés, l'opposition ne réagit pas. Le mouvement fasciste semble s'être littéralement effondré avec l'arrestation de son chef.

Le roi fait appel au vieux maréchal Badoglio pour former un nouveau gouvernement et tenter de négocier avec les Alliés le retrait de l'Italie du conflit.

Le procès de Vérone

Un simulacre de procès est organisé pour juger les représentants fascistes ayant voté la déchéance de Mussolini. Il se tient à Vérone du 8 au 11 janvier 1944. Il se termine par une série de condamnations à mort. Le propre gendre du Duce et ancien ministre des Affaires étrangères, Galeazzo Ciano, fait partie des accusés.

Tullio Cianetti est condamné à trente ans de réclusion. Les autres accusés, Emilio De Bono, Galeazzo Ciano, Luciano Gottardi, Oddo Marinelli et Carlo Pareschi sont condamnés à mort. La femme de Ciano, Edda, supplie Mussolini d'intervenir, mais ce dernier, abattu, ne peut s'opposer à l'intransigeance des Allemands et des fascistes qui souhaitent une condamnation exemplaire. Il est passé par les armes le 12 janvier 1945 avec les autres condamnés à mort.



Coll. Tiquet

Le 12 septembre, Mussolini est libéré de ses geôles du Gran Sasso par un commando allemand mené par des parachutistes. L'ex-Duce pose ici avec ses libérateurs commandé par Otto Skorzeny (à gauche de Mussolini), qui s'illustrera dans des opérations commandos audacieuses durant la bataille des Ardennes.

parachutistes allemands et conduit en Allemagne, où le Führer lui propose de prendre la tête du nouvel Etat. Le 15, Mussolini lance un appel à ses compatriotes sur les ondes de Radio-Munich et annonce la reconstitution d'un parti fasciste républicain à la tête duquel il place Alessandro Pavolini. Il fait appel aux hommes les plus discrédités du fascisme pour former son nouveau gouvernement et souhaite poursuivre le combat aux côtés de l'Allemagne et du Japon. Le décret donnant officiellement naissance à la République Sociale Italienne (R.S.I.) est promulgué le 1^{er} décembre 1943.

La localité balnéaire de Salò, située en bordure du Lac de Garde, accueille la résidence de Benito Mussolini (*villa Feltrinelli*) ainsi que plusieurs ministères. La présidence du Conseil s'est établie à Bogliasco à proximité de la ville de Gênes ; les autres ministères sont éparpillés en Lombardie et en Vénétie pour ne pas concentrer les organes de pouvoirs dans une seule ville, réduisant ainsi les menaces en cas

Le 3 septembre 1943, les Britanniques débarquent en Calabre. Les combats de rue sont particulièrement durs et la progression est lente. Dans les quartiers aux rues étroites, les embuscades sont nombreuses. Ici, un soldat britannique s'apprête à « nettoyer » une maison à la grenade avant de l'investir.

DR





Une colonne de Panzer de la 1. SS Leibstandarte SS Adolf Hitler dont on reconnaît l'insigne (une clef symbolisant le passe-partout) à l'arrière du char, dans une rue d'Italie en septembre 1943. Les Panzer sont renforcés de plaques de protection sur les côtés.

Collection Cegesoma-Bruxelles © Sado

d'attaques aériennes ou partisans. Le territoire de la R.S.I. coïncide avec les régions qui sont sous la coupe de l'armée allemande, exception faite du littoral de l'Adriatique et des Préalpes que le III^e Reich entend annexer.

Le 14 novembre 1943, l'Assemblée nationale du Parti fasciste républicain se réunit pour la première et dernière fois à Castelvecchio (Vérone) pour fixer le programme politique, économique et social du nouveau Parti fasciste républicain (PFR).

Les partisans de Mussolini entreprennent de ressusciter l'idéologie fasciste, en repartant de « ses origines ». La charte constitutionnelle de la RSI, mieux connue sous le nom de « Charte de Vérone », se caractérise par cette volonté de rompre avec les idées bourgeoises qui, selon de nombreux intervenants, ont conduit le régime à la débâcle. Pour cela, le fascisme doit retrouver sa pureté originelle. Un document en 18 points, largement inspiré par Pavolini et Bombacci,



Coll. Tiquet

est élaboré. Un flou artistique entoure la question du consentement des masses. Un programme de socialisation des moyens de production est défini et la réunion d'une assemblée constituante à la fin de la guerre est évoquée. La république néo-fasciste va sombrer dans un délire nihiliste à la fin du conflit.

Le nouveau régime recourt à la phraséologie anticapitaliste et plébéienne pour tenter de renouer avec ses origines révolutionnaires. Ses thèmes socialisants, les promesses de libéralisation, l'appel à la réconciliation nationale trouvent un écho certain parmi une population en proie au plus grand désarroi. Se sentant humiliés par la honte de la capitulation, les jeunes adhèrent massivement. En novembre 1943, le parti ne comptait plus que 251 000 membres mais en quelques mois, les demandes d'inscription affluent. En mars 1944, 236 000 personnes ont rejoint le PFR, un résultat que l'on

Collection Cegesoma-Bruxelles



En octobre 1943, Badoglio enjoint tous les soldats italiens à lutter contre les Allemands jusqu'au dernier homme. Craignant que leurs autres alliés ne suivent cet exemple, les Allemands prennent des mesures draconiennes contre leurs ex-alliés. Ici, un camp de prisonniers italiens.

peut juger modeste si on le compare aux 2,6 millions de membres du PNR de 1939. Néanmoins, il n'est pas si négligeable, si l'on considère que les régions du sud de l'Italie sont sous le contrôle des Alliés et les zones de combats en dehors du champ d'attraction du PFR.

Le Parti Fasciste Républicain est un amalgame de *squadristi* de la première heure, de nationalistes, de syndicalistes, de militaires et de jeunes ayant grandi avec le fascisme et qui désirent se battre, aux côtés des Allemands, contre les Alliés et les traîtres ayant signé l'armistice, à savoir la monarchie. Conçu à l'origine comme le lieu de rassemblement des *veri fascisti* (vrais fascistes), le Parti se nazifie progressivement, un phénomène s'expliquant par l'étroite collaboration de ses membres avec les forces occupantes, notamment lors des opérations de répression.

L'armée de la R.S.I.

Mussolini entend doter son Etat d'une armée pour participer à la lutte contre les armées alliées et contre les bandes de partisans qui sévissent dans le nord du pays. Le ministre de la Défense, le maréchal Graziani, tente de reconstituer une armée apolitique par une



Collection Cigesoma-Bruxelles © VUM - Lege museum

Mussolini très marqué physiquement par sa captivité retrouve Hitler dans son QG de Rastenburg après sa libération. A ce moment, le pacte qui unissait les deux hommes est bien mort et la roue a définitivement tourné au profit des Alliés. « Mais une certaine amitié entre les deux hommes demeure » (Marc Ferro).

levée en masse. Il décrète la conscription obligatoire, mais les résultats sont médiocres, un appelé sur deux choisissant de désertir. Le décret du 18 février 1944 qui punit de mort tout acte de désertion pousse les jeunes Italiens à rejoindre les groupes de partisans et les maquis.

La R.S.I. lance une campagne pour recruter des volontaires parmi les soldats internés par les Allemands quelques jours après l'armistice (600 000 hommes au total), mais l'opération est un fiasco complet. Les Allemands se montrent hostiles à cette entreprise, préférant utiliser les prisonniers de guerre italiens pour travailler dans leurs usines. Quatre divisions vont être finalement constituées : les divisions *Alpini Monterosa, Littorio e Italia, Bersaglieri Italia* et la division d'infanterie de Marine *San Marco*. Les volontaires affluent également à la 10^{ème} flotille *Decima Mas (Motoscafi anti-sommergibile)* du prince Borghese. Ces unités seront subordonnées au commandement militaire allemand.

Cavallero et Renato Ricci, commandant la *Milizia*, ne partagent pas le point de vue de Graziani. Pour eux, les soldats servant la R.S.I. doivent être des soldats politiques à l'instar des *Waffen-SS*. Les formations militaires de la R.S.I. reposent donc essentiellement sur le volontariat. Le 24 novembre, les membres de la *Milizia Volontaria per la Sicurezza Nazionale (MVSN)* sont versés dans la *Gardia Nazionale Repubblicana (GNR)*. Forte de 150 000 hommes, cette formation compte également des carabinieri et des policiers de l'Afrique italienne. Après avoir reçu une instruction militaire en Allemagne, ils sont affectés à la lutte contre les partisans sous le contrôle de l'armée allemande. Le 26 juillet 1944, Pavolini décidera d'embrigader tous les membres du PFR âgés de 18 à 60 ans au sein des

Le sort des Juifs italiens

Si les Juifs italiens ont été relativement épargnés jusqu'en 1943, l'occupation allemande change radicalement leur situation. Les autorités allemandes commencent presque immédiatement à déporter les Juifs avec le concours de la République de Salò qui porte une grande part de responsabilité dans la persécution et la déportation des Juifs. D'octobre à novembre 1943, les Allemands raflent les Juifs à Rome, Milan, Gênes et dans les autres grandes villes du nord de l'Italie. Ils sont internés dans des camps de transit de *Fossoli di Carpi*, qui était à l'origine un camp d'internement géré par les Italiens, situé près de Modène, et le camp de *Bolzano-Gries* créé à la fin de l'année 1943. Le camp de détention de police de la *Risiera di San Sabba* sert aussi de camp de transit pour les Juifs d'Italie du Nord-Est, plusieurs milliers de personnes. Régulièrement, des convois ferroviaires emmènent les Juifs vers le camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau. Mantoue, Milan et Borgo San Dalmazzo sont d'autres points de rassemblement des Juifs pour les déportations. Près de 2 000 Juifs sont déportés à partir de Rhodes, une île de la Mer Egée.

Environ 8 000 Juifs d'Italie seront déportés vers Auschwitz-Birkenau et vers d'autres camps nazis. Environ 7 600 vont y laisser la vie. Plus de 40 000 Juifs italiens vont échapper à la déportation.



Brigades noires. Ces miliciens armés seront chargés de promouvoir l'idéologie fasciste, mais surtout de combattre les partisans.

Un Etat fantoche

Mussolini est un homme vieilli, fatigué, rongé par un ulcère. Abattu par les épreuves et les humiliations, il mène une vie de reclus entouré de SS. Il est dans l'obligation de s'adresser au ministre plénipotentiaire du Reich, Rudolf Rahn, avant de prendre la moindre décision.

Les Allemands mettent sur pied des structures pour administrer et contrôler le pays. Le maréchal Kesselring dirige les opérations militaires depuis la ville de Frascati. Le colonel SS, Karl Wolff, est quant à lui responsable des forces de police et de sécurité chargées du maintien de l'ordre. Le siège de l'administration policière est installé à Vérone. Dans chaque ville et chaque ministère, des représentants allemands omnipotents sont mis en place.

Les provinces de la frontière septentrionale, l'*Alpenvorland* (les Préalpes, dont faisaient partie Belluno, Bolzano et Trento) et nord-orientale, l'*Adriatisches Küstenland*, (le littoral Adriatique avec Gorizia, Pola, Trieste, Udine et la zone de Lubiana) sont annexées directement au Reich. Elles sont confiées aux gouverneurs du *Tyrol*, Friedrich Rainer, et de la *Corinzia*, Franz Hofe.

L'administration allemande met en coupe réglée les ressources humaines et matérielles de la région du Haut-Adige. Après avoir fait main basse sur les



La *Decima Mas* comptait dans ses rangs des soldats issus du régiment d'infanterie de Marine *San Marco*. Certains avaient reçu une formation de parachutisme. Les deux hommes posant complaisamment pour le photographe portent des vestes de saut camouflées. Ils sont armés de pistolet-mitrailleur Beretta M.38.



Mussolini accompagné de ses fidèles et d'officiers de la Waffen-SS à Milan avant son départ pour Côme. Le 23 septembre 1943 Mussolini est de retour en Italie pour jeter les bases du nouveau régime. L'éphémère République Sociale italienne est en train de naître.

Collection Cegesoma-Bruxelles © Y.M.

réserves d'or de l'Italie, le Reich met en circulation un Mark d'occupation surévalué de 30% et impose le paiement d'une indemnité mensuelle de 7 milliards de liras puis de 10 milliards à partir du 17 décembre 1944. Plus de 100 000 personnes sont raziées par l'organisation Todt.

Les protestations de Mussolini pour recouvrer la plénitude de ses pouvoirs restent lettre morte, Hitler se contentant d'invoquer les impératifs de guerre. Cette subordination politique et militaire discrédite le



Ce groupe de Bersaglieri appartenant au bataillon Goffredo Memeli a été photographié en Yougoslavie en 1944. L'homme situé à l'extrême droite porte un pantalon M43 ; les vestes sont fabriquées à partir de toile de tente camouflée, une pratique très répandue, y compris dans la Waffen-SS.

Mussolini à Milan quelques jours avant sa mort.
« Tous m'ont abandonné, je n'ai même plus de chauffeur ».



DR

gouvernement de Salò aux yeux des Italiens et de l'étranger. Le gouvernement républicain, outre ses problèmes de cohabitation avec l'occupant, est confronté à un manque chronique de moyens qui ne lui permet pas de contrôler son territoire, en proie à la guerre civile.

Mussolini souhaite relancer le fascisme et la R.S.I., avec des programmes démagogiques, en socialisant les usines et en appelant à la défense patriotique. Mais, après vingt années de dictature, et une guerre perdue de manière désastreuse, le fascisme n'a plus aucun crédit et il ne peut plus compter sur une population qui le rend responsable de ses malheurs.

La situation militaire désastreuse, la montée en puissance de la résistance, l'absence de base populaire vouent la République de Salò à une mort certaine. Le front est finalement percé en avril 1945. Allemands et fascistes tentent de négocier pour leur propre compte avec les Alliés et la Résistance. Il est trop tard, la R.S.I. est dissoute en quelques jours. Il ne reste plus que la fuite. ■



Kharkov 1942

Le Reich reprend l'initiative

Par **Boris LAURENT**

membre de la Commission Française
d'Histoire Militaire.

Depuis décembre 1941 le Reich s'enlise en URSS dans une guerre de position particulièrement meurtrière. Malgré une saignée profonde de ses effectifs et des conditions de vie épouvantables, la Wehrmacht parvient à résister et prévoit de reprendre l'initiative.

L'ardeur au combat

Le terrible hiver russe et les puissantes contre-attaques soviétiques (1941-1942) font subir à l'armée allemande de l'Est (*Ostheer*) des pertes irrécupérables pour le reste de la guerre. Le froid et la neige ont raison du moteur combattant qui soutient le Blitzkrieg.

Durant les premiers mois de 1942, le déficit en hommes est particulièrement élevé. Il doit être comblé par l'arrivée massive de nouvelles troupes levées dans

« La question des Russes était chargée d'une telle passion qu'il était très probable que la peur des Soviétiques contribua réellement à renforcer la résistance de la Wehrmacht ».

Shils et Janowitz,
Cohesion and Disintegration

les pays alliés de l'Axe (Italie, Roumanie, Hongrie, Bulgarie, Croatie, Slovaquie et Finlande). Mais le rapport de force s'incline inexorablement en faveur des Russes. Le Reich avance la date de mobilisation des conscrits et de ce fait, 960 000 soldats sont attendus pour septembre 1942. L'offensive d'été qui se prépare est un risque que l'Allemagne veut courir.

Les soldats sont soumis à un stress permanent et sont progressivement touchés moralement. La discipline se détériore et le nombre de procès militaires augmente, désolidarisant la troupe des supérieurs.

La clef du succès avait été le fruit d'une discipline de fer issue de la tradition militaire allemande et des innovations techniques, notamment dans le domaine de la motorisation. L'excellente organisation de la Wehrmacht et la cohésion très forte de ses unités avaient donné au soldat allemand une exceptionnelle ardeur au combat. Mais le premier hiver russe a détruit cette cohésion en saignant les rangs de la *Heer* et en cassant le rythme du moteur. Paradoxalement, un premier virage s'amorce au début 1942 avec un esprit guerrier retrouvé au moment où la cohésion

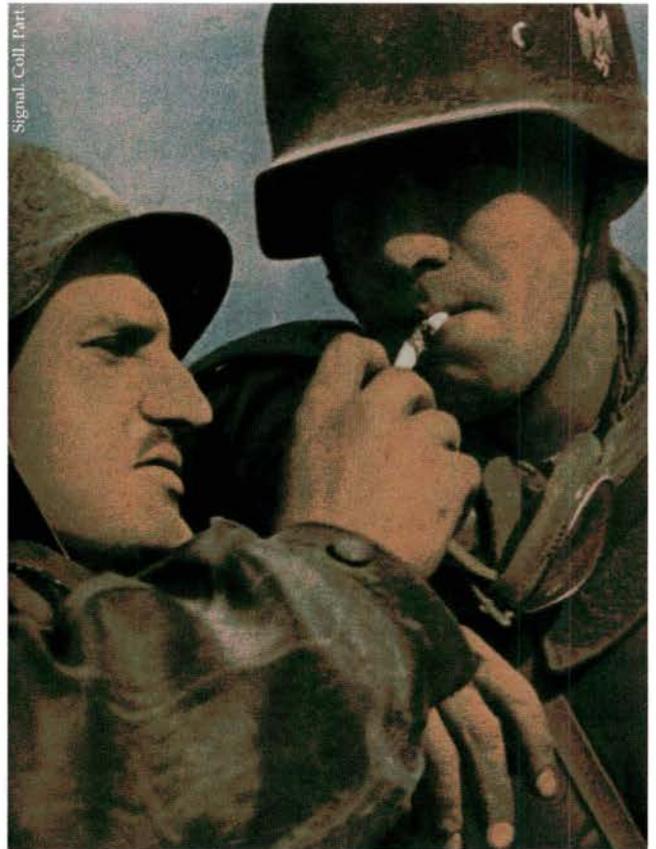
Rapport de forces sur le front de l'Est (22 juin 1941-5 mai 1942)

Dates	Reich	Alliés du Reich	URSS
22 juin 1941	3 050 000	65 000	2 680 000
1 ^{er} novembre 1941	2 800 000	650 000	2 200 000
1 ^{er} décembre 1941	2 700 000	640 000	4 197 000
5 mai 1942	2 550 000	950 000	5 449 898



Vétéran allemand du groupe d'armées Sud en direction de Kharkov. L'uniforme poussiéreux tranche avec la tenue impeccable de l'année 1941. Le visage marqué par les rudes combats et des conditions de vie souvent inhumaines, ce soldat bénéficie d'un répit avec l'arrivée de l'été et un ravitaillement amélioré. Mais la « pause » est de courte durée. Le Führer prévoit un deuxième grand bond à l'été 1942. Dans peu de temps, la Wehrmacht va affronter les Soviétiques dans une bataille de titans à Kharkov.

Un Panzer IV-F traverse une rivière sur un pont prêt à céder. La progression de l'armée allemande est ralentie par une multiplication de problèmes techniques et logistiques. Le Panzer IV-F est d'abord surnommé « modèle spécial » puis « F-2 ». Son canon court de 75 mm est remplacé à cette époque par un canon long lui permettant de rivaliser avec les T-34 soviétiques.



Après une avancée épuisante qui la mène aux portes du Caucase, la Wehrmacht fait une pause. Sa cohésion est peu à peu détruite par les grandes phases offensives de l'Armée rouge qui saignent ses effectifs. Pourtant, l'esprit de corps trouve un « second souffle » en ce printemps 1942. Exténué et le regard perdu dans le vide, ce soldat fait une pause cigarette avant de reprendre la route vers Kharkov.

se désintègre. L'esprit de corps semble régénéré car soutenu par une idéologie nazie plus marquée, fantasmant sur la peur des « hordes asiatiques ».

Les autorités allemandes appuyées par une propagande très active apprennent aux soldats de l'Ostheer à considérer qu'une capitulation face à l'Armée rouge reviendrait à « se livrer au diable » (Omer Bartov). Sur un plan individuel, le soldat allemand pense que les Russes n'auront aucune pitié en cas de capture. Sur un plan national, il considère que la victoire soviétique déclencherait la fin de la civilisation européenne dont il est le défenseur. Cette conception très idéologique de la guerre contre un ennemi inexpiable car véritable coupable aux yeux des Allemands, explique la résistance acharnée dont va faire preuve l'Ostheer qui va résister jusqu'à la dernière cartouche avec une agressivité extrême et incomparable avec son homologue de l'Ouest

(Westheer). La combativité se confond avec la brutalité et devient le moteur d'une « croisade contre le bolchevisme » justifiée par des principes raciaux, culturels et politiques.

En outre, l'hiver qui avait avantagé les Soviétiques repart pour cinq mois. Le printemps 1942 offre un répit et a un effet bénéfique sur le moral de la Wehrmacht.

Hitler prépare Fall Blau

Hitler décide de casser l'Armée rouge durant l'été 1942 profitant d'un climat plus clément. Fondamentalement, il veut s'en donner les moyens avant que les Anglo-Saxons ne débarquent en Europe, comme il le prévoit pour l'année 1943.

L'OKW est favorable à une tactique défensive à l'Est pour plusieurs raisons. Son principal axiome est une Wehrmacht essoufflée par les grandes phases de l'année 1941 menées à un rythme soutenu. D'autre part, la surextension logistique infligée par l'avancée tous azimuts crée d'importants problèmes de ravitaillement. Cette posture, bien que judicieuse, n'est que temporaire et n'offre pas la possibilité d'emporter la décision stratégique à l'Est.

Hitler sait que le temps joue contre lui et souhaite agir rapidement, misant encore une fois sur un coup de dés. Le 5 avril 1942, il officialise le Plan Bleu (*Fall Blau*) qui incline l'axe d'effort sur le groupe d'armées Sud, pour cette occasion scindé en deux : le groupe

Ordre de bataille allemand :
2^e bataille de Kharkov (12-29 mai 1942)



Groupe d'armées Sud (von Bock)

Aile Nord	Aile Sud
4. Panzer-Armee (Hoth)	1. Panzer-Armee (von Kleist)
2. Armee (von Weischs)	17. Armee (Ruoff)
6. Armee (Paulus)	3 ^e armée roumaine (Dimitrescu)
2 ^e armée hongroise (Jany)	



Front du Sud-Ouest (Timoshenko)

Pince Nord	Pince Sud
28 ^e armée (Riabychev)	6 ^e armée (Gorodniansky)
21 ^e armée (Gordov)	6 ^e corps de cavalerie (Bobkin)
3 ^e corps de cavalerie (Kriouchenkine)	
38 ^e armée (Moskalenko)	

Un SdKfz 251 transport de troupe s'approche d'un village russe en flammes. Etrillée durant l'hiver, affaiblie par une logistique défaillante et en infériorité numérique, la Wehrmacht se relève pourtant pour affronter l'Armée rouge à Kharkov, l'un des derniers grands verrous avant le Caucase et Stalingrad.



Signal. Coll. Part.

d'armées A et le groupe d'armées B. Les Allemands partent du principe, fondé, que les Soviétiques ont massé trop de renforts devant Moscou en prévision d'une nouvelle offensive allemande.

Le Plan Bleu est articulé en trois phases :

- La phase 1 lance la 11^e armée, commandée par Erich von Manstein, à l'assaut de Sébastopol, qui doit en outre nettoyer la péninsule de Kertch.
- La deuxième phase impose aux deux groupes d'armées (A et B) de repousser le front du Donets à la Volga jusqu'à Stalingrad avant de piquer vers le Caucase.
- Enfin, la troisième prévoit la destruction de la poche de Volkhov et la prise de Leningrad par le groupe d'armées Nord.

Sur la ligne du Donets, l'objectif allemand est l'encerclement des Soviétiques restés dans le saillant d'Izioum au sud-est de Kharkov, par une manœuvre audacieuse répétant le coup de faux, en combinant les groupes d'armées A et B créés à cet effet. L'opération *Fridericus* est prévue pour le 18 mai.

L'aile Nord de la faux est confiée au groupe d'armées B dans le secteur de Kursk et de Kharkov. Sa mission est de foncer vers Voronej puis de bifurquer le long du Don vers la grande cité de Stalingrad.

L'aile Sud du dispositif est confiée au groupe d'armées A

stationné dans le bassin du Donets. Son objectif est de percer le Don à Rostov puis d'obliquer au Sud vers le Caucase.

Les buts stratégiques de cette opération sont les champs céréaliers de Kouban et les gisements pétroliers du Caucase (Maïkop, Grozny et Bakou sur la Caspienne).

Au final, la grande faiblesse du Plan Bleu est la dispersion de ses forces en trois objectifs séparés : le Caucase qui est le but principal ; Stalingrad qui est le but secondaire puis enfin un but marginal, Leningrad. Hitler se perd dans des objectifs stratégiques irréalisables et contradictoires. Il considère le Plan Bleu comme l'aile Nord d'une vaste tenaille qui doit permettre à la Wehrmacht de foncer en Syrie alors que Rommel, qui constitue la pince Sud, doit s'emparer des champs pétrolifères

Kharkov, mai 1942. Les Allemands se préparent à en découdre avec les Russes. Ils se positionnent dans des tranchées préalablement creusées et préparent un canon antichar PAK 37 mm pourtant inefficace face aux chars moyens et lourds des soviétiques.



Signal. Coll. Part.

Des soldats russes se rendent à leur ennemi. Durant cette bataille, les nouvelles recrues soviétiques ont montré leur limite. Une fois de plus, l'Armée rouge a été saignée et a perdu un nombre considérable de prisonniers. Mais cette défaite soviétique, bien que lourde, est la dernière de la guerre.



Ce char soviétique vient de se faire allumer par des Panzer. L'Armée rouge tente par tous les moyens de briser l'étau qui se referme inexorablement sur elle. En vain. Les positions allemandes appuyées par la Luftwaffe tiennent bon et la plus grande manoeuvrabilité des chars permet de refermer la pince autour des Russes.



Collection Cegesoma-Bruxelles © CEGES

d'Arabie. L'idée directrice d'Hitler est de forcer les Russes à cesser le combat grâce aux gains obtenus dans le Caucase.

Paradoxalement, le Führer voit dans le Plan Bleu le moyen d'ouvrir une brèche vers Moscou par le Sud en passant par Stalingrad, une fois celle-ci conquise. Il dispose donc de deux options mais ne tranche pas en faveur de l'une ou de l'autre.

Kharkov : le Reich passe à l'offensive

Côté soviétique, la situation est mal engagée et malgré les gains territoriaux obtenus durant l'hiver 1941-1942, l'Armée rouge est épuisée.

Comme Hitler, Staline a de grands projets stratégiques pour le printemps 1942. Apprenant que ses alliés anglo-saxons ne pourront pas débarquer en Europe et ouvrir un second front avant 1943, il réunit la Stavka. Le chef d'état-major, le général Chapochnikov veut renouveler les offensives de janvier pour épuiser la Wehrmacht. L'option est écartée par Staline animé par un esprit plus offensif. Il fait également échec au plan de Joukov qui souhaite concrétiser l'effort sur Moscou. Il se tourne vers Timoshenko qui pour sa part veut porter l'effort sur Kharkov à partir du saillant

L'anxiété peut se lire sur le visage de ce jeune soldat photographié alors qu'il s'apprête à affronter les Soviétiques. Il installe en toute hâte une mitrailleuse MG-34 en position lourde sur trépied avant l'arrivée des Russes. Mais cette peur des « hordes asiatiques » dont parle la propagande cimente paradoxalement la Wehrmacht.



d'Izioum. Staline ordonne trois offensives qui sont en fait le pendant soviétique des plans allemands.

La première est dirigée sur Leningrad et doit permettre un dégagement de la poche de Volkhov. La deuxième est prévue en Crimée à partir du saillant de Kertch. Enfin, la troisième offensive doit permettre aux Russes de reprendre Kharkov, nœud ferroviaire important.

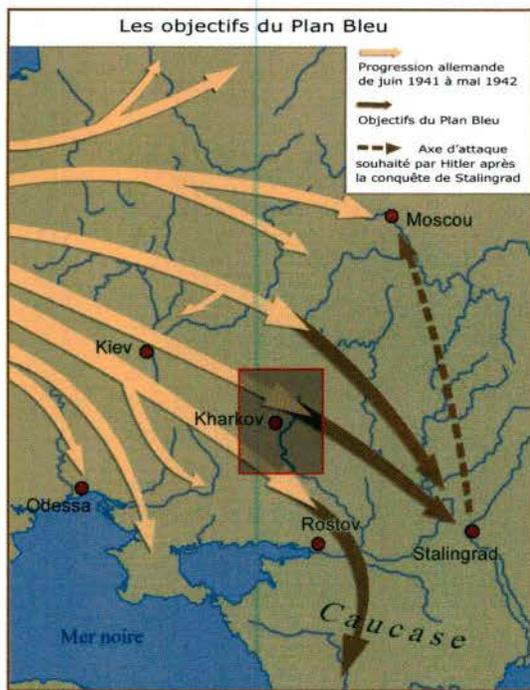
Le 12 mai, Timoshenko lance l'offensive directement sur la 6^e armée allemande de Paulus. Son objectif est la reprise de Kharkov par une manœuvre en tenaille à partir de deux têtes de pont conquises durant l'hiver à l'ouest du Donets.

La pince Sud du dispositif est composée de blindés qui doivent rejoindre le 3^e corps de cavalerie de la garde qui constitue la pince Nord au nord-ouest de Kharkov.

Mais les Russes vont faillir par orgueil en mésestimant le redressement moral des Allemands et leur capacité manoeuvrière. Le renseignement soviétique avait tablé sur la présence de douze divisions d'infanterie

Rapport des forces et pertes: 2^e bataille de Kharkov (12-29 mai 1942)

	Hommes	Chars	Avions	Pertes (tués et blessés)
Forces de l'Axe	300 000	1 000	1 500	20 000
URSS	640 000	1 200	1 000	30 000 (+ 240 000 prisonniers)

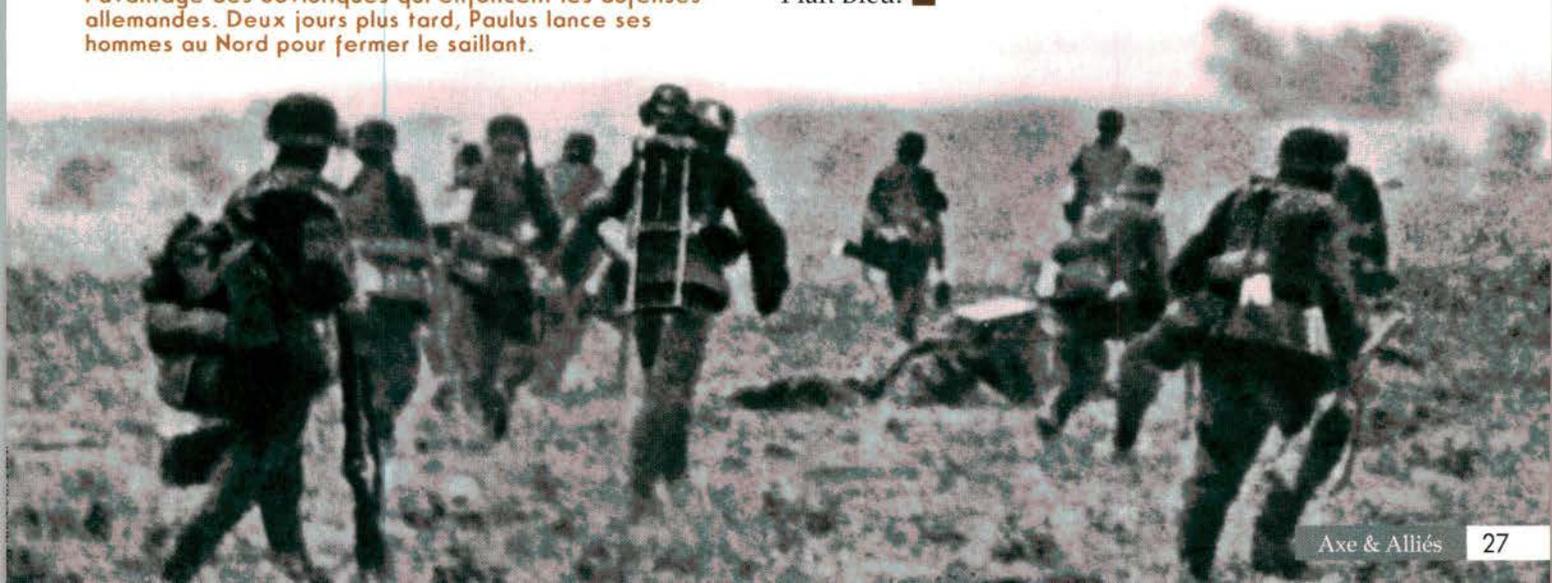


appuyées par une division blindée. Or, lorsque les Russes engagent le combat, ils tombent sur seize divisions d'infanterie et deux divisions blindées. La ligne allemande est bien plus solide que prévu. En outre, les Russes commettent la même erreur que leurs ennemis en 1941, en sous-estimant la *raspoutitsa* (saison des mauvaises pluies) dont les violentes averses transforment les routes en borbier. La progression des soviétiques est ralentie. Sur 32 régiments d'artillerie, 17 arrivent sur la position. Le 3^e corps de cavalerie de la garde perd trois jours et l'approvisionnement en munitions est également retardé.

Dans un premier temps les Allemands sont violemment bousculés mais Paulus réagit vite. Il lance plusieurs contre-attaques avec les 3^e et 23^e divisions de Panzer. Dans le même temps, Hitler fait transférer la 4^e flotte aérienne à Kharkov permettant aux défenseurs de retrouver une supériorité aérienne qui, combinée aux blindés, ramène le dynamisme et la manœuvrabilité de la Wehrmacht.

Le 17 mai, l'opération *Fridericus* est déclenchée contre le saillant russe d'Izioum. Ici, une photo saisissante de la montée au feu des soldats allemands sous le tir de l'artillerie russe. La première phase de la bataille est à l'avantage des Soviétiques qui enfoncent les défenses allemandes. Deux jours plus tard, Paulus lance ses hommes au Nord pour fermer le saillant.

Le 17 mai les Allemands déclenchent *Fridericus* contre le saillant d'Izioum. Le groupe d'armées Sud de von Bock lance la 1^e armée blindée dans une violente contre-attaque contre la pince Sud soviétique. Bien que supérieurs en nombre, les Russes n'ont pas la manœuvrabilité de leurs adversaires. Staline ordonne aux troupes du saillant de ne pas rompre le combat ni de se retirer. Le 22 mai, la 1^e armée blindée et la 6^e armée encerclent les Soviétiques dans la « souricière de Barvenkovo ». La bataille prend fin le 29 mai. Cette victoire inespérée favorise le projet allemand d'offensive au Sud ouvrant les routes du Caucase et de Stalingrad, mais retarde l'exécution du Plan Bleu. ■



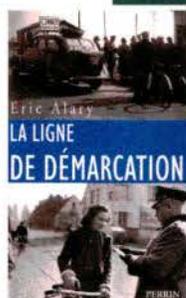


La ligne de démarcation

Une autre lecture de l'occupation allemande

Par **Eric ALARY**

Docteur-agrégé en histoire, professeur en CPGE littéraires, chercheur associé et enseignant à l'Institut d'Etudes Politiques de Paris, spécialiste des années quarante, auteur de plusieurs ouvrages dont *Les Français au quotidien (1939-1949)*, Perrin, 2006 (avec la collaboration de G. Gauvin et B. Vergez-Chaignon) et *La Ligne de démarcation*, Perrin, 2003.



La ligne de démarcation est née après une débâcle militaire rapide et a évolué au gré des relations diplomatiques franco-allemandes, des objectifs guerriers de Hitler, pour disparaître finalement en février 1943.

Quel fut le véritable projet que Hitler avait pour la France ? Et quelle place celle-ci devait-elle tenir dans l'Europe future, à savoir une Europe nazie ?

De son côté, le régime de Vichy s'est comporté de façon assez ambivalente au sujet de la ligne de démarcation. Plusieurs histoires parallèles défilent et se chevauchent parfois. En fonction des discours, la ligne de démarcation a changé de nature et a connu

parfois des tonalités contraires. Par exemple, en 1943, Pierre Laval a présenté la suppression matérielle de la ligne de démarcation à la presse française en des termes victorieux, alors que la France était totalement occupée depuis le 11 novembre 1942. Aussi, la ligne n'a-t-elle pas représenté un écran protecteur pour le régime de Vichy ?

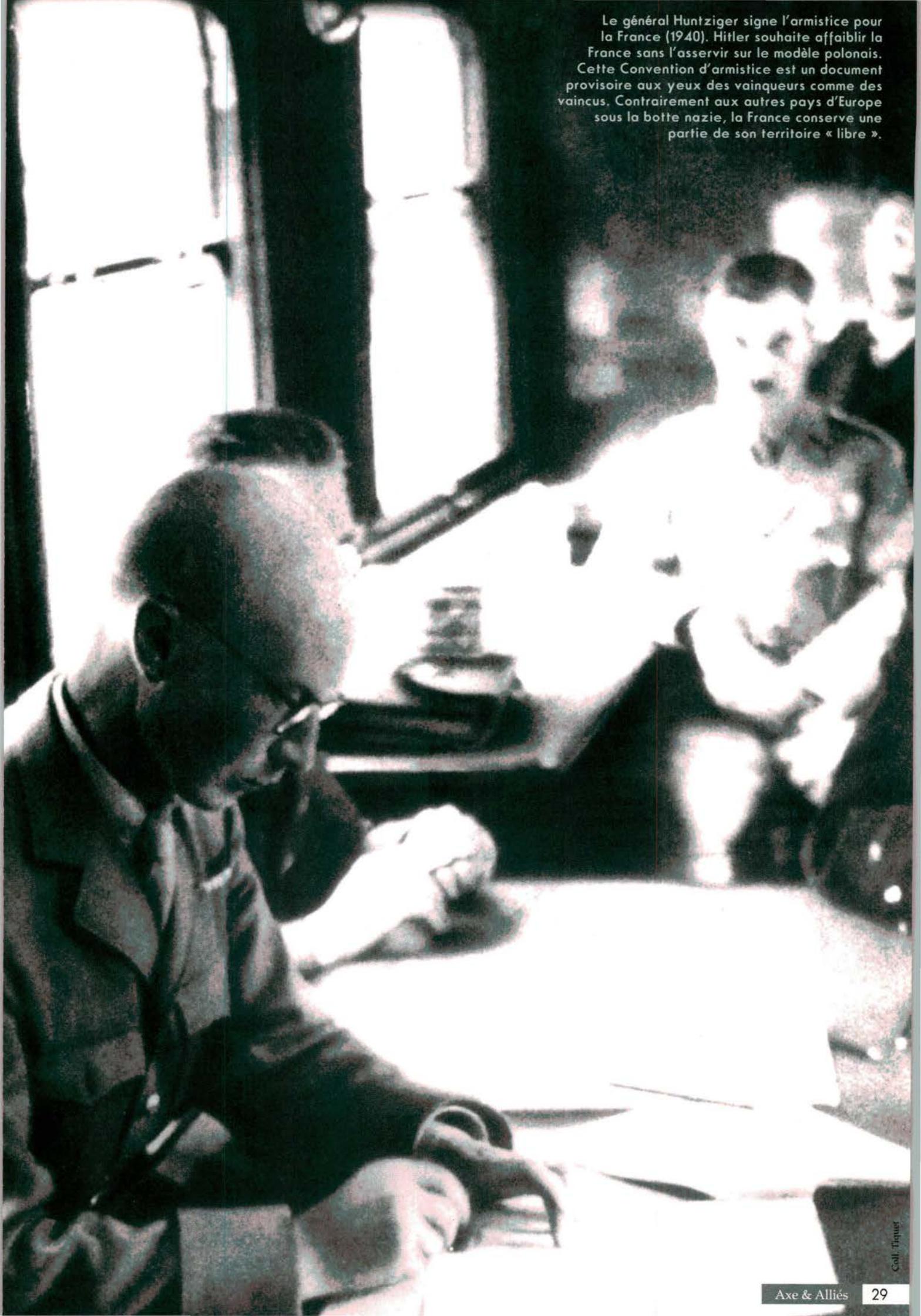
De vieilles racines pangermanistes ?

Avant la Première Guerre mondiale, des écrivains pangermanistes ont déjà rêvé à une France allemande. En 1912, Albert Sommerfeld a publié *La fin de la France* avec une carte qui montrait la France coupée en deux : au nord de la Loire, une partie allemande et au sud, une partie italienne. Calais devenait la capitale de la Grande-Bretagne ! Les Allemands imaginaient alors une alliance diplomatique de revers contre la France. Ce dessein existe encore dans l'esprit de Hitler avant le début de la campagne de France de mai-juin 1940. Ses officiers, dont le général Jodl, sont nourris de lectures pangermanistes de ce type où la France reste le pays riche à conquérir.

Le nœud coulant

Le 22 juin 1940, les Allemands font connaître la Convention d'armistice aux plénipotentiaires français dans le wagon de Rethondes : une ligne de démarcation est imposée aux Français selon une orientation est-ouest, entre la frontière suisse et la Touraine, puis nord-sud, entre cette dernière et la frontière avec l'Espagne de Franco. C'est la stupéfaction pour le maréchal Pétain. Mais il n'a aucune marge de manœuvre et garde un espoir. En outre, en droit international public, l'armistice n'est qu'un texte préalable à un traité de paix entre deux nations belligérantes. Aussi

Le général Huntziger signe l'armistice pour la France (1940). Hitler souhaite affaiblir la France sans l'asservir sur le modèle polonais. Cette Convention d'armistice est un document provisoire aux yeux des vainqueurs comme des vaincus. Contrairement aux autres pays d'Europe sous la botte nazie, la France conserve une partie de son territoire « libre ».



„JUDEN“
 ist der Übertritt über die Demarkationslinie in das besetzte Gebiet Frankreichs verboten
 Als Jude gilt wer der jüdischen Konfession angehört hat oder von mehr als 2 jüdischen Grösseltern abstammt. Grösseltern gelten als Juden wenn sie der jüdischen Konfession angehören oder angehört haben.
 Verletzungen dieses Verbots werden mit Gefängnis oder Geldstrafe bestraft. Daneben kann auf Vermögensentziehung erkannt werden.
AVIS AUX JUIFS
 Il est défendu aux Juifs de franchir la ligne de démarcation pour se rendre dans la zone occupée de la France. Sont reconnus comme Juifs ceux qui appartiennent ou appartenaient à la religion juive ou qui ont plus de deux ascendants juifs sur la génération des grands-parents.
 Sont reconnus comme Juifs les grands-parents s'ils appartiennent ou appartenaient à la religion juive. Toute infraction au présent arrêté sera punie d'emprisonnement ou d'une amende. La confiscation des biens pourra en outre être prononcée.

Coll. Part.

Le 17 septembre 1940, le commandant militaire allemand en France publie une ordonnance qui interdit le franchissement de la ligne de démarcation aux juifs en direction de la zone occupée. Ici, un panneau en français et en allemand avec une définition du « juif » selon les Allemands et selon Vichy.

Le maréchal Pétain suivi de Pierre Laval. Vichy pense pouvoir manœuvrer en collaborant étroitement avec l'occupant. Mais les Allemands gardent la réalité du contrôle de la France malgré la zone dite « libre » qui disparaît en novembre 1942. Signe de l'impuissance française, Pierre Laval présente la suppression de la ligne comme une victoire de Vichy alors que la France est totalement occupée.



DR

les Français espèrent-ils une suppression rapide de la ligne, comme d'ailleurs un retour au plus vite des prisonniers de guerre dans leur foyer. Dans le discours des Allemands, la ligne est également provisoire, car trop lourde à garder et à gérer. L'instauration d'une ligne de démarcation, qui n'épouse pas le tracé de la ligne de front atteinte par la Wehrmacht le 17 juin 1940, a pour but avoué de permettre de se retourner rapidement sur les côtes septentrionales françaises,

afin de persuader les Anglais de cesser le combat. Mais ces derniers ne cédèrent point.

Parallèlement, un régime installé à Vichy naît le 10 juillet 1940 ; les pleins pouvoirs sont donnés par les parlementaires français au vainqueur de Verdun, le maréchal Pétain. Si la volonté de Hitler d'un anéantissement complet de la France ne fait guère de doute, si l'imprégnation de nombreux dirigeants allemands par la littérature pangermaniste qui leur fait considérer l'Alsace et la Lorraine, voire le Nord et le Pas-de-Calais comme terres de germanité est un fait acquis, la rapidité de la victoire allemande n'a pas permis de préparer avec précision le statut territorial de la France vaincue.

Les nécessités politiques qui conduisent à ne pas occuper totalement la France donnent naissance à une demi-mesure : le tracé d'une ligne de démarcation militaire entre les deux zones, dont la fixation dépend de la décision unilatérale du vainqueur. La France n'est pas intégralement soumise aux Allemands, comme la Belgique ou la Serbie ; elle conserve les apparences d'une administration autonome au sud de la ligne, mais elle doit également gérer une « frontière » intérieure qui exige l'obtention compliquée d'un laissez-passer, la présence de douaniers et la matérialisation de la ligne. En conséquence, le cloisonnement partiel des communications privées et des échanges économiques est logique. A dire vrai, les services militaires et administratifs allemands éprouvent eux aussi une difficulté à conduire l'exploitation économique et la surveillance administrative d'un pays divisé et il n'existe aucun accord entre eux sur l'intérêt, la nature ou l'avenir de la ligne de démarcation.

La ligne, « un frein et une entrave »... pour les Allemands

« Le fait que la compétence territoriale du commandement militaire ne s'étendit formellement au départ que jusqu'à la ligne de démarcation a perdu avec le temps sa signification pratique pour l'affirmation de l'influence du commandement militaire. Dès l'automne 1940, il fallut autoriser systématiquement, dans l'intérêt de l'Allemagne, des exceptions vis-à-vis de l'interdiction générale du trafic entre la zone occupée et la zone non occupée, et ce, pour le trafic des marchandises et des paiements. [...] A l'origine conçue comme un moyen de pression contre tous les Français, la ligne de démarcation s'est avérée être un frein et une entrave dans de nombreux cas pour l'administration militaire en charge de la gestion de l'économie française au cours de l'Occupation et l'exploitation croissante du pays ».

(Bilan de l'occupation dressé par le Elmar Michel, chef de la division économique du MbF en France, écrit le 6 juin 1944, traduit de l'allemand ; archives militaires allemandes de Freiburg : RW 35/ 244).

L'ambassadeur du Reich en France, Otto Abetz, essaie de profiter de cette difficulté afin de lancer des initiatives personnelles. Il sait tenir les Français à la gorge en faisant de la ligne de démarcation un nœud coulant, desserré ou resserré, en fonction des concessions faites par le régime de Vichy. Pourtant, à tort, Abetz croit être le juste interprète de Hitler. Sous couvert d'assouplissements relatifs du régime de la ligne, l'ambassadeur soumet encore un peu plus le pays occupé. Abetz ne dispose pas toujours de la marge de manœuvre suffisante pour mener à bien la politique de collaboration. Le seul assouplissement sensible du statut de la ligne, obtenu par lui auprès de ses chefs, est inclus dans les « Protocoles de Paris », en mai 1941, mais uniquement pour les échanges économiques interzones et essentiellement en direction de la zone occupée.

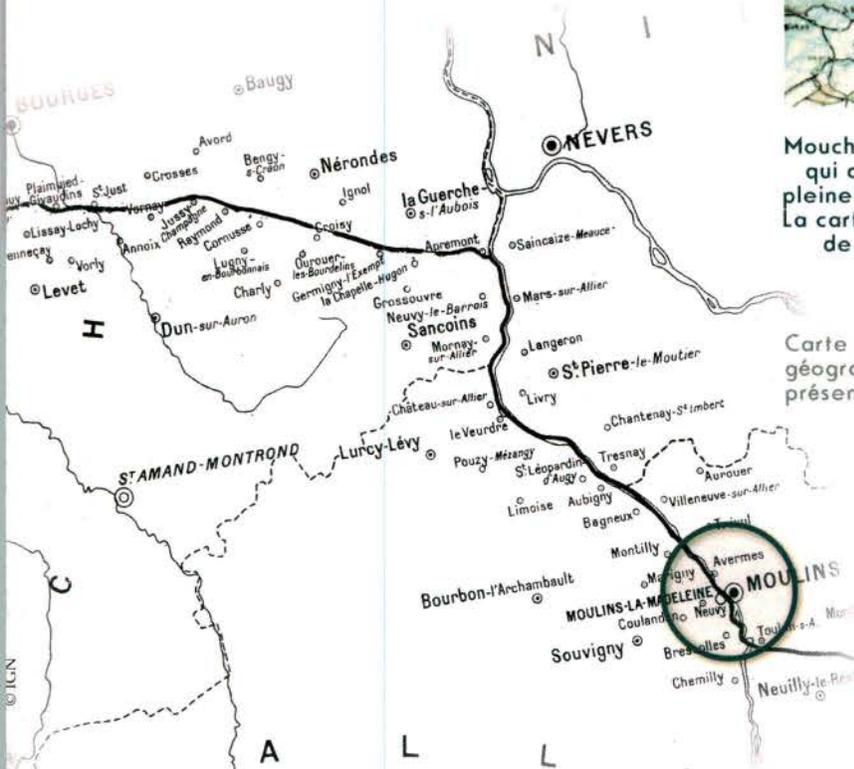


Coll. Part.

Mouchoir de soie du pilote de la Royal Air force Hugh Verity qui a survolé la France majoritairement la nuit par temps de pleine lune pour des missions de parachutages et de pick up. La carte imprimée ci-contre montre un tracé très approximatif de la ligne de démarcation, donc faux en bien des points.

Carte de France officielle de l'Institut géographique national datant de 1941 et présentant le tracé de la ligne de démarcation.

Des habitants de Moulins en zone occupée s'apprentent à traverser la ligne de démarcation pour passer de l'autre côté de l'Allier vers Moulins-la-Madeleine. Quel que soit leur motif de déplacement (voyage, travail...), les « frontaliers » de la ligne connaissent des difficultés et des gênes qui ne sont pas insurmontables. Les Français apprennent à composer avec la ligne et s'adaptent à ses fermetures et ouvertures.



© IGN



Collection Cogesoma-Bruxelles © CEGES

Poste allemand sur la ligne de démarcation à Chamblay dans le Jura (sud-est de Dôle). Ce soldat allemand armé d'un Mauser 98K avec baïonnette au canon est posté dans la partie « libre » de la France lui permettant de couvrir une zone le long d'une ligne de chemin de fer.

Coll. Part.



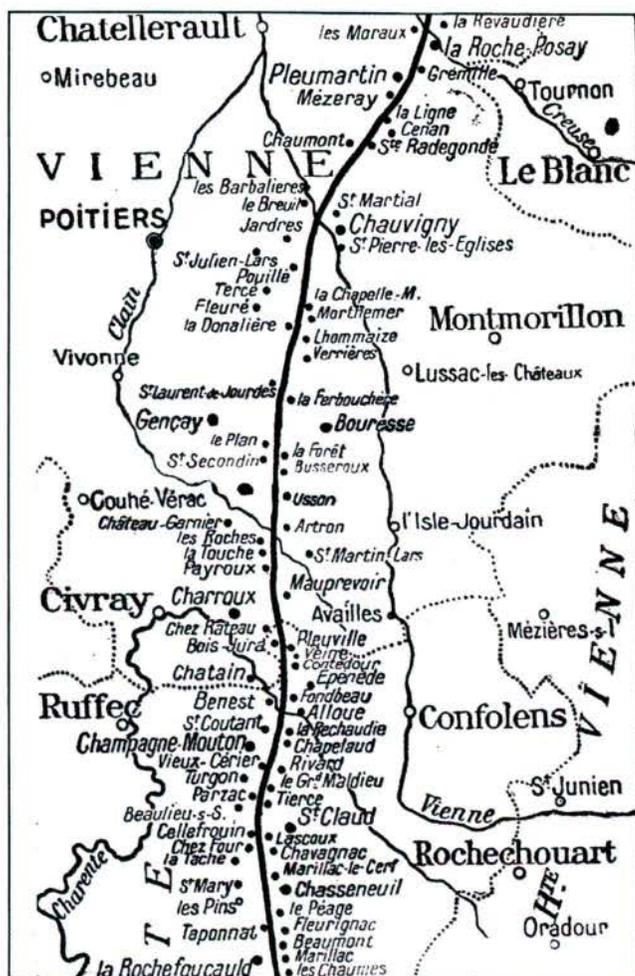
Une ligne coercitive

Les « Protocoles » représentent une rupture dans l'histoire des rapports entre Vichy et les occupants. Certes, la ligne de démarcation est desserrée, mais elle est maintenue dans sa fonction coercitive. L'épisode révèle surtout l'incapacité de Darlan à relancer une collaboration sans un accroissement des concessions faites aux Allemands. Il paie son acharnement à nier une évidence : on ne peut rien négocier quand la maîtrise du territoire est aux mains de l'occupant. Les Français doivent continuer à demander le précieux laissez-passer, donné au compte-gouttes.

Les Allemands utilisent donc la ligne de démarcation comme une frontière économique et l'actionnent comme un levier de chantage. Ils violent le respect de l'étanchéité entre la zone non occupée

Le 1^{er} août 1940, la presse régionale et nationale publie le premier tracé de la ligne de démarcation. Il est très approximatif; les préfetures et les autres institutions sont souvent incapables de décrire aux riverains le détail du tracé. Les Allemands en poste sur la ligne en ont beaucoup joué pour déplacer la ligne de plusieurs centaines de mètres du côté de la zone libre.

LA LIGNE DE DÉMARICATION DANS LA VIENNE 1940-1943



Premier tracé de la ligne de démarcation et des communes de la zone frontalière. Journal La Petite Gironde du 1^{er} août 1940.

Coll. Part.

et la zone occupée. En fait, l'entrave économique que constitue la ligne de démarcation est utilisée habilement par les Allemands, dès qu'ils connaissent mieux politiquement le vaincu dans sa volonté collaboratrice.

A l'échelle nationale, la ligne de démarcation n'est pas une cause majeure de la pénurie croissante en France, elle handicape cependant considérablement l'activité de petites entreprises qui ont besoin de matières premières présentes dans une autre zone. Jusqu'en mai 1941, nombre d'acteurs de l'économie française (banquiers, chefs d'entreprise, commerçants) cherchent des solutions pour la contourner, voire la transgresser. Dans l'attente d'une suppression éventuelle, évoquée souvent par les dirigeants du régime de Vichy, les Français subissent les blocages de fonds, de chèquiers et de matières premières, de part et d'autre de la ligne, ce à toutes les échelles du territoire. A l'échelon local, les « frontaliers » de la ligne de démarcation connaissent des difficultés spécifiques, mais en rien insurmontables. Ils savent s'adapter, au gré des fermetures et des ouvertures de la ligne. Pouvoir circuler légalement dans les deux zones, même sur une profondeur limitée, constitue un quasi-privilège pour les Français.

Une « ligne-écran » pour Vichy ?

L'attitude du régime de Vichy face à l'occupant reste toujours ambiguë : la ligne de démarcation a incontestablement constitué un facteur

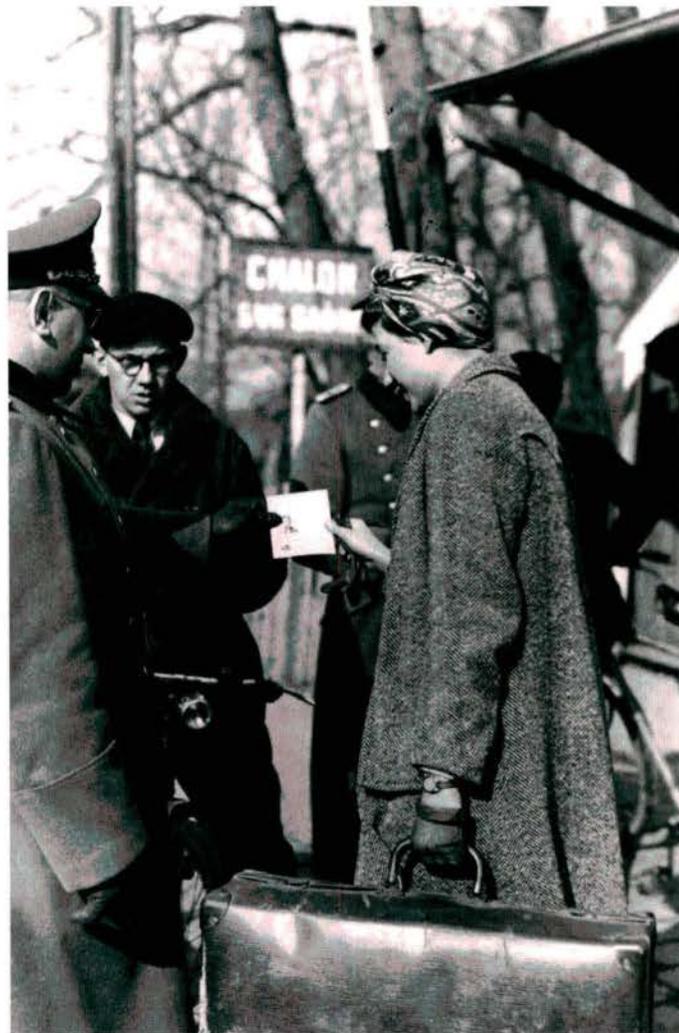
Les passeurs, entre légendes dorées et légendes noires

L'étude des passeurs mériterait un autre article. Beaucoup a été écrit sur ces volontaires de l'entraide qui ont contribué à sauver des vies et à aider la Résistance. La vision « humaine » du film de Claude Chabrol (*La ligne de démarcation*, 1966), inspiré des volumes romancés du colonel Rémy, est certes intéressante, mais elle ne répond pas aux questions majeures que pose l'instauration d'une ligne au cœur de treize départements français obstruant la libre circulation de millions d'Européens ; de même, les passeurs sont tous identifiés comme des résistants. Or, si nombre de passeurs ont beaucoup aidé au franchissement illégal du renseignement et des résistants, d'autres — une minorité — ont été soit des cupides soit des criminels en livrant des passagers clandestins aux forces policières. Le « vrai » passeur était généralement un homme jeune du monde rural. Il y a très peu de femmes-passeurs ; elles sont souvent « employées » pour le repérage, le gîte, la nourriture et la surveillance des passages. Plusieurs passeurs ont été abattus en exerçant leur devoir d'humanité : par exemple, Paul Koepfler (dans le Jura), Raymond Toupet à Thénieux (dans le Cher) ; d'autres ont été arrêtés, torturés et sont morts en déportation tels l'adjudant Pinault ou l'abbé Lacour en Indre-et-Loire.

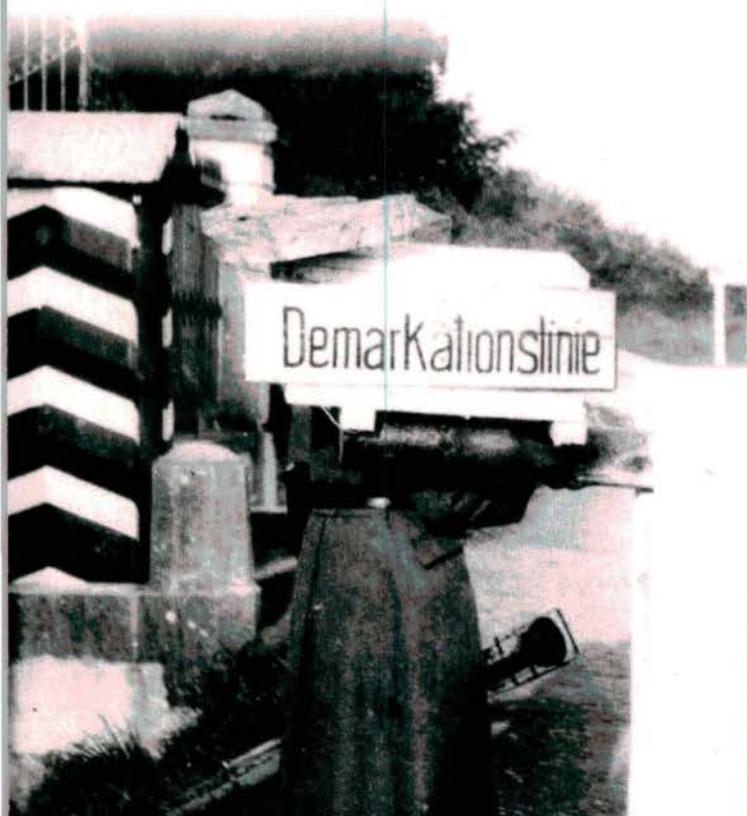
Un couple de Français se fait contrôler lors du passage de la ligne de démarcation à Chalon-sur-Saône située en zone occupée. Le passage de cette véritable « frontière » intérieure rend obligatoire le très convoité laissez-passer qu'il est difficile d'acquérir.

Devant la grille du château d'Abilly (Saône-et-Loire), sans doute à la fin de l'été 1940, plusieurs soldats de la Wehrmacht se détendent devant le photographe tandis qu'un habitant en arrière-plan s'apprête à demander l'autorisation de passer en zone dite « libre ».

d'affaiblissement et de divisions, dont l'émiettement du pays a été la conséquence la plus directe. Vichy revendique sans cesse le lien entre la Nation et le sol, ainsi que l'indivisibilité territoriale. L'action de Laval, Flandin et Darlan vise à obtenir l'allègement des lois restrictives de la ligne de démarcation, afin d'améliorer la vie quotidienne des Français et ainsi mieux servir la politique de redressement de la Révolution nationale. Toutefois, la mainmise allemande sur la France fait tomber tous les espoirs de suppression de la ligne et



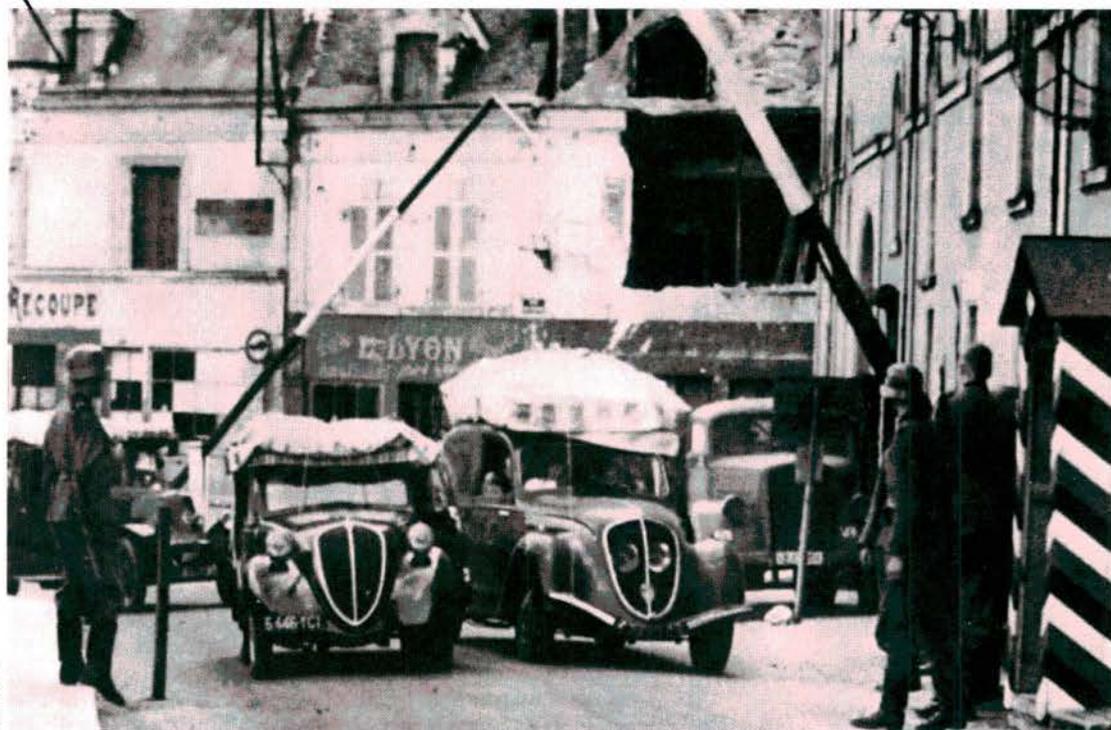
Collection Cegesoma-Bruxelles © CEGES



Coll. Part.



Les Allemands en poste à Saint-Aignan-sur-Cher ouvrent la barrière pour laisser passer plusieurs véhicules en direction de la zone occupée. Les contrôles étaient souvent très longs. On reconnaît les guérites aux trois couleurs de l'Allemagne nazie (sans date).



Coll. Part.

conduit le maréchal Pétain dans un engrenage de concessions toujours plus humiliantes. La ligne de démarcation est un piège pour Vichy qui s'égare lourdement sur les intentions du vainqueur.

Le régime collaborateur croit toujours détenir la souveraineté sur les deux zones. La politique de collaboration, au cœur de laquelle la ligne constitue un enjeu de taille pour Vichy — au même titre que les frais d'occupation et le retour des prisonniers de guerre —, conduit les hommes qui dirigent le régime à s'enliser dans une action vouée à l'échec, car ils se montrent impuissants à infléchir la loi du vainqueur.

Le 11 novembre 1942, par l'occupation totale, la réunification forcée des deux zones place la France sous le joug total de l'occupant, mais paraît aboutir à une suppression de fait de la ligne de démarcation. En réalité, les Allemands la maintiennent, mais feignent de ménager le vaincu en changeant l'appellation « zone non occupée » par celle de « zone sud ». Supprimée sur le terrain, en février 1943, la ligne de démarcation reste présente symboliquement dans les

relations politiques franco-allemandes jusqu'à la fin de l'occupation.

Le plus incroyable : durant toute l'année 1943, Vichy s'abrite encore derrière la ligne de démarcation pour s'opposer aux Allemands et ne pas sombrer en maintenant la fiction de son autorité théorique en « zone sud ». La France est alors le seul pays occupé où un régime croit gérer, sans pouvoirs réels, un espace garrotté par une limite militaire.

Une limite toujours menaçante et dangereuse

A travers l'histoire de la ligne de démarcation, les compromissions du régime de Vichy en ce qui concerne la persécution antisémite éclatent au grand jour. L'étude de la ligne de démarcation éclaire ainsi une partie de la stratégie de Vichy, entre 1940 et 1942, car elle est instrumentalisée par les gouvernants pour mettre en œuvre une logique d'exclusion. Sur la ligne de démarcation, la collusion policière

Passage de la zone libre à la zone occupée pour ce bus de la SNCF (lieu et date inconnus). La ligne influe sur les relations interzones. Les horaires sont modifiés entre les deux zones et la zone occupée est véritablement passée à l'heure allemande (une heure plus tôt) obligeant les Français de la zone « libre » à s'organiser pour leurs voyages.

Collection Cegesoma-Bruxelles © CEGES



Monument commémoratif à Descartes.



Coll. Part.

Des soldats de l'armée d'armistice avaient en charge de garder la ligne de démarcation du côté non occupé. Les postes français étaient très rudimentaires. Bien souvent, ils n'étaient pas reliés entre eux par le téléphone. Le seul moyen de locomotion était le vélo.

franco-allemande, notamment avec l'arrivée des SS au printemps 1942, fonctionne bien et permet d'envoyer à Drancy des centaines de Juifs arrêtés sur la ligne, avant un ultime voyage vers les camps de concentration et d'extermination nazis. La ligne n'est donc pas une porte vers un refuge assuré en zone non occupée.

De nos jours, le rappel de la division et le souvenir des passeurs se confondent souvent, sous des formes commémoratives et monumentales, à la fois spécifiques et variées : noms de rues, stèles, plaques et monuments originaux. Après la Libération, la mémoire officielle accorde une large place à la Résistance politique. Une distorsion apparaît alors entre l'impact de la ligne en France et l'infime commémoration des passeurs clandestins. La ligne symbolise sans doute une limite, repoussante et attirante à la fois. ■

Coll. Part.





Hitler, chef de guerre

Du caporal au commandant en chef

Par **Philippe RICHARDOT**, délégué Méditerranée-Rhône de la Commission Française d'Histoire Militaire, directeur de recherches à l'*Institut für vergleichende Taktik* de Vienne-Potsdam

La Wehrmacht, création du régime national-socialiste, s'affirme dès le début comme l'armée de Hitler par le serment de fidélité prêté au Führer. Plus le temps passe, plus l'autorité de Hitler s'affirme sur l'armée qui représentait un élément de résistance à son pouvoir et qui a toujours été l'élément de résistance le plus déterminé à la dictature nazie.

Le « caporal de Bohême »

A partir du 1^{er} octobre 1939, Hitler remplace sa veste brun moutarde par une vareuse *Feldgrau* qu'il ne quittera plus, et se déclare « le premier soldat du Reich ». L'habit faisait-il de lui « le plus grand chef de guerre de tous les temps » que la propagande allait

La personnalité de Hitler dictateur et chef de guerre commença à être connue avec les procès de Nuremberg, car jusque-là le régime nazi faisait régner une censure hermétique et sa biographie n'était connue qu'à travers *Mein Kampf*, soit Hitler revu par lui-même.

décrire ? Les connaissances stratégiques d'Hitler datent de l'époque d'avant-guerre où il vivait dans un foyer pour sans-abri à Vienne. Là, il a acquis des bases historiques sur les guerres des Hohenzollern et a lu Clausewitz qui reste son maître à penser. Son capitaine préféré avec Frédéric II de Prusse est l'empereur mongol Gengis Khan, à qui il se réfère souvent.

Au tout début de la Première Guerre mondiale, Hitler a échappé au service militaire dans son propre pays et, rattrapé par la police allemande alors qu'il séjourne à Munich, il obtient de s'engager dans le 16^e régiment d'infanterie de l'armée bavaroise plutôt que d'être considéré comme déserteur. Engagé sur le front de l'Ouest, il participe en novembre 1914 au pire combat de l'armée impériale, « le massacre des enfants d'Ypres ». Son régiment perd 2 989 hommes sur 3 600. Il refuse toute permission, subit deux blessures, et fait preuve de courage personnel. Il capture une escouade française en lui faisant croire qu'elle est encerclée.

Le fondateur d'empire

« Notre force réside dans notre vitesse et notre brutalité. Gengis Khan a massacré des millions de femmes et d'enfants avec préméditation et d'un cœur léger. L'histoire, cependant, ne voit en lui qu'un fondateur d'Empire. Ce qu'une civilisation occidentale énervée dira de moi m'est indifférent » (Adolf Hitler).

L'armée défile devant Hitler le jour de son anniversaire (20 avril 1935). Un mois plus tôt, Hitler a créé la Wehrmacht. Le décret de création de cette « force armée » stipule que le Führer est le commandant suprême. A noter qu'Hitler porte encore l'uniforme brun du Parti nazi. A partir de 1939, date de l'attaque contre la Pologne, il portera l'uniforme Felgrau (vert-de-gris) de l'armée.



Coût: Laquet



Coll. Triquet

Adolf Hitler peu après sa blessure en 1914, entouré de ses camarades dans un hôpital militaire à Beelitz, entre Potsdam et Berlin. Il sera grièvement blessé au gaz quatre ans plus tard. Bien qu'intrépide tout au long de la guerre, Hitler ne développera jamais les qualités d'un chef et ne dépassera pas le grade de caporal.



Collection Cegesoma-Bruxelles © Associated Press-Berlin

Le général von Schleicher en 1932. Cette photo a été prise peu avant sa mort. Hitler a réglé le problème des SA avec la « nuit des longs couteaux ». Il élimine aussi les officiers gênants de l'armée pour mettre celle-ci au pas. Von Schleicher, officier monarchiste et ex-chancelier, est assassiné en même temps que von Bredow.

Paul von Hindenburg, président du Reich, assiste à des manœuvres de la Reichswehr en basse Franconie, en 1930. C'est grâce au vieux maréchal qu'Hitler accède au pouvoir en 1933. Hindenburg pense pouvoir se servir du « caporal bohémien ». A cette époque, la Reichswehr ne compte que 100 000 hommes mais son influence politique est très importante.

de Gaulle, et tous les annuaires de défense qui paraissent. Hitler a donc une bonne culture générale militaire, une expérience de soldat, mais pas de formation d'état-major.

Hitler prend le contrôle de l'armée

Lorsque Hitler devient légalement chancelier du Reich le 30 janvier 1933, il ne l'est que grâce à l'accord passé avec les conservateurs (armée et capital). L'année précédente, Paul von Hindenburg, le maréchal-président du Reich, héros de 14-18, voyait dans ce « Caporal bohémien » quelqu'un de tout juste bon à faire un ministre des Postes. Hindenburg souhaite instrumentaliser Hitler pour calmer l'agitation tant nazie que communiste, et ne voit dans l'élection du 30 janvier qu'un ministère de plus, pas le début d'une dictature nouvelle. La provocation de l'incendie du Reichstag, le 2 février, attribuée aux communistes, mais réalisée par Goering et les nazis, marque une étape dans la marche vers la dictature. L'interdiction du parti communiste allemand est le fil de laine qui, tiré, permet de défaire tout l'ouvrage démocratique.

Comme agent de liaison, il porte les messages sous les bombardements. Il gagne la Croix de fer 2^e puis 1^{ère} classe. Cette dernière lui est accordée sur demande du lieutenant Gutman qui est juif. Il ne passe pas plus haut que caporal, car bien que selon le commandant de son régiment il fasse preuve d'un « courage intrépide », son supérieur direct trouve qu'il n'a pas les qualités d'un chef. Hitler finit la Première Guerre dans un lit d'hôpital après que des gaz de combat anglais l'aient laissé provisoirement aveugle. C'est là qu'il apprend la défaite. Voilà pour le caporal. Néanmoins, par les aléas politiques, Hitler se retrouve vingt ans plus tard à la tête de la plus grande armée allemande de l'Histoire. Ses lectures vont le guider. Il a lu Clausewitz, des ouvrages récents comme une traduction allemande de *Vers l'armée de métier* de

Collection Cegesoma-Bruxelles © Actualit/Co by Presse-photo

Le général von Fritsch, comme von Schleicher, subit l'ire du Führer. Opposé à l'idée d'une guerre, le chef de l'armée de Terre est accusé d'homosexualité par un complot ourdi par la SS. Fritsch est obligé de démissionner le 4 février 1938, malgré le fort soutien des officiers de l'armée, pour être remplacé par Walther von Brauchitsch. Il participe à la campagne de Pologne et trouve la mort le 22 septembre 1939. Il est le premier général allemand tué durant la Seconde Guerre mondiale.



Collection Cegesoma-Bruxelles © VUM

Photo tirée du magazine Signal N° 4/44 (deuxième moitié de février 1944). Des nouvelles recrues de la Wehrmacht prêtent serment devant l'église de la garnison de Potsdam où était enterré Frédéric le Grand. Le serment est prêté sur le drapeau frappé de l'aigle allemand et de la croix gammée. Tous jurent une fidélité inconditionnelle au Führer du Reich.



Signal, coll. Part.

Hitler, von Papen et von Blomberg lors d'une réunion à Berlin en 1935. Hitler a revêtu pour l'occasion des habits civils ainsi qu'un haut de forme, symbole de la haute société. Hitler n'arrive pas à convaincre von Blomberg que la guerre est nécessaire. Il le fait démissionner en l'accusant d'avoir épousé une ex-prostituée.



Coll. Truquet

Mais les partis politiques et leurs milices ne sont pas le seul contrepouvoir à Hitler. La petite *Reichswehr* de 100 000 hommes autorisée par le Traité de Versailles a une grosse influence politique et constitue la garde du Reich de Weimar, dont le Président Hindenburg n'est que la plus illustre émanation du militarisme prussien. Malgré l'acte du 23 mars 1933 qui donne à Hitler les pleins pouvoirs, l'assise n'est pas aussi assurée qu'on peut le croire, même du côté de son parti, le NSDAP (*Nationalsozialistische Deutsche Arbeiter Partei*), surnommé « nazi » par ses adversaires. La principale milice nazie, les SA ou « Chemises brunes », sont une force de 400 000 hommes commandée par Ernst Röhm, un ex-sous-officier, meneur d'hommes d'envergure qui tient à en imposer à Hitler lui-même. Les revendications d'Ernst Röhm et des frères Strasser, à créer une armée authentiquement populaire et nationale-socialiste avec la SA pour noyau, inquiètent les alliés politiques d'Hitler. Celui-ci, pour ne pas se mettre à dos la *Reichswehr* qui a des armements supérieurs à ses milices, tient à se concilier les militaires, en posant dès avril 1933 de pouvoir disposer « d'une armée qu'il pourrait jeter dans la balance comme instrument de puissance politique » cinq ans plus tard, avant le 1^{er} avril 1938. Hitler s'entend aussi avec les chefs conservateurs pour faire le ménage dans la Maison Brune, mais compte aussi le poursuivre chez



Rassemblement de la Wehrmacht en 1935. La force armée allemande est créée au mois de mars cette même année. Sur le grand drapeau dressé pour l'occasion, les attributs nouveaux (croix gammée) côtoient l'ancien signe de l'armée (la croix de fer). Hitler après s'être débarrassé des éléments jugés « réactionnaires », veut nazifier l'armée.



Hermann Göring est un héros de la chasse allemande durant la Première Guerre mondiale. Hitler le nomme maréchal du Reich (le seul à porter ce titre) le 4 février 1938, faisant de lui le deuxième personnage du Reich. Il devient également le chef de la Luftwaffe (armée de l'Air). Il forme avec Goebbels le parti de la paix, défavorable à un engagement contre la Pologne.

Erich Raeder, *Generaladmiral*, chef de la Kriegsmarine. Contrairement à tous les généraux allemands, Raeder est favorable à une invasion de l'Autriche, de la Pologne ou de l'URSS. Grand artisan du renouveau de la marine de guerre du Reich il en est nommé commandant en chef en 1938. Il supervisera les opérations en Norvège en 1940.



les conservateurs. Alors qu'il prépare son coup dans le plus grand secret, Hitler doit se montrer conciliant quand Ludwig Beck, chef de l'état-major général, se montre, lors d'une conférence le 29 juin 1934, hostile à une guerre qui finirait par dégénérer sur plusieurs fronts, amenant la défaite de l'Allemagne. La « nuit des longs couteaux » le 30 juin est l'occasion pour Hitler non seulement de se débarrasser de l'aile gauche du Parti national-socialiste et des chefs SA, mais aussi de mettre au pas l'armée. Deux officiers généraux monarchistes antinazis, bien qu'en retraite, sont abattus chez eux par des tueurs nazis : von Schleicher, ex-chancelier conservateur, et von Bredow. La propagande officielle justifie le meurtre, en les accusant de comploter contre l'Etat. Malgré le fait que le général von Blomberg les ait déclarés traîtres, Ludwig Beck, Oster, l'adjoint de l'amiral Canaris, et le vieux général von Mackensen, symbole vivant de l'ancienne armée impériale, suivent le convoi funèbre, mais sont bloqués par des SS à l'entrée du cimetière. Mackensen va protester chez Hitler qui le reçoit courtoisement. Peu de temps après, 400 officiers de la Société *Schlieffen*, cercle informel du Grand-état major, se réunissent et écrivent au président Hindenburg pour défendre l'honneur de Schleicher et Bredow. Hindenburg, qui a salué comme un geste « d'homme d'Etat » l'action d'assainissement menée par Hitler contre les éléments révolutionnaires de son parti, ne donne pas suite. D'autre part, âgé de 87 ans, il est très malade. Sa mort permet le 2 août 1934, de faire remplacer le serment à la patrie par un serment de



Wilhelm Keitel est nommé chef de service du ministre de la défense von Blomberg en 1933. Après l'affaire Blomberg-Fritsch il est nommé chef de l'OKW (Haut commandement des forces armées) puis maréchal en 1940. Contre les projets de guerre contre la Pologne et la France, ses nombreuses demandes de démission sont toutes refusées. Véritable homme lige d'Hitler, il est surnommé par les autres officiers généraux *Lakaitel* (laquais).

fidélité à Hitler, qui devient chef suprême des forces armées. Le serment au drapeau (*Fahneneid*) lie soldats et officiers à Hitler personnellement. Ce serment, pour des hommes qui lient depuis l'enfance l'honneur au respect de la parole donnée, combiné au respect de l'autorité (*Obrigkeit*), fait disparaître une large partie de l'opposition. Beck, qui prête ce serment, le qualifie de « suicide physique et moral ». Hitler, approuvé à 89% par le référendum du 19 août, amalgame les fonctions de chef de l'Etat et de chancelier sous le titre de *Reichsführer* (« Guide de l'Empire »).

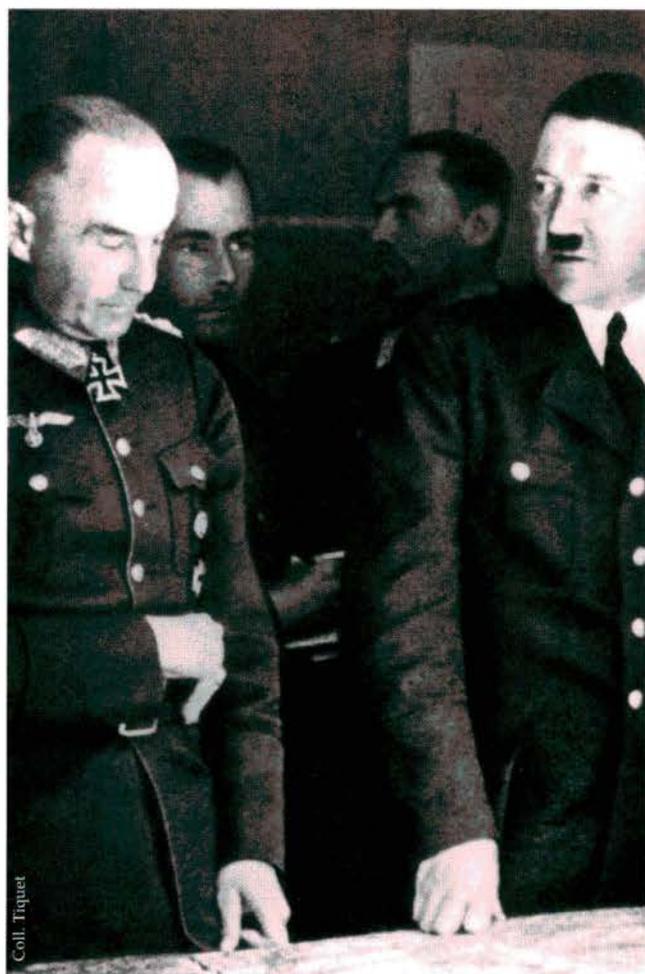
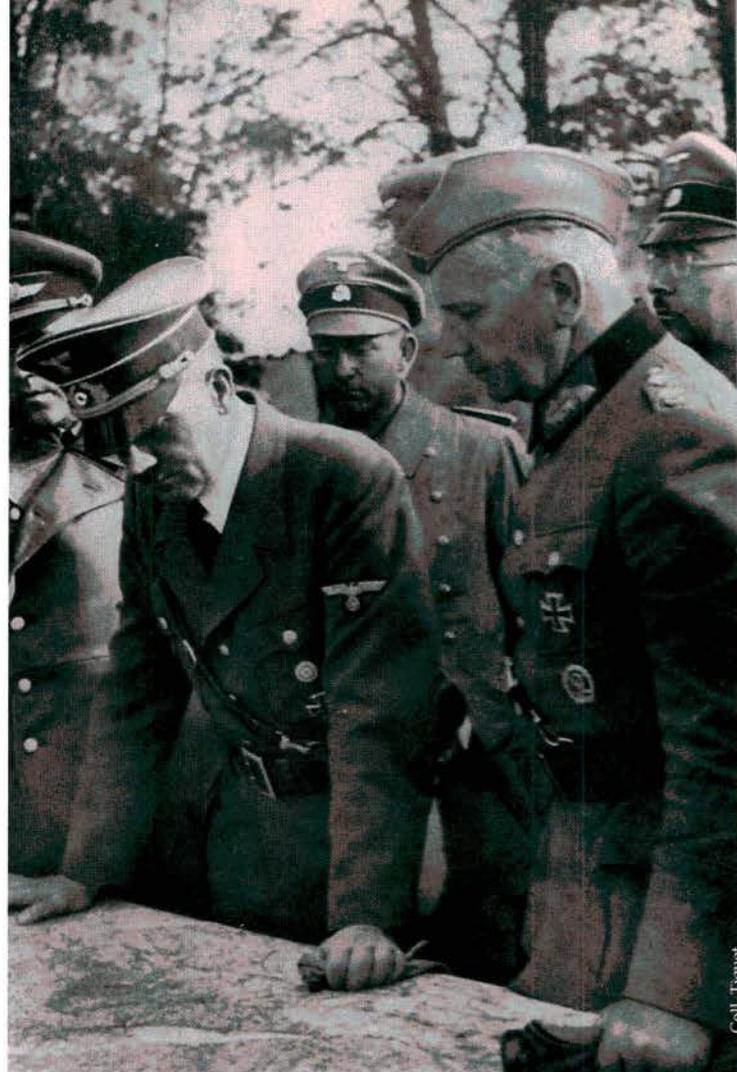
L'aigle à croix gammée devient le symbole d'arme avant même la création de la *Wehrmacht* par le décret du 16 mars 1935 qui précise que son commandant suprême est le *Führer*. A cette date, Hitler rétablit la conscription et crée 36 divisions, soit 15 de plus que celles souhaitées parmi le Haut Commandement. Il en retire un indéniable prestige chez nombre d'officiers, mais une opposition demeure. Hitler prend la mesure de l'opposition qu'il doit encore affronter au sein du Haut Commandement, lors de la réunion secrète du 5 novembre 1937. Là, il réunit le ministre de la Guerre, le ministre des Affaires étrangères von Neurath, le général von Blomberg, les chefs des trois armées, le général von Fritsch (armée de Terre), Goering (armée de l'Air), le grand-amiral Raeder (Marine). Il leur déclare que le développement économique ne saurait suffire aux besoins de la population allemande et qu'une guerre est à envisagée contre l'Autriche, la Pologne ou l'URSS. Il écarte la possibilité d'une guerre contre la France ou l'Angleterre, voyant la première empêtrée dans le Front populaire et la seconde prise à partie par l'Italie en Méditerranée. Seul Raeder est d'accord. Von Fritsch, appuyé par son second, Beck, proteste énergiquement dans un mémorandum. Hitler, comprenant qu'il n'a pas

Hitler et Himmler passent en revue la garde personnelle du Führer, la *Leibstandarte SS Adolf Hitler*. Cette troupe paramilitaire appartenant au parti nazi est mal vue de la *Wehrmacht*. Himmler et sa SS sont les acteurs de la mise au pas de l'armée en montant de faux témoignages contre des officiers généraux récalcitrants.



Adolf Hitler et Walther von Reichenau lors de l'invasion de la Pologne en 1939. Officier d'état-major sous Weimar, von Reichenau adhère au parti nazi en 1932. Il devient officier de liaison entre l'armée et le parti, et pousse Himmler et Göring à écarter les SA afin que la Wehrmacht appuie le NSDAP. Hitler le choisit pour remplacer von Blomberg à la tête de l'armée de Terre mais sous la pression de von Rundstedt, il nomme von Brauchitsch.

encore les serviteurs de ces projets, prend le contrôle du Haut Commandement par la machination du 4 février 1938. Il fait démissionner le ministre de la Guerre Blomberg en l'accusant d'avoir épousé une ex-prostituée (fait exact) et le chef d'état-major de l'armée de Terre Fritsch en le taxant d'homosexualité sur un témoignage fabriqué par le SD. Himmler et particulièrement Heydrich, soit la SS, sont les artisans de ce coup de force dans l'armée. Pour le public, Blomberg et Fritsch démissionnent pour raisons de santé. L'affaire Fritsch choque beaucoup de généraux, qui forment un jury d'honneur innocentant Frisch. Hitler accepte le verdict. Toujours le 4 février 1938, Hitler met à la retraite d'office 35 généraux, prend le titre de ministre de la Guerre et nomme Goering maréchal du Reich. Parallèlement à cette épuration, Hitler trouve le moyen de coiffer l'armée de Terre (*Heer*), la Marine de guerre (*Kriegsmarine*) commandée par l'amiral Raeder et la toute nouvelle armée de l'Air (*Luftwaffe*) commandée par Goering, deuxième personnage du Reich. Par décret du 4 février 1938,



Hitler crée un commandement unifié des forces armées (*Oberkommando der Wehrmacht* ou OKW). Lui-même est le chef suprême de la *Wehrmacht*. Il choisit Keitel comme chef d'état-major et Jodl comme chef des opérations. Ces deux hommes à l'échine souple le suivent jusqu'à la fin, bien que Jodl ne se soit fait aucune illusion. Comme aide de camp principal, Hitler choisit le lieutenant-colonel Rudolf Schmundt. A la tête de l'armée de Terre (*Oberkommando des Heeres* ou OKH), Hitler nomme von Brauchitsch, un Prussien apparemment docile et marié à une nazie, pour remplacer von Fritsch. Il aurait préféré Reichenau, alors le seul officier nazi, mais il renonce devant l'opposition de la *Generalität* en particulier de von Rundstedt. Néanmoins, Ludwig Beck, chef d'état-major de l'armée de Terre, reste en poste. Un mémorandum du 19 avril 1938 remet la *Heer* à sa place subordonnée dans la *Wehrmacht* et déclare : « La conduite de la guerre totale est l'affaire du Führer. » Néanmoins, bien qu'opposé à l'invasion pacifique de l'Autriche, Beck ne parvient pas à l'empêcher.

Hitler et von Brauchitsch. En 1938, von Brauchitsch remplace Fritsch comme commandant en chef de la Heer (armée de Terre). Opposé au nazisme, il craint de plus en plus la montée en puissance de la SS qu'il redoute. Opposé à l'Anschluss et à l'invasion de la Tchécoslovaquie, von Brauchitsch refuse de démissionner lorsque Hitler poursuit ses plans d'invasion de la Tchécoslovaquie. En septembre 1938, une groupe d'officiers tente de monter un complot contre Hitler et demande l'aide de von Brauchitsch, qui refuse de s'impliquer sans pour autant les dénoncer.

Une guerre inéluctable

« Du point de vue militaire, notre intérêt était que la guerre commençât un an plus tôt. J'aurais dû prendre l'initiative en 1938 au lieu de me la laisser imposer en 1939 puisque, de toute façon, elle était inéluctable. Mais je n'y puis rien si les Anglais et les Français ont accepté à Munich toutes mes exigences »
(propos du 14 avril 1945).



Coll. Tiquet

Karl Rudolf Gerd von Rundstedt est l'archétype de l'officier prussien. Officier de la Reichswehr puis de la Wehrmacht, il pousse Hitler à écarter von Reichenau qu'il trouve beaucoup trop impliqué dans les affaires du parti nazi.

Hitler prend le contrôle de l'armée

Au plan international, Hitler est persuadé de la faiblesse morale de la France dont il voit l'illustration dans les grèves de l'été 1936. Le suivisme diplomatique français derrière Londres amène Hitler à penser que convaincre l'Angleterre permettra de régler les problèmes à l'Ouest. Hitler croit l'Empire britannique en perte de vitesse et que seule une alliance avec l'Allemagne peut le sauver d'une fin prochaine. Dès mars 1933, il annonce à Ribbentrop, son ministre des Affaires étrangères, que « l'élément principal de la politique européenne est l'amitié anglo-allemande. » L'absence de réaction des deux pays au-delà des protestations d'usage pendant la remilitarisation de la Rhénanie avec trois bataillons le 7 mars 1937,

rend possible, selon Hitler, une guerre contre la Tchécoslovaquie. Lorsqu'il ordonne de dresser un plan d'invasion de la Tchécoslovaquie (le « Plan Vert ») le 30 mai 1938, Hitler se heurte à l'opposition des généraux. Beck lui demande des assurances comme quoi il n'entraînera pas l'Allemagne dans une nouvelle guerre et lui déclare qu'il n'obéira pas à des ordres contraires à sa conscience. Il essaie de convaincre ses collègues dans une démission générale de protestation. Sans succès. A nouveau, Brauchitsch lui remet un mémorandum où il fait état de ses craintes d'une guerre européenne. Hitler convoque le Haut Commandement dans sa retraite d'été du *Berghof*, le 10 août, où il accuse violemment les généraux de défaitisme et leur enjoint par la suite de ne pas se mêler de la sphère politique. Beck démissionne le 18 août 1938. Il est remplacé par le général Franz

Joachim von Ribbentrop rejoint le parti nazi en 1932. Ses liens avec les milieux politiques traditionnels sont très appréciés par les nazis. En 1935 il participe aux négociations de l'accord naval anglo-allemand. Il devient ministre des Affaires étrangères en 1938. Il devient le « chef » du parti de la guerre et s'oppose à Göring et Goebbels puis devient le grand artisan du pacte de non agression germano-soviétique en 1939.

Coll. Tiquet



Timbre à l'effigie des Sudètes nouvellement rattachées au Reich allemand. La crise des Sudètes est un coup de force d'Hitler. La conférence de Munich qui suit marque paradoxalement un coup d'arrêt de la très agressive politique hitlérienne. Hitler, qui souhaitait entrer en guerre contre la Tchécoslovaquie avec le Plan vert, doit se raviser suite à la défection des Franco-britanniques, qui laissent tomber la Tchécoslovaquie.



Le 1^{er} novembre 1936, l'axe Rome-Berlin est proclamé. L'axe est renforcé en 1939 par le pacte d'acier qui insiste sur les clauses militaires. Hitler réussit à convaincre Mussolini que les Franco-britanniques ne bougeront pas si les Allemands attaquent la Pologne.

Halder, un Bavaïois. La conférence du 10 septembre à Nuremberg se tient d'après Jodl dans une « atmosphère glaciale » où Hitler balaye le « Plan Vert » de Brauchitsch pour imposer une manœuvre frontale, et impose des fortifications légères sur le *Westwall* ou ligne *Siegfried*. Durant la nuit du 29 au 30 septembre 1938, la Conférence de Munich rend inutile le « Plan Vert », car les Franco-britanniques lâchent la Tchécoslovaquie et imposent à celle-ci de céder les Sudètes à Hitler. Ce qui apparaît à l'époque et aujourd'hui comme un des succès majeurs d'Hitler est ressenti par lui comme une grave défaite stratégique et un coup du destin. Il a probablement raison : les Anglais ont gagné du temps pour compléter leurs armements, et Hitler n'obtient pas la petite guerre réglée Frédéricienne qu'il espérait contre la Tchécoslovaquie, et qui l'aurait consacré *Feldherr* (« seigneur de la guerre ») à peu de frais. Il sent physiquement que le temps travaille contre lui et qu'il n'aura plus dans les années à venir la condition pour commander la guerre. Néanmoins, il a réussi à s'imposer comme le *Guide et le Chef suprême de la Wehrmacht* (*Führer und Obersten Befehlshaber der Wehrmacht*). La grande politique de Hitler est une stratégie du coup par coup plus qu'une vision de joueur d'échecs.

La décision de la guerre

A partir de janvier 1939, dans le plus grand secret, le « Plan Vert » est réétudié en vue d'une action contre la Tchécoslovaquie. C'est néanmoins encore sans combat, mais sous la menace militaire d'une nuit de chantage sur le président Hacha, un vieillard malade, qu'Hitler obtient le démantèlement de la Tchécoslovaquie. Le lendemain (15 mars 1939), au cours d'une promenade militaire, l'Allemagne, la Pologne et la Hongrie dépècent le pays alors que la Slovaquie devient indépendante. Après l'annexion de la Bohême-Moravie, le dernier grand projet géopolitique d'Hitler est la réunification de la Prusse orientale au reste de l'Allemagne par la réduction du Corridor



de Dantzig, qui doit donner lieu aussi à l'extension de l'espace vital allemand sur la Pologne. Dès le 23 avril, Hitler évoque devant ses généraux la possibilité d'une guerre avec la Pologne dans quelques années. Après avoir envisagé une guerre à l'Ouest avec une Pologne diplomatiquement neutralisée, il estime maintenant qu'il vaut mieux de pas l'avoir dans son dos et commencer la guerre par ce pays. Le 23 mai, dans une nouvelle conférence avec ses principaux généraux et aides de camp, il précise que la Pologne est un obstacle pour l'extension de l'espace vital et le contrôle de la Baltique, qu'elle ne saurait être un bouclier contre la Russie et que Dantzig — évoqué dans les pourparlers avec la Pologne — n'est que secondaire. Il prévient ses généraux : « Ne vous attendez pas à une réédition de l'Affaire tchèque. Cette fois, Messieurs, vous aurez la guerre. » Il faut encore un prétexte. A la suite de négociations, la Pologne refuse la création d'autoroutes extraterritoriales à travers le Corridor de Dantzig. Le pouvoir nazi n'est pas unanime dans cette affaire : un parti de la paix représenté par Goebbels et Goering, soit les Affaires culturelles et l'Intérieur

De gauche à droite : von Brauchitsch (chef de l'OKH), Hitler (de dos), Keitel (chef de l'OKW) et von Bock (entre Hitler et Keitel). En 1939, Hitler a convaincu la majorité de ses généraux de la nécessité de la guerre et, après le pacte avec l'URSS, il prévoit l'invasion de la Pologne.

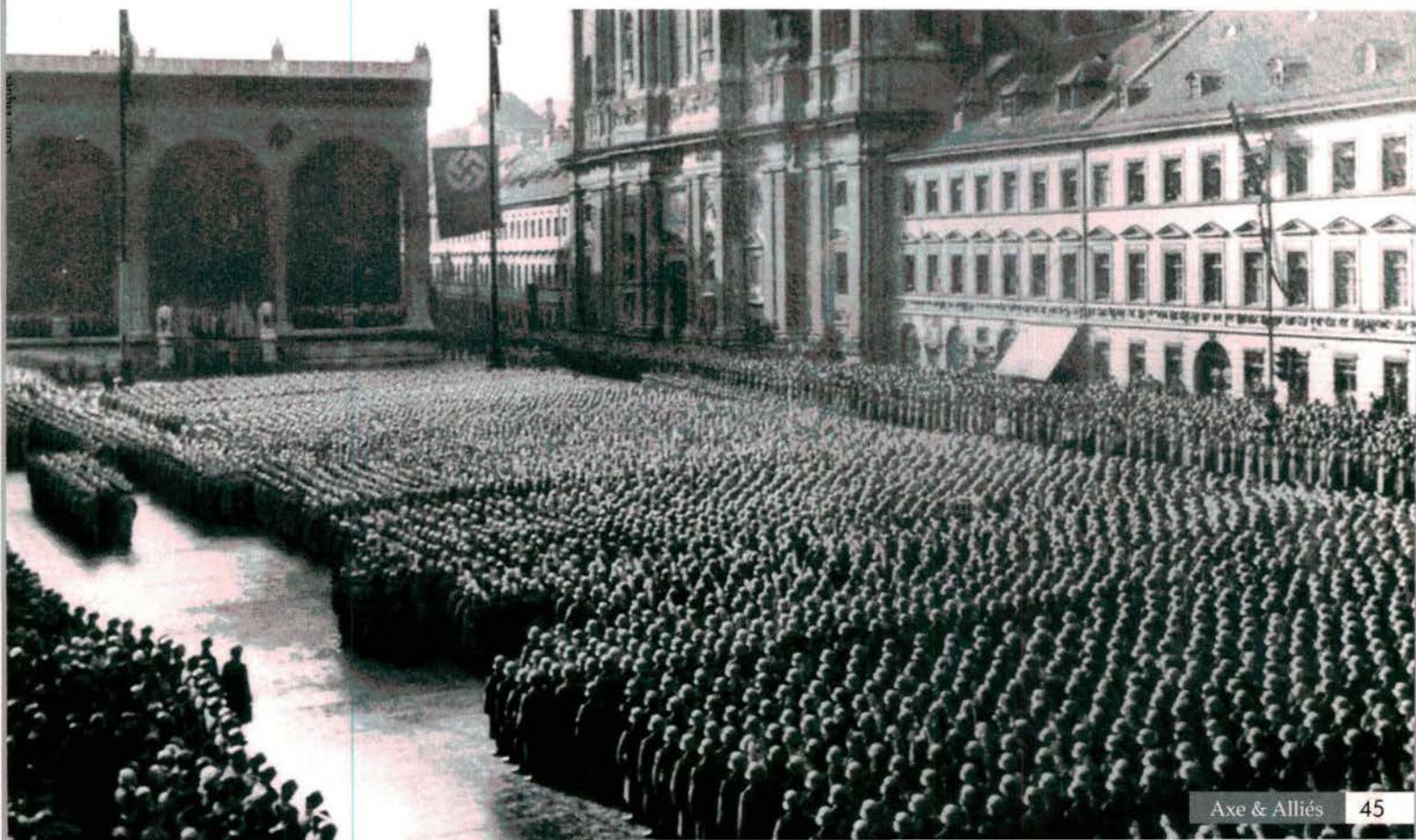


Signal-coll. Part.

plus le ministère de l'Air, s'oppose à un parti de la guerre incarné par Joachim von Ribbentrop, ministre des Affaires étrangères. Hitler fait des déclarations contradictoires sur l'éventualité d'une guerre contre les puissances occidentales. Même s'il a évoqué la possibilité d'une guerre à l'Ouest, et même dans un rare accès d'anglophobie, d'une « lutte à mort » contre la Grande-Bretagne, dans sa conférence du 23 mai, Hitler croit que les Franco-britanniques ne réagiront pas à l'attaque de la Pologne : « Je connais Chamberlain et Daladier. Je les ai jugés à Munich. Ce sont des lâches. Ils n'attaqueront pas. » Hitler n'a pas l'inconscience de se croire invincible et déclare le 22 juillet 1939 devant des officiers sous-marins qu'une guerre avec l'Angleterre « signifierait tout simplement la finis Germaniae. » Mais, le 12 août, il déclare dans une conférence avec Ciano, gendre et ministre des Affaires étrangères de Mussolini, que le réarmement anglais n'est que propagande et que les Français sont affaiblis par la dénatalité et une artillerie démodée. Sur une idée de Ribbentrop, il accepte après un refus initial de négocier avec la Russie. Moscou donne son accord le 12 août pour ouvrir des négociations. Le 21 août 1939 dans une conférence d'état-major au *Berghof*, Hitler déclare à ses

généraux : « Je ne serai pas aussi stupide que les hommes d'Etat allemands de 1914 pour déclencher une guerre sur deux fronts. » Il en est encore plus persuadé après la signature du pacte germano-soviétique le 23 août, à la surprise générale. Il pense que les Britanniques finiront par admettre son point de vue. L'Angleterre n'a-t-elle pas autorisé le réarmement naval allemand par un accord bilatéral (18 juin 1936) ? L'ex-roi Edouard VIII, devenu duc de Windsor, n'a-t-il pas rendu une visite de sympathie à l'Allemagne nazie en 1937 ? L'Angleterre n'a-t-elle pas abandonné la Tchécoslovaquie en 1938 et en 1939 ? C'est sur ces présupposés diplomatiques faux qu'Hitler prévoit l'invasion de la Pologne. ■

La Wehrmacht en marche. Défilé des recrues devant la Feldhernhalle à Munich. En quelques années, Hitler a créé une puissante armée en défiant les démocraties occidentales et en cassant le « Diktat » de Versailles. En rétablissant la conscription et en créant 36 divisions, il retire un grand prestige chez beaucoup d'officiers.





La conduite de la guerre et l'attitude des généraux

Par **Philippe RICHARDOT**

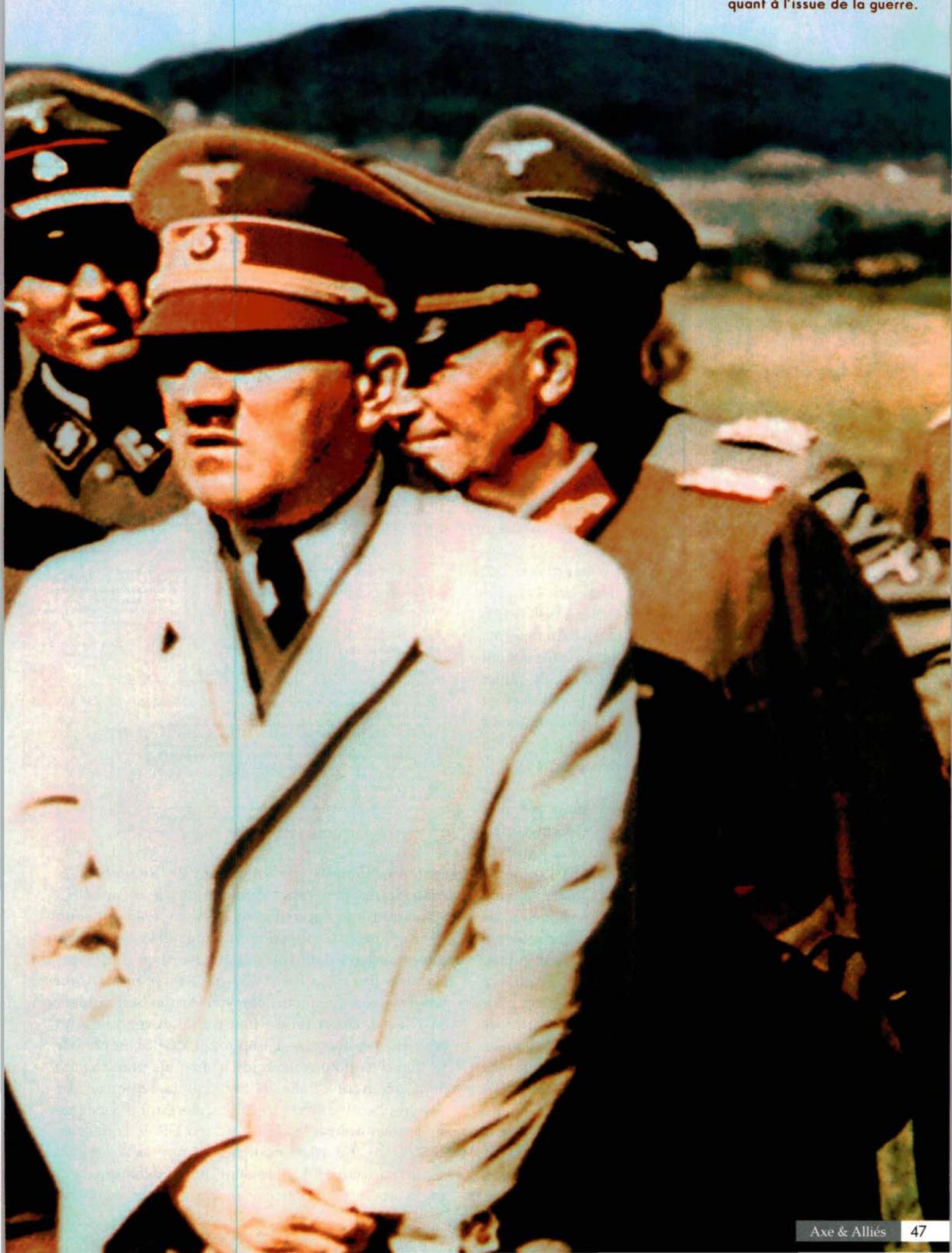
Le génie de l'improvisation

Contrairement à une idée répandue, Hitler n'a ni voulu, ni même préparé une Seconde Guerre mondiale. Il a certes réarmé, pour briser le Traité de Versailles, et envisagé en 1937 une guerre limitée contre l'Autriche, la Tchécoslovaquie, l'URSS, puis la Pologne. Ce n'est que le 23 mai 1939 qu'il évoque une guerre possible contre la France et la Grande-Bretagne, mais aucun plan n'est conçu. A la mi-août, Hitler refuse même à Keitel d'étudier une guerre contre les puissances occidentales par un *Kriegspiel* et lui assure : « *On n'a pas à envisager de préparatifs à l'Ouest, une occupation de sécurité du Westwall suffira. Il ne peut y avoir et il n'y aura pas de guerre avec les Alliés pour la question polonaise.* » Les plans de guerre contre la Pologne sont achevés fin juillet et reposent sur la surprise. Le Reich entre en guerre avec une doctrine — le *Blitzkrieg* — mais pas de stratégie. Bien qu'Hitler ait qualifié d'« idiot » le terme de *Blitzkrieg* (« guerre-éclair ») et que l'expression n'ait eu qu'un emploi journalistique à la fin des années 1930, elle désigne au mieux le style de guerre nouveau, rapide et mécanisé, qui sert la politique d'agression de 1939 à 1941. Dérivées des visions du lieutenant-général Guderian, les tactiques du couple char-avion sont improvisées à la veille de la campagne de Pologne pendant l'exercice *Grafenwör* (21-25 août 1939). La guerre est conduite par à-coups, sans vue d'ensemble. Hitler impose le rythme des « campagnes » — la propagande nazie ne parlera de « guerre » qu'à partir

Hitler conduit la guerre comme une série de coups de poker avec l'aide technique de ses généraux, dont une partie n'a jamais admis sa mainmise. D'autres, initialement ralliés, se retournent contre lui en 1944, quand la défaite apparaît inéluctable.

de décembre 1941. Seule la campagne de Pologne est préparée avant-guerre, sans même de plan pour affronter les puissances occidentales au-delà de la construction d'un équivalent allemand de la ligne Maginot, le *Westwall*, surnommé la ligne *Siegfried*. Le « Plan Blanc » (*Fall Weiss*), qui prévoit l'invasion de la Pologne le 1^{er} septembre 1939, se fait dans le consensus entre Hitler et ses généraux. Le coup diplomatique du pacte germano-soviétique ôte pour lors le spectre d'une guerre sur deux fronts, cause d'une défaite inévitable de l'Allemagne. Le « Plan Blanc » prend la Pologne dans une double tenaille. L'invasion soviétique du 17 septembre, puis la capitulation de Varsovie le 28 septembre précèdent la reddition des derniers soldats polonais le 1^{er} octobre. 31 jours de combat ont mis la Pologne à terre. Halder, chef d'état-major de la *Heer* n'est pas enthousiasmé par le « Plan Blanc » qui finalement est l'œuvre d'Hitler ; après sa réussite il recommande de « *ne pas l'utiliser contre une armée bien structurée* ».

Hitler accompagné d'officiers de la Wehrmacht et de la Waffen-SS, lors de manœuvres en 1943, l'année des tournants stratégiques : le Reich vient de perdre Stalingrad, Rommel est défait à El-Alamein et l'Atlantique devient le tombeau des sous-marins allemands. Le Führer apparaît ici physiquement marqué par cette succession de revers et semble soucieux quant à l'issue de la guerre.



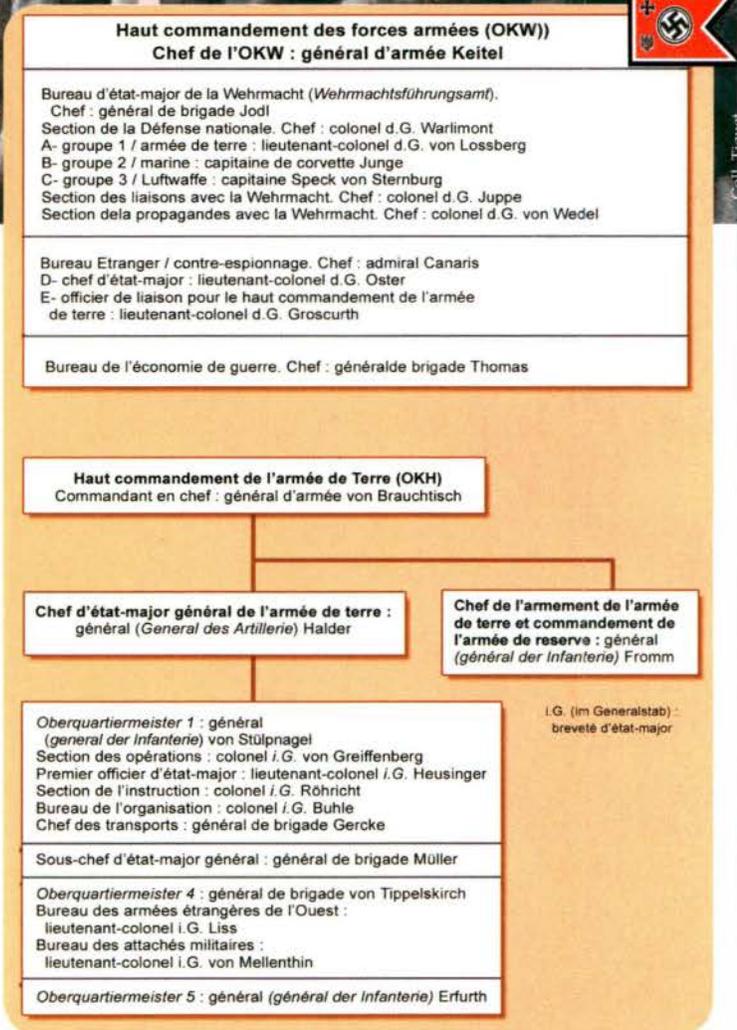


Hitler et ses généraux : Göring pour l'armée de l'Air, Raeder pour la Kriegsmarine, von Ribbentrop ministre des Affaires étrangères et Keitel chef de l'OKW. C'est l'époque des succès avec les victoires sur la Pologne et la France. A cette date, le Reich ne parle pas encore de « guerre » mais de « campagnes » compte tenu de la durée limitée des combats.

L'invasion réussie de la France en six semaines à partir du 10 mai 1940 résulte d'une intuition stratégique du général von Manstein.

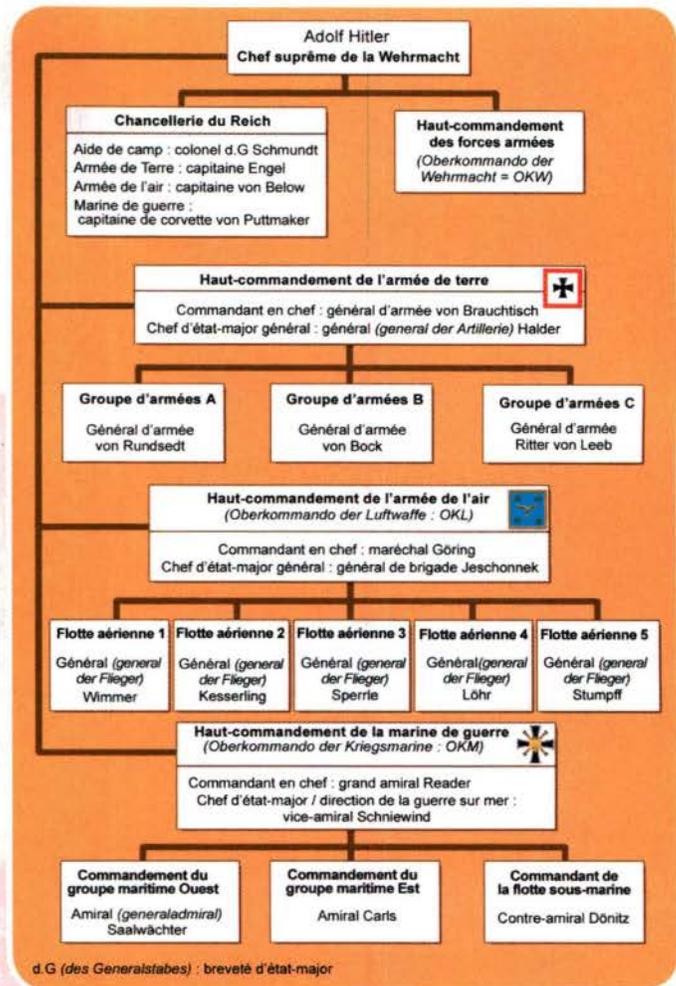
Hitler a soutenu celui-ci contre l'état-major, qui ne croyait pas au « coup de faucille ». Une certaine crainte respectueuse entoure alors Hitler à l'OKW et à l'OKH. Hitler multiplie les erreurs face à l'Angleterre : il laisse trois jours de répit aux Anglais qui peuvent évacuer Dunkerque, il perd tout le mois de juillet 1940 en espérant que ses ouvertures de paix seront écoutées par Churchill, il fait étudier puis renonce à un débarquement en Grande-Bretagne et à partir du 8 août lance la Bataille d'Angleterre où la RAF a le dessus sur la *Luftwaffe*.

Puis il se détourne de l'Angleterre pour planifier l'invasion de l'URSS contre l'avis de Goering, mais avec celui de l'OKH. L'opération lancée le 22 juin 1941 cumule des succès considérables jusqu'à l'automne et l'hiver où elle patine. La contre-attaque soviétique du 5 décembre devant Moscou et les rigueurs de l'hiver cassent la dynamique nazie. Hitler joue un autre coup de dés en déclarant la guerre aux Etats-Unis le 11 décembre. Il le fait par fidélité à l'alliance avec le Japon qui vient d'attaquer Pearl Harbor, mais aussi pour lancer la guerre sous-marine à outrance dans l'Atlantique. La vision stratégique est juste, mais intervient trop tard, même si 1942 marque l'apogée des *U-Boote*. Au cours de l'automne 1942, Hitler veut tenter deux « coups » : l'un en Afrique du Nord en poussant Rommel contre l'Egypte, l'autre en URSS contre Stalingrad alors que l'Allemagne s'est aventurée dans le Caucase. Ces deux erreurs, commises au mépris de la surextension logistique,



sont sanctionnées par la défaite de Rommel à El Alamein et par l'encerclement de la 6^e armée à Stalingrad, qui succombe le 2 février 1943 après un siège épique. Au cours du printemps 1943, les *U-Boote* sont massacrés dans l'Atlantique Nord qu'ils doivent évacuer fin mai. Bien que la *Panzerarmee Afrika* désormais commandée par von Arnim soit coincée en Tunisie, Hitler refuse tout retrait et conduit à un désastre presque aussi important que Stalingrad le 13 mai. Les Italo-Allemands n'ont plus grand chose pour défendre l'Italie. Hitler doit la renforcer par des troupes blindées en juillet alors qu'il vient de lancer son dernier coup de dés en URSS, l'offensive de Kursk : un échec pour ses *Panzer*. La *Wehrmacht* recule partout. Hitler pressent que le débarquement anglo-américain aura lieu en Normandie, mais von

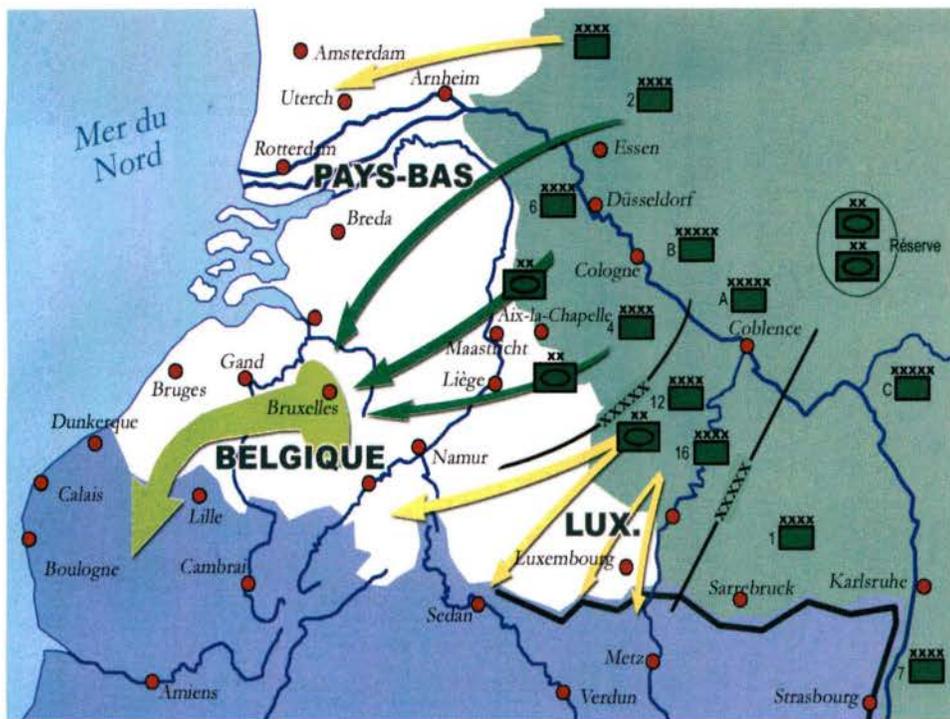
Prise de Varsovie durant la campagne de Pologne (1939). Un observateur allemand surveille les effets d'un tir d'artillerie sur les faubourgs de la ville. Cette attaque est la seule vraiment planifiée mais ne tient pas compte de la réaction des Franco-britanniques à l'Ouest. Le Plan blanc est considéré par beaucoup d'officiers allemands comme dangereux face à une armée structurée.



Rundstedt, qui commande ses troupes à l'Ouest, n'en tient pas compte. Par une de ses hésitations, Hitler maintient après le 6 juin 1944 de nombreuses troupes dans le Pas-de-Calais. La campagne de Normandie est un désastre malgré une défense acharnée, et la France doit être abandonnée avant l'automne. Alors que le blocus et les bombardements ont brisé l'économie de guerre du Reich, il décide une nouvelle offensive coup de poker dans les Ardennes (16 décembre 1944 - 2 janvier 1945), mais c'est un échec, de même que les offensives de la *Panzerarmee SS* pour dégager Budapest près du lac Balaton (mars 1945). Les armes miracles de vengeance V-1 et V-2 lancées à partir de juin 1944 ne plient pas les Britanniques ainsi bombardés. C'est une autre improvisation ratée. Il reste à Hitler à mourir à Berlin dans le bunker de la Chancellerie, croyant jusqu'assez tard à un miracle comparable à celui qui avait sauvé Frédéric II, où un changement de règne en Russie avait mis fin à une guerre désastreuse. Le miracle ne vient pas. Le Führer empoisonne son chien, puis se suicide avec sa maîtresse le 30 avril 1945.

De la réticence ...

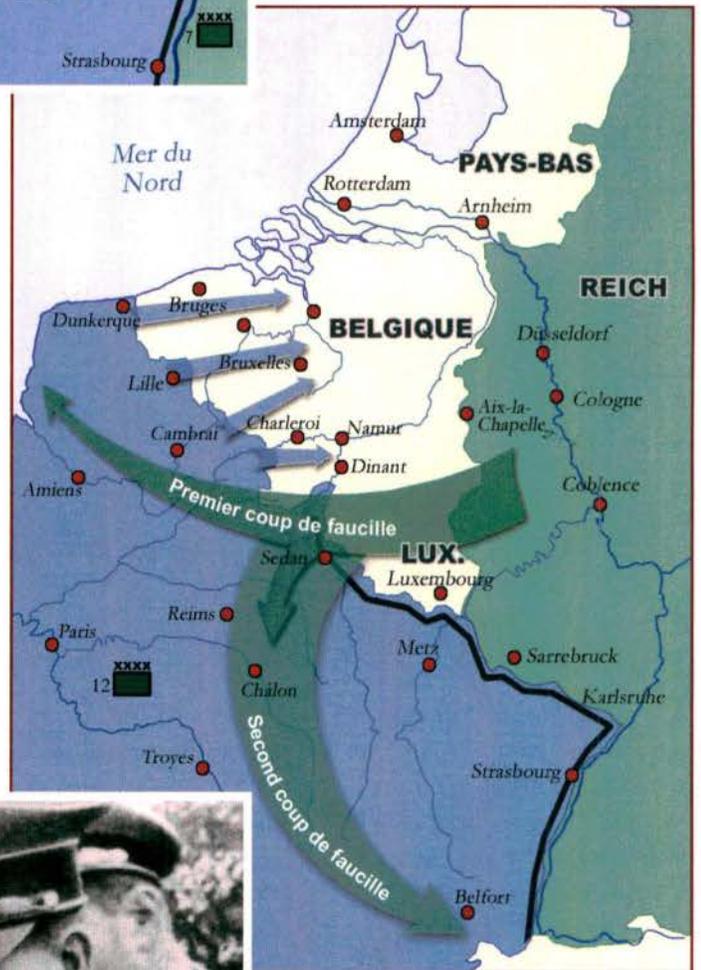
Les milieux militaires nationalistes et conservateurs sont ceux qui ont le plus énergiquement résisté à Hitler. Ce dernier comprend tout de suite le danger. A son arrivée au pouvoir, près de 33% des généraux sont des nobles, proportion qui retombe à 17% après dix ans de nazification. Les avis des généraux allemands émis pendant et après-guerre sont majoritairement, mais pas exclusivement, critiques. Du côté des critiques, il y a les officiers généraux. Jodl écrit en 1938 que ceux-ci « ne voient en lui que le caporal de la Première Guerre mondiale et non le plus grand homme d'Etat que nous ayons eu depuis Bismarck. » Après-guerre, Keitel, dans sa cellule de Nuremberg, déclare qu'Hitler « était extrêmement sensible à l'idée que les généraux ne le reconnaissent pas complètement. » Halder, qui a travaillé étroitement avec Hitler et s'est souvent opposé à lui, le considère comme « un mystique qui néglige sinon méprise toutes les règles de la stratégie. » Les généraux voyaient en lui un amateur tyrannique. Pendant



Premier ordre de déploiement dicté par Halder. L'effort principal est porté sur l'aile droite du groupe d'armées B. Lorsque le plan est présenté à Hitler, celui-ci est furieux. Halder s'est pourtant tenu aux prescriptions d'Hitler. Karl-Heinz Frieser parle d'un possible acte de résistance de la part de Halder et Brauchitsch qui ne souhaitent peut-être pas que ce plan fonctionne.

Von Manstein propose un plan alternatif dit « quatrième ordre de déploiement » qui tente une percée décisive à Sedan. C'est le plan du double « coup de faucille » qui est alors adopté. Audacieux, ce plan prévoit notamment de porter les forces blindées là où on ne les attend pas, c'est-à-dire à travers la forêt des Ardennes.

la guerre, le général Fromm déclare selon Speer « qu'un civil aurait peut-être fait un meilleur général en chef qu'un caporal. » Dans aucune autre armée alliée il n'y a eu de « coups de gueule » aussi forts qu'entre Hitler et certains généraux de caractère comme Guderian. De violentes disputes ou des discussions de plusieurs heures jusqu'à la nausée ont opposé les deux parties. Les contradictions venaient des chefs d'état-major successifs de l'OKH – Hitler en assume la direction en décembre 1941 –, assez rarement de l'OKW à l'exception de la crise de l'automne 1942, et le plus souvent de brillants opérationnels comme Guderian. Elles pouvaient se terminer par la disgrâce du contradicteur, comme Halder, congédié en 1942 et envoyé en camp de concentration après juillet 1944 bien que n'ayant rien à voir avec la conspiration.



Wilhelm Keitel, chef de l'OKW (haut commandement de la Wehrmacht) et Hitler durant la campagne de Pologne. Keitel est au départ contre cette campagne mais se ravise face à l'intransigeance d'Hitler, comportement qu'il aura tout au long de la guerre. Il prépare les plans de l'opération Barbarossa contre l'URSS. Il signe sans transiger la circulaire relative aux otages à abattre pour un soldat allemand tué et la circulaire des commissaires politiques soviétiques (13 mai 1941) qui seront systématiquement éliminés.





© National Archives

Guerre en Pologne. Hitler suit les opérations. Au début de la guerre, Hitler s'investit sur le terrain pour suivre sa Wehrmacht. Il porte d'ailleurs l'uniforme *Feldgrau* de l'armée et a abandonné le brun du parti nazi mal vu des officiers généraux pour mieux affirmer son rôle de chef militaire.

La Wehrmacht défile au pas de l'oie à Varsovie peu après la capitulation. La campagne de Pologne gratifie l'armée d'une grande aura et Hitler en retire tous les bénéfices. L'armée allemande gagne, à cette date, sa réputation d'armée disciplinée et irrésistible.

... à la résistance militaire au Führer

Après sa démission comme chef d'état-major de l'armée de Terre, Ludwig Beck forme la *Schwarze Kapelle* (« Chapelle noire ») avec des officiers conservateurs. Parmi les plus hauts gradés qui le suivent, on trouve von Witzleben, chef de la région militaire de Berlin, Hoepfner, commandant des troupes rapides (*Schnelletruppen*), von Stülpnagel, chef de l'intendance, Halder, chef des opérations de l'OKH, le général von Kleist, l'amiral Canaris, chef du renseignement militaire (*Abwehr*) et son adjoint Oster, et le juriste von Dohnanyi attaché à l'*Abwehr*. Les conspirateurs échafaudent plusieurs plans que les circonstances et leur manque de volonté feront avorter. En mars 1938, ils prévoient de renverser Hitler à l'occasion de ses revendications sur l'Autriche en sabotant le plan d'invasion qui, bien que pacifique, se déroule dans le chaos. Ils remettent le scénario en place quelques mois plus tard quand Hitler émet d'autres revendications sur la Tchécoslovaquie, qu'ils jugent belligères. Le plan prévoit de capturer Hitler et de le faire juger. Von Dohnanyi a pu mettre la main sur le dossier militaire médical de Hitler datant de la Première Guerre mondiale, qui affirme qu'il était devenu fou après avoir été gazé. Ce fait serait retenu pour le juger inapte au gouvernement et le projet de putsch est prévu pour le jour d'exécution du « Plan Vert ». Néanmoins, les accords de Munich en septembre 1938 privent les conspirateurs de leur argument et de leur légitimité, car la France et la Grande-Bretagne se couchent devant Hitler, lui conférant une reconnaissance internationale. Une



Collection Cegesoma-Bruxelles © CEGES

troisième conspiration dite « de Zossen » (siège de l'OKH), est ourdie début octobre, quand Hitler annonce son intention d'attaquer la France. Le plan est d'organiser une marche sur Berlin et de contenir les SS avec deux *Panzerdivisionen*. Hitler serait reconnu comme fou non justiciable et interné dans un asile. Beck deviendrait régent. Halder ne parvient pas à convaincre les principaux chefs d'Armées de tenter un coup d'Etat. Von Rundstedt et von Bock sont contre. Seul von Leeb est pour. L'idée d'une démission en bloc est refusée. Pour contrer les projets d'attaque à l'Ouest, von Brauchitsch expose le 5 novembre 1939 à Hitler que « le Plan Jaune » n'est pas réalisable à cause du climat et du moral. Il essuie une très violente colère du dictateur qui claque la porte mais, retarde néanmoins ses plans d'attaque à l'Ouest. Hitler ayant déclaré qu'il allait éradiquer



Signal. Coll. Part.

« *l'esprit de Zossen* », Halder et Stülpnagel préfèrent détruire tous leurs plans de conspiration. Après cela, Halder rentre dans le rang.

Les conspirateurs de la *Wehrmacht* lancent avant et pendant la guerre quatre tentatives d'assassinat contre Hitler. La première est un attentat à la bombe qui échoue, le 8 novembre 1939, à la brasserie Bürgerbraukeller de Munich, où Hitler vient de faire

Hitler, Keitel et Himmler face à Heinz Guderian (portant le casque) qui impose la tactique du couple char-avion dans la conduite de la guerre. Guderian met l'accent sur la communication entre les Panzer offrant ainsi plus de flexibilité aux formations blindées. Mais il se heurte au scepticisme d'un grand nombre de généraux allemands. Il parvient néanmoins à imposer sa vision auprès d'Hitler.

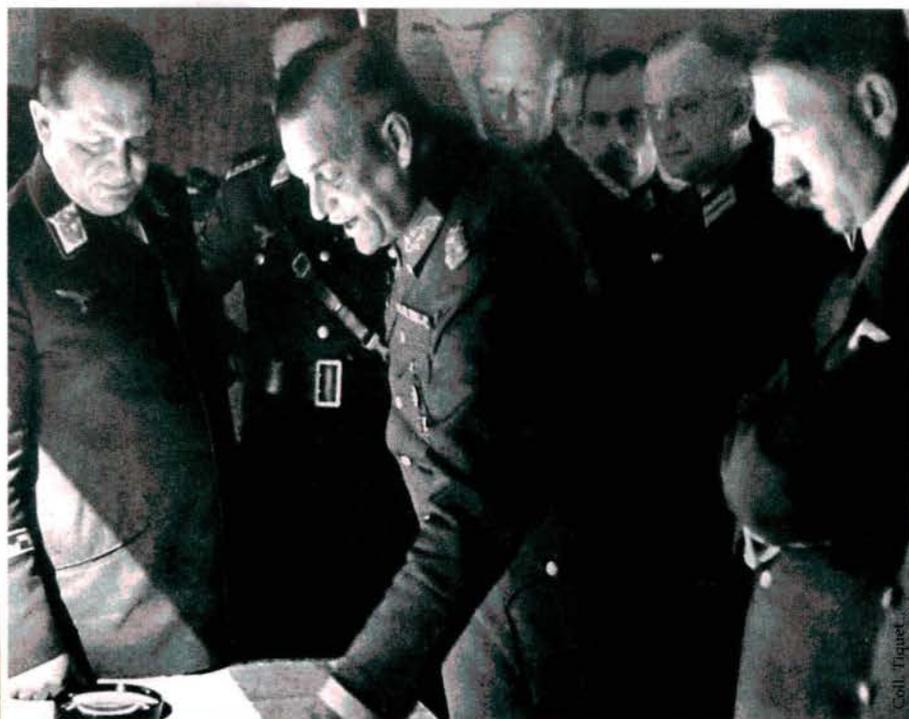
Erich von Manstein est issu d'une famille juive (né Lewinski). Il est adopté par la famille prussienne von Manstein. Malgré des tendances politiques peu tournées vers le national-socialisme, il gravit rapidement les échelons de la hiérarchie militaire pour devenir chef d'état-major sous les ordres de von Rundstedt. Il est l'initiateur du plan génial du « coup de faucille » qui met la France à genoux.

un discours devant la vieille garde des nazis. C'est en 1941, sur le front de l'Est, que la conspiration reprend. Le général Henning von Treschkow, chef d'état-major du Feld-maréchal von Bock, devient le cœur battant de la conspiration. Profitant d'une visite d'Hitler sur le front à Smolensk, Schlabrendorff, un officier de Treschkow, demande à un aide-de-camp d'emporter une bouteille de Cognac pour le général Stieff, dans l'avion qui doit ramener le *Führer* à Rastenburg le 13 mars 1943. Mais la bouteille piégée n'explose pas. Schlabrendorff la fait récupérer et constate que les détonateurs ont gelé en plein vol, sauvant la vie d'Hitler et des passagers. Le plus connu des attentats est celui du 20 juillet 1944. Le cerveau de l'opération est le général Beck, en retraite depuis 1938. Ce complot part d'officiers de réserve de l'armée de l'Intérieur (*Ersatzheer*) du général Fromm, mais lui-même n'y est pas rallié. Le but politique des conspirateurs est d'établir un gouvernement militaire provisoire pour signer un armistice avec les Alliés. Ils ont rallié les chefs du Commandement Ouest et en particulier Rommel, après plusieurs mois d'approche entre décembre 1943 et juin 1944. Canaris, qui a été démis de ses fonctions puis arrêté en février 1944, ne peut plus aider ses camarades de la *Schwarze Kapelle*. L'occasion du complot vient à la suite d'un exercice. En mai 1942 avait été imaginée l'opération *Walkyrie*, soit une mobilisation de l'armée de l'Intérieur, afin de mater une éventuelle révolte des travailleurs étrangers, volontaires ou pas, qui sont des millions en Allemagne. Tout est placé sous le commandement du général Fromm, chef de l'Armée de l'Intérieur. Albert Speer réveille l'opération *Walkyrie* et a un rôle indirect dans son utilisation par les comploteurs.



Coll. Tiquet

Göring, Keitel, von Brauchitsch et Hitler préparent l'attaque contre l'URSS. Dans un premier temps Göring est contre. Hitler se range à l'avis de l'OKH de von Brauchitsch. Comme à son habitude, l'OKW de Keitel suit l'ultime décision du Führer. L'avancée de la Wehrmacht est fulgurante et Hitler pense alors que la partie est gagnée.



Unité motorisée de la Wehrmacht durant la bataille de Smolensk en 1941. Smolensk est le premier coup d'arrêt de l'armée allemande à l'Est. La Wehrmacht triomphe de l'Armée rouge dans une terrible bataille d'encerclement. Mais ce premier grand choc montre à Hitler que l'Armée rouge reste combattive et qu'elle est loin d'avoir perdu tous ses hommes.



Le 6 et le 8 juillet, Stauffenberg est reçu encore deux fois au *Berghof* devant Keitel et Hitler pour présenter le plan *Walkyrie*. A chaque fois, note Speer, il porte une valise « étonnamment grosse », sans doute pour habituer à sa taille à prévision de la bombe. En prévision d'une action immédiate coïncidant avec l'exercice *Walkyrie*, les dernières approches ont lieu. Le 9 juillet, Rommel déclare au colonel Hofacker, cousin et complice de Stauffenberg, qu'il

Le plan *Walkyrie*

Dès le 29 mai 1944, Hitler craint un débarquement dans l'Allemagne du Nord, moins défendue que le Mur de l'Atlantique à l'Ouest. Bien que Jodl raille cette idée pour des raisons logistiques, Hitler donne son accord pour l'exercice *Walkyrie* qui regroupe les 300 000 permissionnaires en Allemagne en une douzaine de Divisions. Le 7 juin, Hitler donne une conférence sur le sujet près de Berchtesgaden au *Berghof*, sa résidence d'été, à laquelle participent Speer, Keitel, Fromm et le colonel Stauffenberg qui vient d'être nommé chef d'état-major du précédent dans l'armée de l'Intérieur. Stauffenberg, qui a perdu un œil, le bras droit et une partie des doigts de sa main gauche en Afrique du Nord est un officier prussien de tradition. Il a la confiance d'Hitler qui engage Speer à travailler en étroite collaboration avec lui. Or, Stauffenberg devient la cheville ouvrière du complot. Son idée est d'utiliser la mobilisation de l'armée de l'Intérieur au cours de l'exercice *Walkyrie* pour se rendre maître des infrastructures gouvernementales à Berlin, d'arrêter les fidèles d'Hitler dans l'armée de l'Ouest, tandis que lui-même tuera Hitler dans un attentat à la bombe.

est contre l'assassinat de Hitler. Comme Stauffenberg et son équipe, Rommel croit à la possibilité d'un armistice avec les Anglo-Américains. Une foncière naïveté anime le cercle du docteur Gördelier qui foment le coup d'Etat du 20 juillet 1944. Ces derniers prennent des contacts avec les Américains en Suisse, qui envoient des agents à Berlin observer le coup d'Etat, et font la vague promesse d'accepter un armistice une fois Hitler éliminé. Mais les Anglo-Américains n'ont aucune envie de donner suite en cas de succès de l'attentat. Au cours de 1944, ils acceptent des pourparlers secrets avec la *Schwarze Kapelle*, et en mènent séparément avec le *Brigadeführer* SS Schellenberg, envoyé par Himmler. Le but des Anglo-Saxons est uniquement de diviser l'ennemi. Le complot a lieu le 20 juillet 1944. Le colonel comte von Stauffenberg, chef d'état-major du général Fromm, est reçu à Rastenburg par Hitler pour lui remettre des documents sur l'opération *Walkyrie* et assister à la conférence quotidienne d'état-major. A l'intérieur de l'OKW, à Rastenburg, le responsable des transmissions, le général Fellgiebel, doit couper la « tanière du loup » du reste du monde, le temps que la situation à Berlin soit contrôlée par les conjurés.

Soldat de la Waffen-SS durant la bataille des Ardennes (hiver 1944-1945). L'armée allemande n'est alors plus que l'ombre d'elle-même comme le montre l'état de ce soldat. L'offensive des Ardennes est le dernier coup de poker du Führer. Après des débuts encourageants, les Allemands sont finalement et logiquement écrasés.

Fedor von Bock (à gauche au téléphone) en liaison avec Hitler en 1942. Les officiers généraux allemands pensent très tôt assassiner Hitler. Dès les préparatifs de l'attaque contre la France en 1939, un petit groupe de généraux prépare un coup d'État mais von Rundstedt et von Bock sont contre.

Stauffenberg a dû remettre son arme de service aux SS de service, mais n'a pas été complètement fouillé — c'est un infirme. Dans sa valise portedocuments, il a une bombe à retardement. Avant de s'absenter au prétexte d'un coup de téléphone à donner, il la pose sous la table des cartes à deux mètres à droite d'Hitler, mais elle est déplacée contre un pilier. La bombe explose après 12 h 40. Le pilier dévie le jet de l'explosion, qui peut s'exprimer à travers le léger plafond en bois et les trois fenêtres de la pièce. Une telle bombe dans un bunker aurait tué les 24 assistants. Le sténographe est tué sur le coup et trois officiers meurent de leurs blessures. Quatre autres sont blessés. Mais Hitler est commotionné, le bras droit paralysé, les cheveux roussis, une balafre au visage, son pantalon lacéré, une centaine d'échardes dans les jambes. Fellgiebel qui voit sortir Hitler indemne de la salle des cartes arrête son action de sabotage et ne prévient pas Beck à Berlin. Il sera arrêté et exécuté dans la nuit.

Echec des conspirateurs

Les conspirateurs font preuve d'amateurisme en attendant à Berlin l'arrivée de Stauffenberg pour confirmer la mort d'Hitler. Ils perdent trois heures à l'attendre au quartier-général de l'armée de l'Intérieur à la Bendlerstrasse. Là, les cerveaux opérationnels du complot sont rassemblés : le général Olbricht, le second de Fromm, Beck et Hoepfner qui, mis à la retraite, reviennent en uniforme, Witzleben qui doit



Coll. Tiquet

succéder à Keitel. Le général von Haase, commandant du Grand Berlin, est rallié. Olbricht ne parvient pas à rallier Fromm qui téléphone à Rastenburg pour vérifier et apprend de Keitel qu'Hitler a survécu à l'attentat. Il est enfermé dans son bureau. Mais la machine est lancée. Une fois Stauffenberg à Berlin vers 17 h, l'opération *Walkyrie* est lancée contre les instances nazies avec le bruit que les SS avaient fait un coup d'État contre Hitler. Beck contacte par téléphone von Kluge, commandant des forces allemandes en France, mais celui-ci atermoie contrairement aux promesses qu'il avait faites. A Paris, les chefs SS et de la Gestapo sont arrêtés par von Stülpnagel, commandant le Grand Paris. A Berlin, la conspiration échoue grâce à la rhétorique de Goebbels qui retourne le major Remer du bataillon de garde de Berlin *Grossdeutschland*, lui ordonnant d'arrêter les traîtres. Vers 19 h, Goebbels fait annoncer par la radio que le Führer a échappé à un attentat à la bombe et a déjà repris son travail. Il précipite la déroute des conjurés. A la Bendlerstrasse, le quartier-général de l'armée de l'Intérieur, une partie des officiers informés du putsch et de l'échec de l'attentat par la radio, décident de s'en prendre aux conjurés. Fromm est libéré de son bureau et prend parti contre les activistes. Après 22 h, avec plusieurs officiers il blesse Stauffenberg et capture

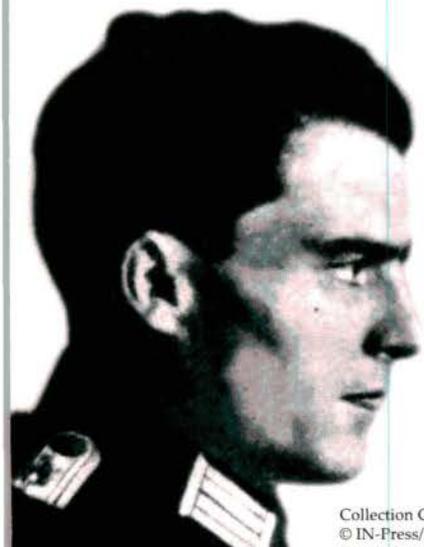


Hitler suit les opérations sur une carte avec le **Feldmarschall von Kluge** (à droite). Von Kluge est lié au complot du 20 juillet 1944. Averti de la rumeur du décès d'Hitler, il préfère faire marche arrière. La traque menée par la SS fait apparaître son nom parmi une longue liste de conjurés. Von Kluge se suicide en août 1944.

donne à l'Ouest. Dans son QG de La Roche-Guyon, von Kluge relève von Stülpnagel de ses fonctions et lui recommande de s'habiller en civil et de se cacher. Stülpnagel fuit en Lorraine et se tire une balle dans la tête, qui le laissera aveugle. Le complot du 20 juillet est très mal accueilli par la population et par l'armée, qui y voient un acte de trahison. Un procès impitoyable s'abat sur les comploteurs sous les cris effrayants du procureur Roland Freisler. Les accusés sont exécutés, certains pendus à des crocs de boucher. Fromm est accusé par Hoepfner et Witzleben puis exécuté. Ceux qui n'avaient pas voulu se mouiller, comme von Kluge et Rommel, sont acculés au suicide. En tout, 200 exécutions sanctionnent le complot du 20 juillet. La propagande nazie dissocie ces « traîtres » de l'honneur de la *Wehrmacht*. Pour statuer sur l'ampleur de la résistance militaire à Hitler au cours de ce complot, on doit noter que sur 3500 officiers généraux dont 2242 de la *Heer*, seuls cinq se sont investis personnellement et quinze ont sympathisé comme Rommel. ■

Olbricht et Beck. Fromm laisse à Beck le choix de se suicider, mais après deux échecs ce dernier doit être « aidé ». Fromm fait exécuter tous les conjurés dans la cour à la lumière de phares. Vers minuit, Himmler, demeuré introuvable pendant toute la journée, vient trouver Goebbels pour lui expliquer qu'il était resté à l'extérieur de Berlin pour mieux contre-attaquer le soulèvement. Le putsch est terminé. L'annonce de l'échec change la

Claus Graf (comte) von Stauffenberg est le plus connu des conspirateurs parmi les officiers allemands. Il est le symbole de la tentative avortée de coup d'Etat contre Hitler le 20 juillet 1944. L'amateurisme dont font preuve les conjurés aura raison de la tentative qui ne fait que blesser Hitler. La répression est féroce. Stauffenberg est fusillé le lendemain de l'attentat.



Collection Cegesoma-Bruxelles
© IN-Press/ Bundesbildstelle



Le General-Feldmarschall Erwin Rommel sympathise avec les conjurés sans jamais prendre part directement à l'attentat. Le « Renard du désert » croit en un accord possible avec les Alliés de l'Ouest mais reste farouchement opposé à l'assassinat d'Hitler. Il est obligé de se suicider pour éviter la déportation de sa famille. Il aura des funérailles nationales.



Construction et effondrement du mythe du chef de guerre

Par **Boris LAURENT**

Le génie politique et diplomatique est une composante clef de la popularité d'Hitler. Un nouvel élément — l'image du stratège au génie militaire sans égal — va se greffer aux attributs « civils » du Führer suite aux campagnes victorieuses à l'Ouest. Mais avec le prolongement de la guerre et son lot de traumatismes, le mythe du chef de guerre va s'effriter lentement pour sombrer inexorablement avant la catastrophe finale.

Supérieur à tous

En 1939, le mythe du Führer est presque achevé. L'image d'Hitler est pourtant incomplète et seul l'attribut militaire manque au vainqueur diplomatique de Munich. Jusqu'en 1939, Hitler est perçu comme un chef d'Etat préservant la paix. A partir de cette date, il devient chef suprême des armées et grand stratège. Ces attributs dépassent largement ses « compétences » politiques et diplomatiques, d'autant que la victoire éclair contre la Pologne n'impose ni rationnement ni service militaire total. La population pense que le Führer contrôle parfaitement la destinée de l'Allemagne en la prémunissant d'une guerre meurtrière sur le modèle de 1914.

« A Stalingrad, 330 000 Allemands ont été conduits de façon insensée, irresponsable, à la mort et à l'anéantissement par l'habile stratégie d'un caporal de la Première Guerre mondiale. Merci notre Führer ! »

Tract de la Rose blanche

Pendant la « Drôle de guerre », Hitler fait souvent allusion à une fin rapide de la guerre tout en accusant la France et la Grande-Bretagne de faire durer le conflit en dressant les pays neutres contre l'Allemagne. Il justifie ainsi l'invasion du Danemark et de la Norvège en avril 1940 et rend crédible des opérations qui, selon ses dires, ont pour but de contrer l'agressivité des Britanniques.

Ce premier pari lui permet de bénéficier de résultats enviables. Avec peu des pertes et un coup dur porté à la Grande-Bretagne, l'occupation du Danemark et de la Norvège est célébrée comme « un grand succès de la politique hardie et déterminée du Führer ». Les observateurs notent que la majorité de l'opinion reste certaine de la victoire de l'Allemagne. Cet état d'esprit est corroboré par les lettres des soldats du front : « Tant que nous aurons le soldat du front Adolf Hitler, il n'y aura que loyauté, bravoure et justice pour son peuple » (Anonyme in *Le mythe Hitler*, Ian Kershaw).



Hitler parmi ses hommes, peut-être sur le front polonais en 1939 (photo non datée). Cette image est tirée du magazine *Signal* N° 23/24 de décembre 1942, dans un dossier consacré aux « victoires ininterrompues » du Reich de 1939 à 1942. La célèbre revue insiste sur le chef de guerre fier de ses hommes et préoccupé par leurs conditions de vie sur le front. Le photographe met habilement en scène l'effet de bousculade autour du Führer. Tous veulent le voir et ne pas manquer une seule de ses paroles.



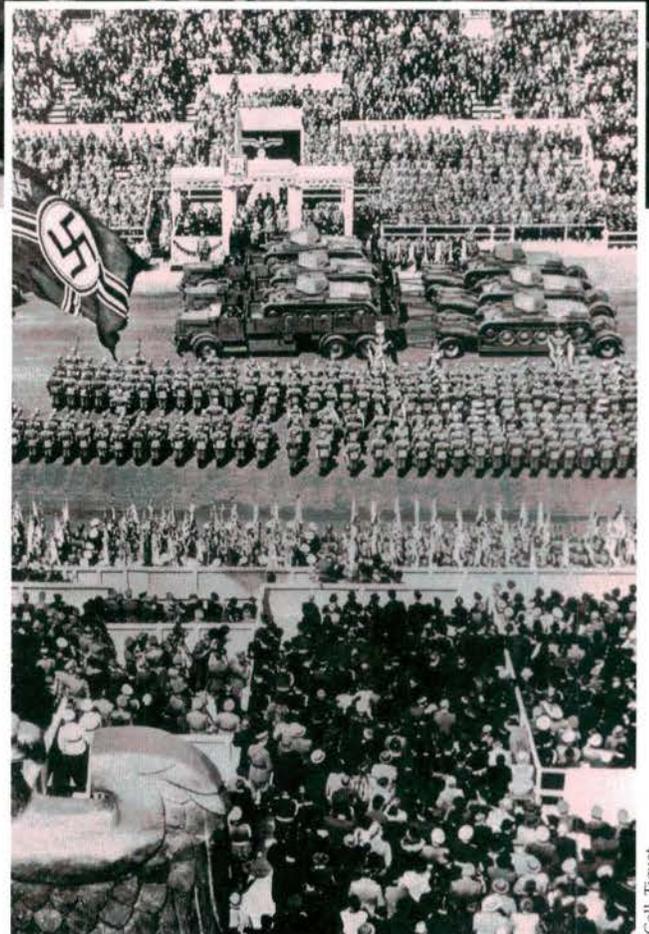
Allemagne, 1935. Hitler salue son peuple lors d'un rassemblement. Toutes les mesures de politique intérieure comme extérieure sont très bien accueillies par les Allemands. Le génie politique, diplomatique et économique rendent Hitler particulièrement populaire. Seul l'attribut militaire manque au Führer.

Défilé militaire en l'honneur du Führer. Ces parades militaires sont l'occasion pour le pouvoir de faire une démonstration de force et d'impressionner les délégations étrangères autant que les Allemands. Le thème de la fierté retrouvée est un facteur clef dans la construction du mythe du chef de guerre. En brisant le « Diktat » de Versailles, Hitler prouve au monde et à son peuple qu'il faudra dorénavant compter avec la voix du Reich.

En revanche, la tentative d'explication de l'invasion de la Belgique et des Pays-Bas le 10 mai 1940 convainc moins que les opérations scandinaves. Pourtant, dans un climat de tensions extrêmes et d'angoisse à l'idée d'affronter une France plus forte que la Pologne ou le Danemark, la propagande multiplie les annonces radio décrivant la rapidité de l'avance allemande. La population reste perplexe mais un mois après le début des hostilités les rapports internes des différents gouvernements du Reich font part de leurs espérances.

Le génie du Führer

« Tout le monde a suivi l'essor de ce succès historique de portée mondiale le souffle coupé, dans la fierté, l'admiration et les louanges pour nos braves soldats et le génie du Führer. D'autant que nos pertes ont été, à nouveau, relativement réduites. Partout, on a répondu dans l'allégresse à l'appel du Führer à montrer le drapeau le 5 juin 1940. Dans les carillons résonnent les prières pour le Führer, l'armée, et une fin heureuse à la lutte pour la liberté et l'avenir de l'Allemagne » (rapport du président du gouvernement de Souabe).



Coll. Triquet

Le défilé de la Wehrmacht dans Paris et la signature de la capitulation le 22 juin 1940 hissent Hitler au rang de génie sans égal et font de lui un homme supérieur à tous. Les victoires apportent au régime un appui populaire encore plus grand car la solidarité des Allemands est maintenant indéfectible... tant que durent les victoires.

Pour les Allemands, la victoire contre l'inexpiable ennemi français est synonyme de paix durable. Une dernière mission incombe au chef de guerre Hitler : vaincre la Grande-Bretagne, qui subit alors en Allemagne une vindicte populaire sans précédent menée par de violentes campagnes de propagande. Ian Kershaw explique que pour la seule fois de la guerre, apparaît un véritable « bellicisme populaire ». Mais *Seelöwe* est un échec et l'espoir d'une paix qui reposait sur la conquête s'évanouit. Pour autant, le prestige d'Hitler n'est pas encore



Hitler, accompagné de von Ribbentrop, reçoit le Premier ministre britannique Neville Chamberlain à Munich en 1938 pour régler la question des Sudètes. C'est une période faste pour la diplomatie hitlérienne qui réussit à diviser le camp allié et à rattacher les Sudètes au Reich allemand. Les Allemands sont tous derrière leur Führer qui mène jusqu'en 1939 une « politique de prestige ».

Couverture du *Stuttgarter Illustrierte* pour les 50 ans du Führer (1939). Hitler apparaît en plein travail dans sa résidence de Berchtesgaden sur l'Obersalzberg dans les Alpes bavaroises. Hitler délaisse de plus en plus sa tenue brun moutarde du parti nazi au profit d'une tenue civile. La résidence de Berchtesgaden est souvent associée au prestige du régime grâce aux nombreuses réunions qui s'y tiennent avec les membres de la SS, de la Wehrmacht ou des délégations étrangères qui y sont invitées.



altéré. Pour beaucoup d'Allemands, ses compétences diplomatique, politique et militaire auront raison des pires ennemis de l'Allemagne et s'il semble attentiste, c'est bien qu'il prévoit la bonne occasion de remporter la mise une nouvelle fois.

Les opérations dans les Balkans n'entament pas la foi des Allemands en leur Führer. Les sondages d'opinion du SD lancés dès mars 1941 soulignent « avec quelle confiance enfantine les gens les plus simples en particulier se tournent vers le Führer et les dirigeants de l'Etat, persuadés que le Führer a prévu le problème et le règlera comme il faut ».

Ce sentiment que rien ne peut arriver au peuple allemand est renforcé lors des manifestations initiées par l'Etat nazi. En avril 1941, l'anniversaire d'Hitler est organisé de manière simple à cause de la guerre. Mais là encore, l'impulsion vient du peuple qui prend d'assaut les salles des fêtes, totalement enivré par le discours de Göring : « Nous avons derrière nous une chaîne ininterrompue de victoires glorieuses comme un seul homme pouvait en obtenir en une seule année de sa vie, celui qui n'est pas seulement homme d'Etat et commandant des armées mais aussi simultanément Chef et homme du peuple : notre Führer ».

La confiance en Hitler ne connaît plus de limite. Lorsque le Reich attaque la Yougoslavie le 6 avril 1941, la confiance du peuple allemand est absolue. Tout

comme les campagnes de Pologne et de France, les Allemands pensent que la victoire sera rapide. Moins de trois semaines suffisent pour terrasser l'ennemi et malgré les rumeurs de guerre contre l'URSS le prestige du chef est intact.

Aux yeux de l'opinion, le fossé entre Hitler et le parti n'avait cessé de s'agrandir depuis les années 1920. En revêtant l'uniforme vert-de-gris de la Wehrmacht, Hitler devient le *Primus inter pares* face à son peuple enthousiaste et méfiant vis-à-vis des chemises brunes du parti, considérées comme des opportunistes et des « magouilleurs ».

Peu après la victoire de l'Allemagne sur la France, beaucoup d'Allemands pensent que le parti sera dissout par la Wehrmacht. L'année 1941 va changer la donne et malgré les succès initiaux à l'Est, le premier hiver russe marque indéniablement la fin du « beau temps Hitler » (Ian Kershaw).

Le mythe s'effrite à l'Est

Dix-huit mois de victoires à l'Ouest avaient bâti le mythe du chef de guerre. Dix-huit mois de campagne à l'Est vont effriter l'image de la fortune militaire qui protège Hitler. La population allemande est confrontée à la déclaration de guerre de l'Allemagne aux Etats-Unis le 11 décembre 1941 alors que ses troupes

Danemark, avril 1940. La Wehrmacht envahit le pays en quelques jours. Ici, des officiers allemands sympathisent avec un policier danois. Hitler justifie les opérations scandinaves comme une réponse à la provocation britannique. Quelques jours plus tard, les Allemands envahissent la Norvège et livrent bataille pour le contrôle du port de Narvik.

France, 1940. Image très impressionnante d'un canon de Flak (antiaérien) de 88 mm en position de tir tendu faisant feu sur des chars français. Les Allemands sont très inquiets lorsque l'Allemagne attaque la France considérée encore comme la meilleure armée du monde. Pourtant, quelques semaines suffisent à terrasser l'ennemi héréditaire à la stupéfaction de tous.



Collection Cegesoma-Bruxelles © CEGES

La politique « de prestige » menée par Hitler rompt avec la république de Weimar et puise aux sources des ambitions impériales wilhelmiennes.

Si l'extension et la prolongation de la guerre sont à imputer à Hitler, la propagande réussit à transférer les responsabilités vers les ennemis extérieurs de l'Allemagne, essentiellement les bolcheviques, les Américains et les Britanniques. En outre, l'incompétence intérieure, si elle est avérée, s'arrête toujours au dernier échelon avant le Führer. Cela se confirme lorsque le *Feldmarschall* von Brauchitsch est accusé des erreurs stratégiques et logistiques sur le front de l'Est durant l'hiver 1941-1942. Parallèlement, les Allemands souhaitent une fin rapide mais victorieuse de la guerre. Or, jusqu'en 1943, c'est-à-dire la période de Stalingrad, la fin de l'*Afrikakorps*, la supériorité croissante de l'aviation alliée dans le ciel européen et le retournement dans la bataille de l'Atlantique, seule une minorité pense que la guerre est perdue. La propagande nazie avait très tôt réussi à inspirer une peur terrible de la défaite à la population allemande. Il se s'agit plus de simple défaite et d'humiliation comme en 1918. Cette fois, les « hordes asiatiques » risquent de déferler sur le Reich pour réduire ses habitants en esclavage et détruire la civilisation européenne. Pour ces raisons le mythe d'un Führer infailible, d'un stratège hors du commun, ne peut se disloquer du jour au lendemain.

Les premières inquiétudes sont assez vite dissipées par le rythme effréné de la Wehrmacht et un moteur combattant qui épargne les vies. Tous les thèmes d'une guerre nécessaire contre l'URSS sont repris par Hitler dans son discours au *Sportpalast* de Berlin le 3 octobre 1941. Il justifie l'invasion comme une guerre préventive et assure que « la construction pourrie est

connaissent des conditions de vie inhumaines sur le front russe. Cette fois, il n'y aura pas d'issue rapide du conflit, d'autant plus qu'en 1942 les Alliés lancent une première série de raids aériens sur le Reich. La première brèche est donc ouverte, accompagnée par des rumeurs faisant état de massacres sur le front de l'Est, de gazage des malades mentaux et des handicapés et de violences antichrétiennes au cœur de l'Allemagne. C'est aussi à partir de cette date que les critiques et les remises en cause du régime sont immédiatement et brutalement sanctionnées par une police politique beaucoup plus prégnante. Pour autant, la confiance que témoignait le peuple en son Führer en 1939 reste intacte pour deux raisons.

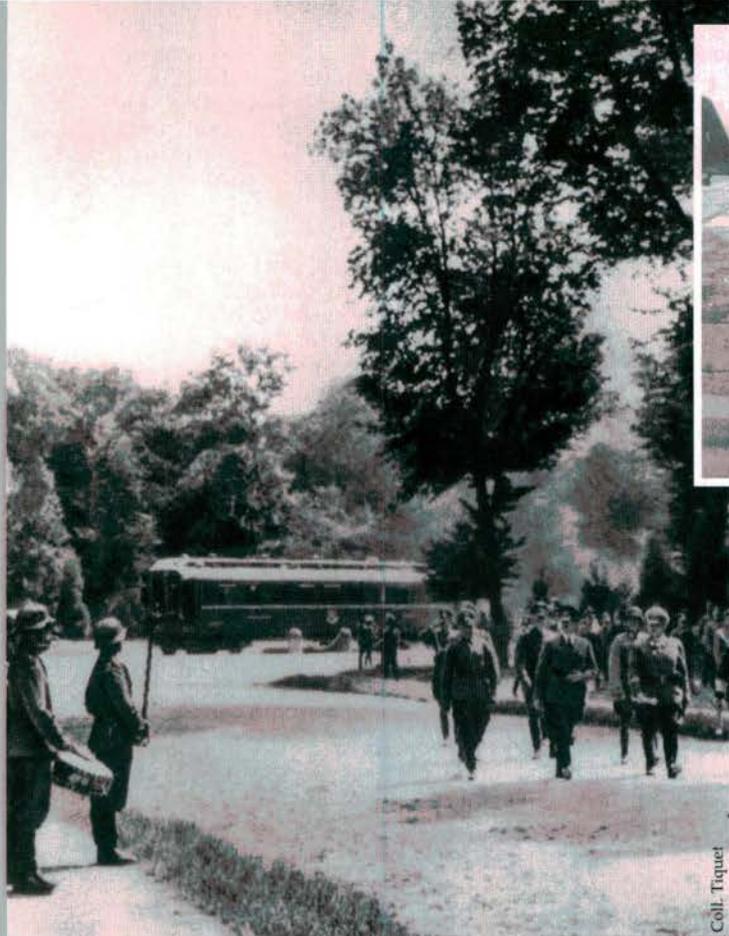
D'abord, la foi que les Allemands ont en Hitler depuis les années d'avant guerre reste forte grâce au culte de la personnalité qui touche une minorité très influente. Hitler a séduit par ses objectifs qui ont rendu aux yeux de beaucoup sa fierté à l'Allemagne.

« Dantzig est allemand » clame ce timbre du Reich allemand. Dantzig avait été déclarée ville libre sous contrôle de la Société des Nations à l'issue de la Première Guerre mondiale (1920) contre la majorité de ses habitants majoritairement Allemands. A l'issue de la campagne de Pologne Dantzig est rattaché à l'Allemagne. La politique d'annexion menée par Hitler reçoit un fort écho au sein de la population allemande.



© Memorial de Caen

Collection Cegesoma-Bruxelles © CEGES



Coll. Tiquet



Coll. Tiquet

Une escadre de Stirling anglais en direction de Cologne. 1942 marque les premières campagnes de bombardements sur l'Allemagne. Jusque là, le Reich était un sanctuaire inviolable. La population découvre les alertes, les bombardements et la mort au cœur de l'Allemagne. Quelques uns comprennent que rien ne sera plus comme avant et que la roue est en train de tourner.

Rethondes en forêt de Compiègne. C'est ici que fut signé la capitulation allemande en 1918. Hitler accompagné de Keitel (OKW) et de Göring (Luftwaffe) peut prendre sa revanche et humilier les Français. La signature de l'armistice et le défilé de la Wehrmacht dans Paris font du Führer un homme supérieur à tous. Le soutien populaire est alors considérable.

sur le point de s'effondrer : la guerre en Russie peut être considérée comme déjà finie ». Tout comme le monde civil, les soldats sont persuadés de la victoire.

Le premier hiver russe marque un fléchissement dans la confiance accordée à Hitler. Un rapport du SD daté de novembre 1941 souligne la déception de la population « parce que l'écrasement final n'avait pas eu lieu aussi vite qu'elle l'espérait et que la fin de la campagne à l'Est n'était pas en vue ». Le premier grand choc a lieu à Noël 1941 lorsque les autorités organisent une collecte de vêtements d'hiver pour les soldats du front. Apparaissent alors au grand jour les incapacités d'organisation du haut commandement de la Wehrmacht et de ce fait, les conditions de vie inhumaines des soldats au front.

Bien que la cascade de succès prenne fin, la foi en Hitler et en la victoire reste forte car pour la majorité des Allemands les coupables font partie de la « clique » des généraux. Hitler est mal conseillé et abusé par le clan des « réactionnaires » qui compose la vieille garde des aristocrates, dépassée dans la conduite des affaires militaires.

Un premier changement s'opère avec les restrictions matérielles, car cette fois la population est directement touchée dans son quotidien. De plus, le tournant 1941-1942 marque la fin du « contact direct » entre le Führer et son peuple. Hitler commence à se « bunkériser » et devient un personnage de plus en plus lointain. La

Tankistes allemands durant la campagne des Balkans en 1941. Cette nouvelle campagne éclair marque l'apogée du chef de guerre Hitler. Moins de trois semaines suffisent à terrasser la Yougoslavie. Les Allemands n'ont plus aucun doute sur la destinée de l'Allemagne tant vantée par la propagande. La foi en Hitler et en son armée est alors indestructible.



Signal. Coll. Part.

« Les cloches seraient en train de d'annoncer à toute l'Allemagne la victoire sur le plus puissant ennemi de la civilisation. Car il ne saurait durer plus longtemps, et les mots du Führer sont pour nous évangile ».

Sous-officier de la Wehrmacht



Signal. Coll. Part.

La guerre à l'Est marque un premier fléchissement dans la confiance accordée au chef de guerre Hitler. A l'image de cette photo, les Allemands s'embourbent progressivement en Russie. Le premier hiver est un choc pour la population allemande qui découvre les conditions de vie inhumaines sur le front russe. Mais l'image d'Hitler est encore intacte.

Hitler devant son bunker en avril 1945 remet la croix de fer aux derniers combattants du Reich. Ces jeunes membres des Hitlerjugend ont moins de 16 ans. Fanatisés, ils combattent jusqu'à la mort contre les Russes qui se sont presque entièrement emparés de Berlin. Pour ces jeunes guerriers, Hitler reste incontestablement le chef de guerre et leur foi en leur Führer est indestructible.



Collection Cegesoma-Bruxelles © VUM

propagande compense ce manque « physique » par des reportages sur le QG d'Hitler. Un rapport du SD daté de fin janvier 1942 note ainsi : « *Les images du quartier-général du Führer sont ressenties comme le point fort des actualités cinématographiques. Sa seule apparition rend force et courage* ».

Le 26 avril 1942, le Reichstag est convoqué pour une session extraordinaire. Durant son long discours, Hitler demande les pleins pouvoirs pour agir impitoyablement contre ceux qui ne font pas leur devoir envers la « communauté du peuple ». Les ennemis sont dorénavant à l'intérieur et dans l'appareil. Hitler reste propre. Mais il est déjà trop tard et les pénuries des produits alimentaires et des biens de consommation, couplées aux bombardements, entament la crédibilité du régime et de son maître.

La catastrophe de Stalingrad n'est pas pour autant le tournant dans la chute de la popularité d'Hitler. C'est bien son incapacité à mettre fin à la guerre dès 1941 qui écorne son prestige. Mais Stalingrad reste un double désastre. C'est d'abord celui de l'armée sacrifiée. Mais c'est surtout l'échec de la propagande qui fait le plus de mal à l'image d'Hitler. Le régime avait entretenu l'espoir d'une victoire allemande écrasante puis avait parlé de sacrifice héroïque et total des soldats allemands pour la survie du Reich et de l'Europe. Sans transition, le régime fait l'éloge funèbre de la 6^e armée mais très vite la population apprend qu'il reste des survivants. Où sont-ils ? Cette image tranche avec le discours officiel de « *sacrifice héroïque jusqu'au dernier homme* ».

Pour Goebbels il y a bien une « *crise du Führer* » car on ne parle plus des mauvais conseillers d'Hitler, mais des choix catastrophiques du Führer qui reste sourd aux injonctions de ses conseillers avisés.

Les désastres militaires : l'effondrement du mythe

Au lendemain de Stalingrad, la thématique du chef de guerre est au cœur du modèle de Max Weber pour qui « *l'autorité charismatique ne peut survivre à l'insuccès* ».

Dès 1943, la population se focalise non pas sur les théâtres d'opération extérieurs encore pour quelques temps lointains, mais sur la menace du ciel incontestablement allié qui porte la mort au coin de la rue. Hitler avait été associé au rétablissement de la puissance militaire. Il avait basé son discours sur l'invulnérabilité de l'Allemagne. Désormais, l'ennemi pénètre dans le Reich et Hitler est impuissant. Paradoxalement, la haine de l'aviation alliée renforce une dernière fois la cohésion interne. Cet état d'esprit ne résiste pas aux dernières campagnes de bombardements qui fragilisent le moral des Allemands.

« Le caporal mégalomane »

Suite à la défaite de Stalingrad, l'ambassadeur allemand à Rome, Ulrich von Hassel fait le commentaire suivant : « *Pour la première fois, Hitler ne réussit plus à rejeter la responsabilité sur autrui, pour la première fois, les murmures le mettent en cause personnellement. L'incapacité militaire du « plus grand génie militaire de tous les temps », c'est-à-dire du caporal mégalomane, cachée jusqu'ici par quelques lueurs intuitives, par la carence de l'adversaire, est désormais en pleine lumière* ».



Collection Cegesoma-Bruxelles © Associated Press Photo

Cathédrale de Cologne en 1942 après un raid allié. La population allemande connaît dorénavant des bombardements quotidiens. La vie a bien changé depuis les premières campagnes victorieuses du Reich. Hitler qui avait basé son discours sur l'invulnérabilité du Reich apparaît de moins en moins et commence à se « bunkériser ».

Berlin, avril 1945. La dernière photo d'Hitler. Les Russes sont dans la capitale du Reich à quelques kilomètres du centre ville. Hitler sort une dernière fois de son bunker pour constater les dégâts causés par l'artillerie soviétique sur la chancellerie du Reich. Plus personne ne croit depuis longtemps aux armes miracles tant vantées par le régime. Quelques jours plus tard, le chef de guerre se suicidera dans l'indifférence générale.

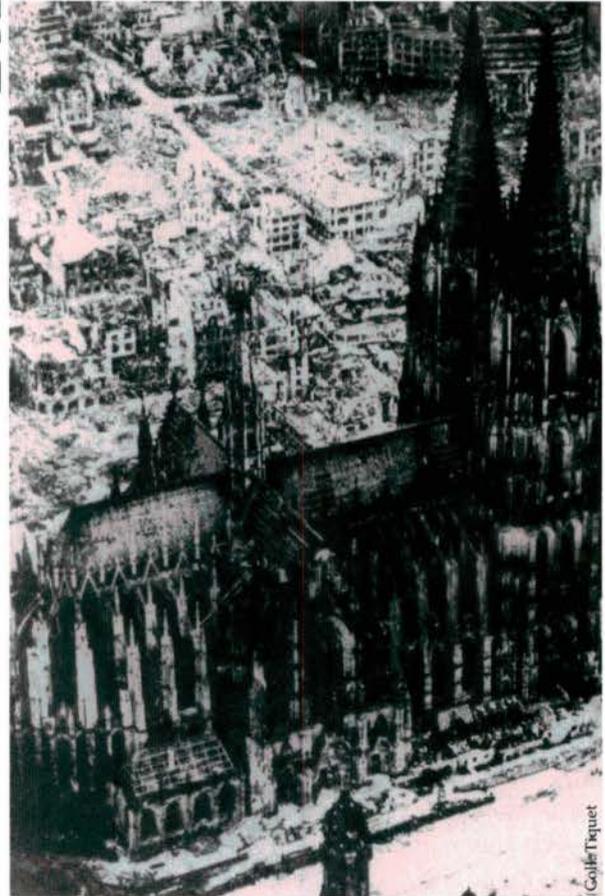
Les plus jeunes restent cependant persuadés du salut de l'Allemagne grâce à Hitler qui, dans leur esprit, se démarque de plus en plus du parti. Le mythe du Führer reste très fort chez les soldats et jusqu'en 1944 leur moral est bien meilleur qu'à l'arrière.

Le dernier sursaut moral des Allemands fait suite aux discours des 10 septembre et 8 novembre 1943 dans lesquels Hitler annonce des représailles imminentes contre la Grande-Bretagne et la reconstruction des villes détruites dans les trois ans. Le caractère très offensif des discours incline une dernière fois l'opinion derrière son chef.

La chute du mythe s'accélère à partir du 20 avril 1944. Plus personne ne croit au chef de guerre. La propagande de Goebbels perd toute crédibilité et la majorité de la population sait que la guerre est irrémédiablement perdue.

Curieusement, le débarquement du 6 juin 1944 est vécu comme un soulagement et un nouvel espoir chez les Allemands avec l'annonce des premiers tirs de missiles V1 sur la Grande-Bretagne. C'est la dernière remontée du moral d'une population qui plie sous les bombes alliées. L'échec du refoulement en Normandie marque la fin des espoirs et personne ne croit plus aux armes « miracles ». Les V1 sont vite rebaptisés les *Versager 1* (raté 1).

L'attentat du 20 juillet 1944 est pour beaucoup d'Allemands une trahison ; peu d'entre eux pensent que c'est un moyen efficace d'écourter la guerre. Au sein de la Wehrmacht, le sentiment est beaucoup plus difficile à analyser. La foi en Hitler semble revigorée. La plupart des officiers et des soldats restent loyalistes. La nazification de la Wehrmacht est arrivée à son terme.



Coyle/Tegnet

Quelques temps après l'attentat, Hitler n'est plus au centre des discussions ni des débats. Pour la quasi totalité de son peuple, il est devenu un personnage mystérieux et absent et s'il était l'envoyé de Dieu en 1933, il est, 11 ans plus tard, envoyé par la Providence pour détruire l'Allemagne.

La dernière déclaration publique d'Hitler est diffusée le 24 février 1945, pour l'anniversaire de la promulgation du programme du parti. Le texte, lu par un proche du Führer, appelle la population à croire à l'alliance entre le Reich et les puissances occidentales contre l'URSS. Un rapport du SD de Berchtesgaden affirme résigné : « le contenu de la proclamation est passé comme le vent qui siffle dans les branches ». Hitler n'a plus de public et plus personne ne croit à ses « armes miracles ». Le 30 avril 1945, celui qui incarnait le nouveau Frédéric le Grand se suicide dans l'indifférence générale. ■



L'architecture sous le III^e Reich

Monumentalisme et mégalomanie

Par **Boris LAURENT**

Passionné d'architecture, Hitler a voulu que les idéaux nationaux-socialistes et le projet d'un Reich séculaire s'incarnent dans la pierre. La réflexion architecturale nazie a cherché à faire la synthèse de divers courants néo-classique, qu'ils soient « nationaux-populistes » adeptes du *Heimatschutz* (architecture traditionaliste, régionaliste et idyllique) ou social-révolutionnaire (*Neues Bauen*). Mais l'architecture allemande sous le III^e Reich porte surtout la marque de deux esprits aux idées fortes dans ce domaine, Hitler et Speer.

Des courants hostiles

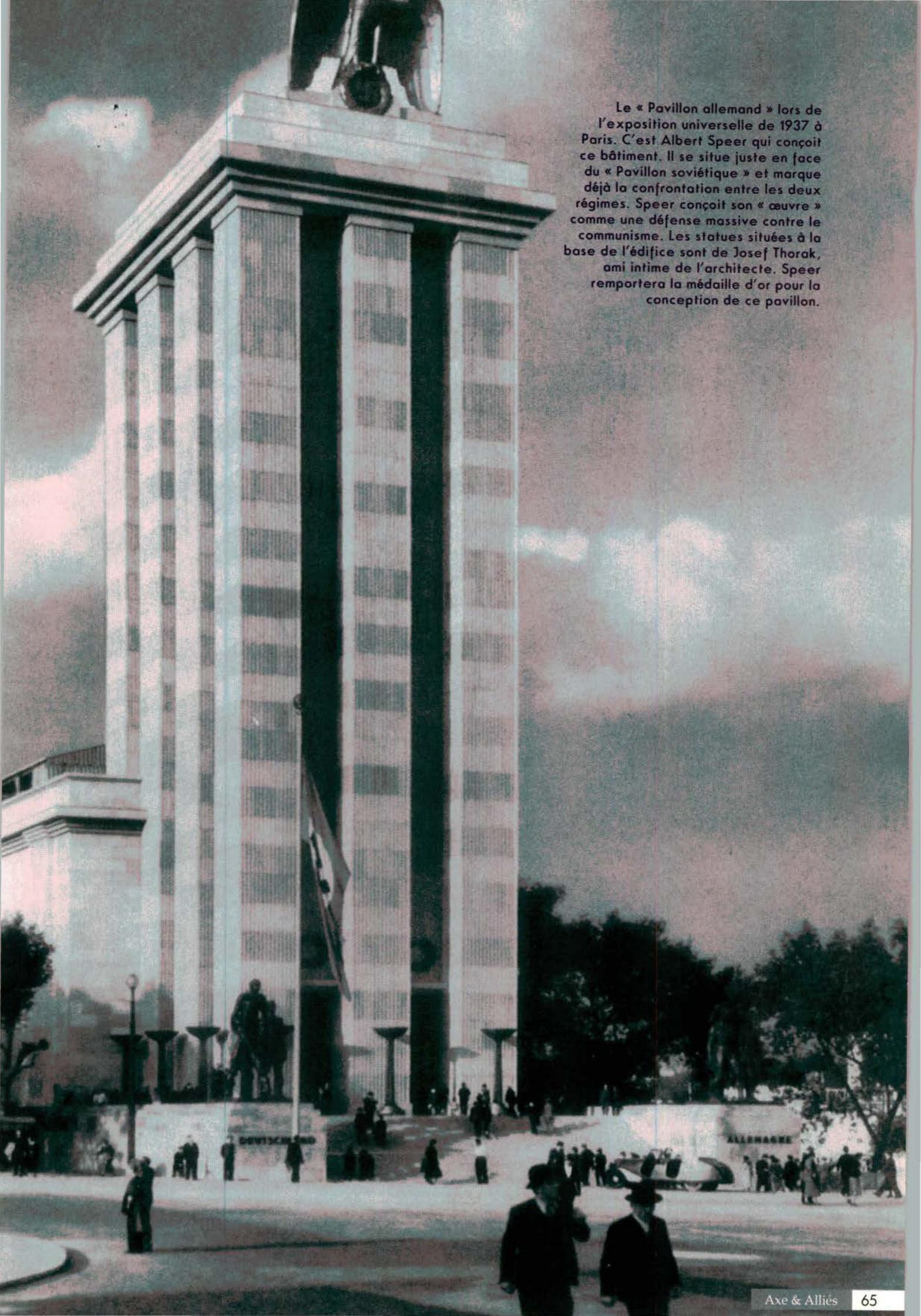
Sous des dehors monolithiques, l'architecture allemande sous l'ère hitlérienne est en réalité une « convergence de courants architecturaux hostiles » (Hartmut Franck). Fruit du traditionalisme et du modernisme, elle est fondamentalement plurielle. Elle offre ainsi la vision d'une architecture monumentale et mégalomane intemporelle renvoyant à la notion de puissance mondiale.

Avant comme après 1933, il n'existe pas de frontière imperméable entre des architectes modernistes comme Walter Gropius (fondateur du Bauhaus) promoteur du style international, et leurs adversaires conservateurs ou nationaux-populistes qui paradoxalement ne

« S'il est possible de rattacher en trois ou quatre jours un Etat au Reich, il est forcément possible d'édifier un bâtiment en une ou deux années ». (Discours d'Hitler lors de l'inauguration de la charpente de la nouvelle Chancellerie du Reich, 1938).

domineront jamais la scène architecturale allemande, même sous le nazisme. Le monde de l'architecture ne se scindera jamais en deux blocs antagonistes. Le *Deutsches Werkbund* en est le parfait exemple.

Regroupant des artistes, des architectes, des intellectuels et des industriels, le *Werkbund* est fondé en 1907 à Leipzig. Sa mission est de faire coopérer l'art, l'industrie et l'artisanat pour donner une nouvelle noblesse au travail créatif afin de favoriser l'harmonie entre l'art et l'industrie. Le sujet de discorde le plus sensible entre ses membres est le rapport entre la culture et la politique. Beaucoup d'artistes et d'intellectuels ne parviennent pas à se positionner sur l'échiquier politique. Conséquemment, les tentatives de conduire une modernisation révolutionnaire de la culture à Berlin ou Weimar sont toutes des échecs, favorisant même un courant réactionnaire et antimoderniste au sein de ses propres rangs.



Le « Pavillon allemand » lors de l'exposition universelle de 1937 à Paris. C'est Albert Speer qui conçoit ce bâtiment. Il se situe juste en face du « Pavillon soviétique » et marque déjà la confrontation entre les deux régimes. Speer conçoit son « œuvre » comme une défense massive contre le communisme. Les statues situées à la base de l'édifice sont de Josef Thorak, ami intime de l'architecte. Speer remportera la médaille d'or pour la conception de ce pavillon.

Le Bauhaus

Née en 1919, la plus célèbre école d'art des temps modernes est fermée le 11 avril 1933 par la police berlinoise sur ordre du nouveau gouvernement nazi. C'est le premier acte de la politique culturelle du NSDAP et de sa volonté d'éliminer toute trace d'un art qu'il considère comme « décadent » et « bolchevique ». Ainsi, la durée de vie du Bauhaus est celle de Weimar. Trois objectifs sont définis dans le Manifeste et le Programme du Bauhaus d'Etat de Weimar rédigés par Walter Gropius : « sauver tous les arts de l'isolement avec des projets essentiellement architecturaux ; élever le statut de l'artisanat au même niveau que celui des beaux-arts, c'est-à-dire effacer les différences entre l'artiste et l'artisan ; établir un contact constant avec les dirigeants des métiers manuels et des industries du pays ».

L'idée directrice alors considérée comme subversive, affirme que l'art ne peut être enseigné et pousse le Bauhaus à supprimer l'idée de professeurs et d'élèves. Walter Gropius, fondateur du Bauhaus, entre au *Werkbund* en 1912. C'est l'expérience de la Grande Guerre qui modifie sa conception artistique. Au cœur de la guerre, il constate le pouvoir destructeur de la machine modifiant sa perception optimiste des bienfaits de la mécanisation. Croyant fermement en Weimar, il souhaite former une communauté apolitique. De plus en plus international et cosmopolite, le Bauhaus est menacé par l'extrême-droite qui se confond de plus en plus avec le national-socialisme dès la fin des années vingt. Il s'oppose notamment aux artistes étrangers tel Wassily Kandinsky arrivé au Bauhaus en 1922. Russe, il avait fait des études artistiques à Munich et avait été très actif dans la politique culturelle de la jeune URSS. Correspondant avec Gropius qu'il avait rencontré avant la guerre, il s'inspire de son Manifeste pour le programme de l'Institut de l'art et de la culture de Moscou en 1920.

Les adversaires du Bauhaus prétendent que la majorité des élèves sont juifs en soutenant que leurs projets architecturaux insistent sur le toit plat, inconcevable aux yeux des nazis dans les climats du Nord et qui de toute évidence vient des régions subtropicales. Le toit plat est *de facto* oriental et par conséquent juif !

Soumis aux représentants du Kaiser durant la Grande Guerre, le *Werkbund* rallie la gauche sociale-démocrate dans les années 1918-1919. Mais face à l'inertie de ce courant politique dans le domaine architectural, ses membres se retirent pour une existence apolitique. La victoire de la droite contre-révolutionnaire donne néanmoins à beaucoup de ses membres l'occasion de se mettre au service des nouveaux maîtres de l'Allemagne en s'adaptant à leurs demandes tel Paul Ludwig Troost, le premier architecte favori d'Hitler, qui a en charge la transformation du Palais Barlow à Munich en « Maison brune ».

En revanche, les jeunes architectes radicaux du Bauhaus et du *Werkbund* ne connaissent pas le même succès. Considérés comme des « bolcheviques culturels »



DR
Walter Gropius en uniforme d'officier de cavalerie pendant la guerre de 1914-1918. Issu d'une grande famille d'architectes, il étudie l'architecture à Munich puis à Berlin. Gropius s'illustre notamment grâce à ses plans de la fabrique d'embauchoirs Fagus à Alfeld an-der-Leine, très en avance sur son temps avec l'utilisation du verre et de l'acier.

ou dépositaires d'un « art dégénéré » (Goebbels) leurs commandes se tarissent pour disparaître dès 1933 tout comme celles de leurs adversaires du très raciste « Front du combat » dirigé par Rosenberg, et dont Hitler n'apprécie guère les travaux architecturaux, les jugeant « rétrogrades ».

Adolf Hitler et Albert Speer en pleine étude. Si beaucoup de dirigeants nazis croient être véritablement les amis du Führer, seul Speer est un intime. Hitler qui voue une passion sans limite pour l'architecture, admire les travaux de Speer dans lesquels il voit la pure expression du nazisme.



Bâtiment des bureaux de l'exposition du Werkbund à Cologne en 1914. Les formes sont très osées pour l'époque. L'utilisation du verre doit révéler plus que cacher la structure interne du bâtiment.



Le majestueux escalier du bâtiment du RAD (Reichsarbeitsdienst, Service du travail du Reich) à Berlin dont les plans ont été conçus par Albert Speer.



La maison Sommerfeld à Berlin en 1921 dessinée par Walter Gropius fondateur du Bauhaus. Les poutres de teck sont ornées de motifs géométriques abstraits. La maison célèbre l'artisanat à l'ancienne mode, sans suggérer la création industrielle, et en ce sens s'éloigne des conceptions avant-gardistes du Bauhaus pour se rapprocher, paradoxalement, des courants « nationaux-populistes » qui prônent un retour aux valeurs traditionnelles.



L'architecte d'Hitler

Lorsque l'on évoque l'architecture et la construction sous le III^e Reich, c'est à Speer et au Führer que l'on pense. A la fois architecte d'Etat, inspecteur général de la Construction pour la capitale du Reich et Ministre de l'Armement, Albert Speer est « l'architecte d'Hitler ».

Bien plus habile que ses confrères, Speer anticipe les exigences et les désirs de gigantisme d'Hitler. Dès 1936, le Führer le charge de la planification globale de la nouvelle capitale du Reich car pour lui, « on ne peut rien faire dans la ville de Berlin telle qu'elle est. A partir de maintenant, c'est vous (Speer) qui vous chargez du plan ». Tout est déjà pensé. Hitler avait eu sa vision d'une capitale mondiale dans les années vingt. Il transmet ses croquis à Speer avec un ordre clair : « Berlin est une grande ville, mais pas une ville mondiale. Regardez Paris, la plus belle ville du monde ! Où même Vienne ! Voilà des villes qui ont un élan. Mais Berlin



Coll. Tiquet

Hitler sortant de la Maison brune, siège du Parti, à Munich en 1935. Le NSDAP a acheté le Palais Barlow en 1929 et a confié la transformation de cet édifice à un ancien membre du Werkbund, Paul Ludwig Troost, premier architecte préféré d'Hitler.

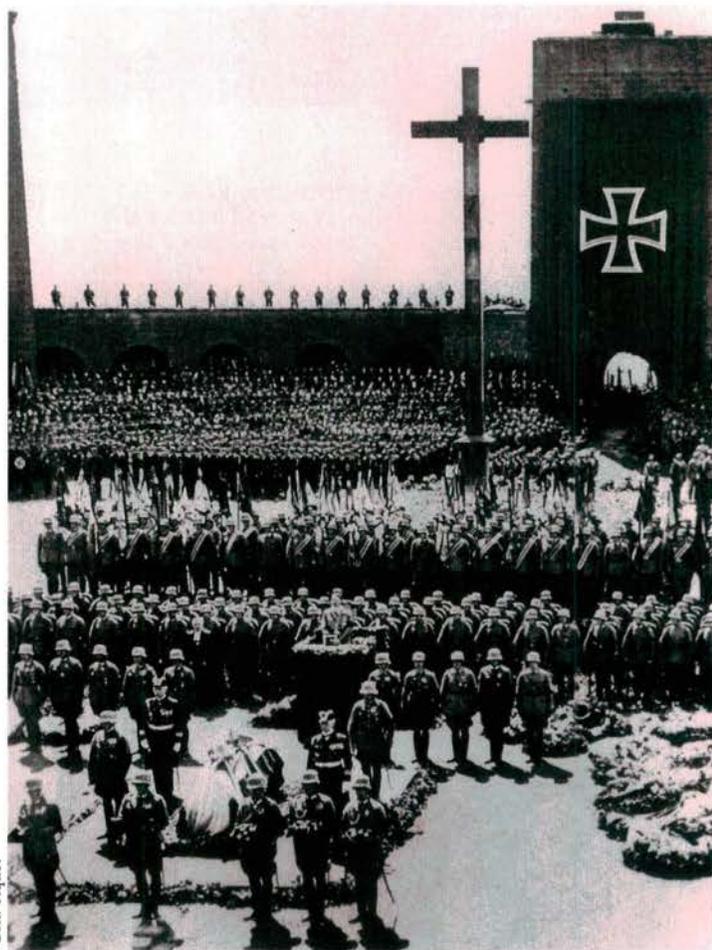
Funérailles de Paul von Hindenburg à Tannenberg. Dans cet édifice monumental, le centre majestueux est déplacé vers la périphérie. Huit tours de gardes, reliées par un octogone de murs délimitent un espace intérieur qui peut accueillir 100 000 personnes. Bien que construit sous Weimar, ce monument répond parfaitement aux préoccupations des « metteurs en scènes » nazis par ses dimensions.

n'est qu'un amas désordonné de bâtiments. Nous devons dépasser Paris et Vienne ».

Dénotant un « goût fanatique et pathologique de la construction » (H. Brenner), ces propos n'en sont pas moins un programme politique : « Dans mes bâtiments, je présente au peuple ma volonté d'ordre, exprimée en signes visibles » (Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit*). Le pouvoir a son décor inscrit dans la rue. Ostentatoire mais familier, il offre avant tout une orientation pour une population avide de puissance retrouvée.

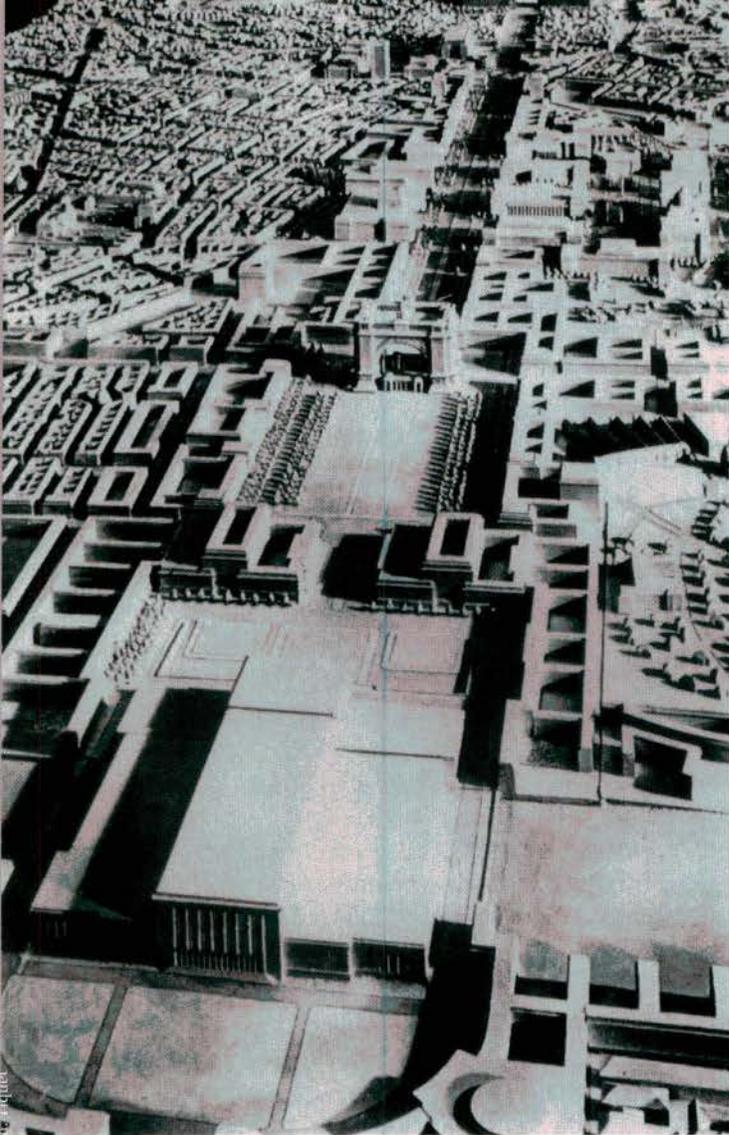


Hitler et Speer étudient les plans de la nouvelle capitale du Reich : Germania. Hitler avait très tôt pensé l'organisation de sa nouvelle capitale. Berlin est pour Hitler une ville de second ordre. Paris et Vienne sont deux modèles qu'il faut surclasser.

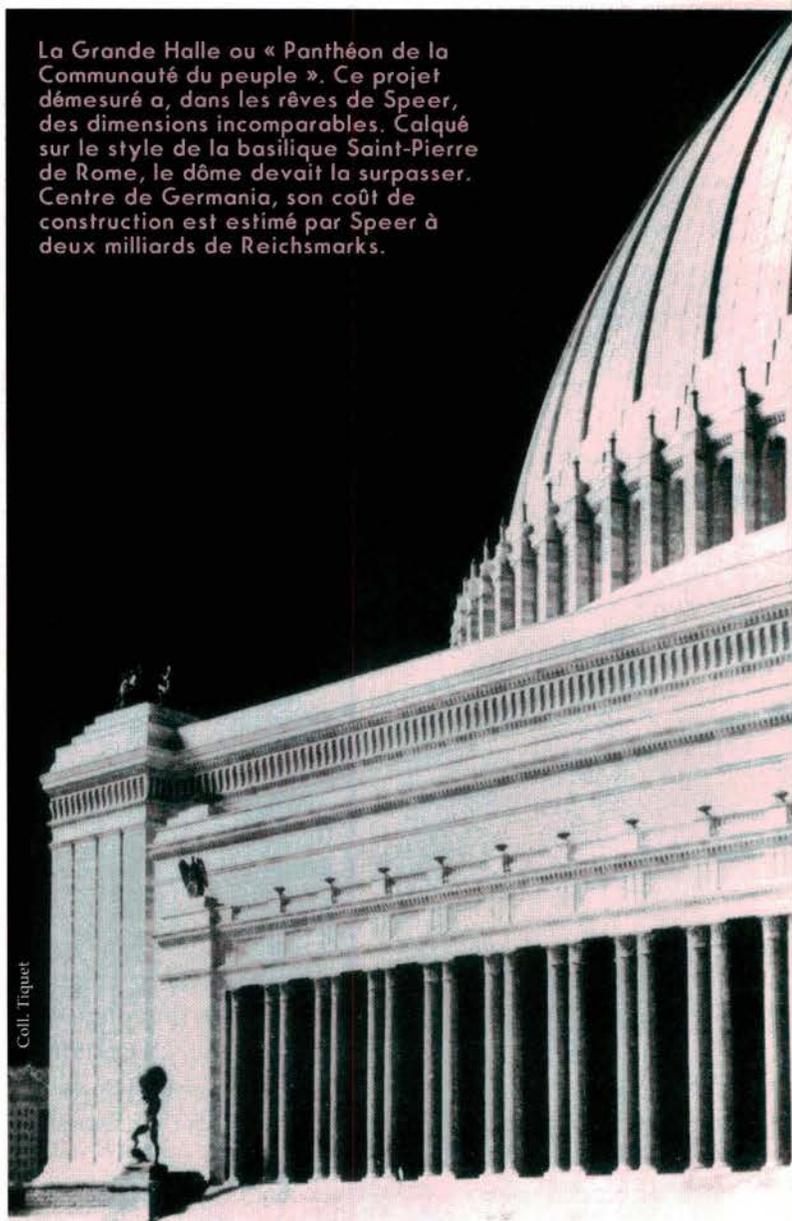


Coll. Tiquet

Mû par une passion sans limite pour l'architecture, Hitler rappelle à son entourage qu'il aurait aimé être architecte (Speer, *Mémoires*). Ses promenades nocturnes dans les anciennes salles d'exposition de l'Académie des beaux-arts où il retrouve sa maquette de Berlin, témoignent de son attachement profond à ce domaine des arts. Dans ses Mémoires, Speer rapporte qu'il n'a jamais vu Hitler « aussi vivant, aussi animé et débarrassé des ses inhibitions que durant ces instants là ».



Vue générale de Germania. L'avenue centrale, longue de cinq kilomètres, est délimitée du nord au sud par la Grande Halle et l'Arc de Triomphe (au centre de la photo). Le plan de la ville est parfaitement ordonné et doit remplacer les vieux quartiers de Berlin aux rues étroites. Speer parlera lui-même dans ses Mémoires de « mégalomanie ». La fonction esthétique et symbolique joue un rôle prééminent dans le plan de construction générale conçu par Speer. Germania devait être inaugurée lors de l'Exposition universelle de 1950.



La Grande Halle ou « Panthéon de la Communauté du peuple ». Ce projet démesuré a, dans les rêves de Speer, des dimensions incomparables. Calqué sur le style de la basilique Saint-Pierre de Rome, le dôme devait la surpasser. Centre de Germania, son coût de construction est estimé par Speer à deux milliards de Reichsmarks.

Coll. Tiquet

Grandeur et pureté

« Depuis les bâtiments, la volonté imprègne l'être humain lui-même. Nous sommes dépendants des espaces dans lesquels nous travaillons et nous reposons. Seules la grandeur et la pureté de nos édifices permettent au peuple de mesurer la grandeur de notre volonté. La pire chose que j'aurais pu faire eût été de commencer par bâtir des quartiers et des maisons ouvrières. Tout cela viendra, bien entendu. Un gouvernement marxiste ou bourgeois aurait aussi pu le faire. Mais nous seuls, en tant que parti, pouvons reprendre dans cet art, le plus noble de tous, le flambeau d'une création libre et grande. Depuis les cathédrales médiévales, nous sommes les premiers à avoir redonné de grandes missions audacieuses à l'artiste. Pas de cité, pas de petit bâtiment privé, mais la chose la plus puissante que l'on ait vu depuis les édifices géants de l'Égypte et de Babylone : nous créons les bâtiments sacrés et les symboles d'une nouvelle grande culture. C'est par eux que je devais commencer. C'est avec eux que je frapperai mon peuple et mon époque d'un sceau spirituel ineffaçable ».

(Hermann Rauschning, *Hitler m'a dit*)

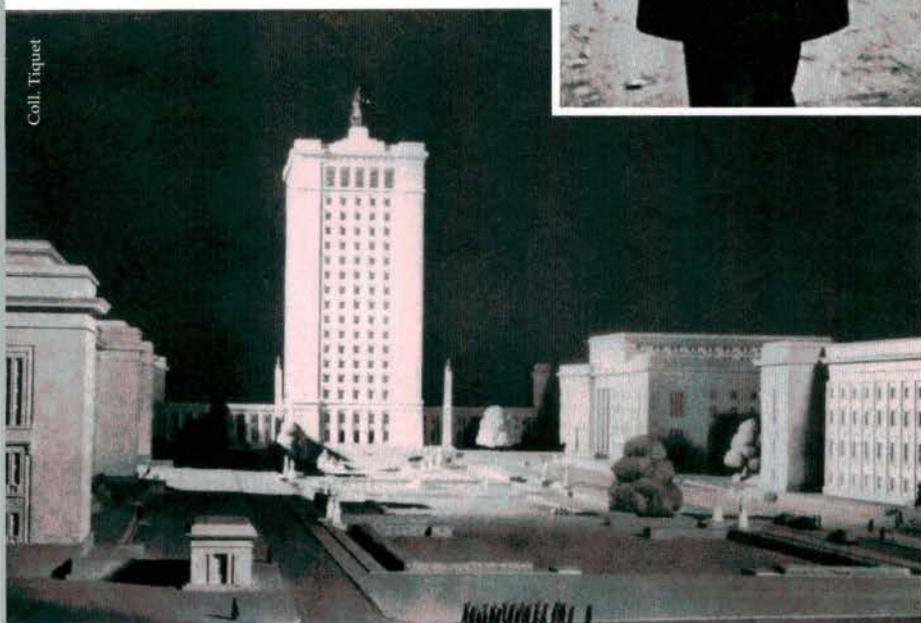
Le monumentalisme nazi

Deux éléments de la maquette plongent Hitler dans le rêve d'une capitale sans égale sur Terre : l'arc de Triomphe (ou porte de la victoire) et la Grande Halle. Destinée à accueillir entre 150 et 180 000 personnes, cette dernière doit mesurer 190 mètres de hauteur et être surmontée d'une coupole de 250 mètres de diamètre. Ce panthéon de la « Communauté du peuple » qui aurait surpassé Saint-Pierre-de-Rome doit recentrer le monde au cœur de la future Germania. Si la Grande Halle est le projet le plus coûteux du monde, il est aussi le plus délicat à mettre en œuvre. Les fondations de 30 mètres de profondeur nécessitent selon les spécialistes de l'époque plus de 30 millions de mètres cubes de béton.

Speer et Hitler non loin de la Chancellerie du Reich. Pour mener à bien le projet « fou » de nouvelle Chancellerie, Hitler cherche un architecte jeune et inventif mais capable de mettre en œuvre ses idées. C'est Speer qui est choisi. Il sera épaulé par huit mille artisans et tailleurs de pierre.



Exemple d'architecture monumentale et d'organisation des espaces souhaitées par Speer. L'ordre nouveau s'exprime par les places monumentales, l'uniformité des façades, les constructions horizontales, les larges avenues et les bâtiments élevés. Aux yeux de Speer et d'Hitler, c'est le triomphe politique sur le chaos et l'anarchie.



Esthétisation de la politique

Le politique s'empare très vite de l'architecture pour mieux l'instrumentaliser. Pour les nazis cette architecture part d'un double postulat : elle suit les modèles classiques et paraît novatrice. Mais elle reste avant tout une esthétisation de la politique.

A la mort de Paul Ludwig Troost en 1934, Hitler pense un temps reprendre personnellement les bureaux de l'architecte à Munich. Se ravissant, il se met en quête d'un architecte jeune, inventif, mais capable de transformer ses désirs en réalités de

L'arc de Triomphe est conçu comme le pendant de la Halle côté Sud. Ce monument de granit a une double mission, jouant un rôle de monument pour les 1,8 millions de victimes de la Grande Guerre tout en étant une célébration des victoires du Reich. L'arc doit mesurer 120 mètres de hauteur sur 70 mètres de largeur et ridiculiser l'arc de Triomphe napoléonien à Paris. Cette « œuvre » doit être proprement magique pour les étrangers et les provinciaux. Descendants les grands escaliers de la Gare Centrale, les promeneurs comme les « officiels » doivent apercevoir à travers l'arc de 80 mètres de haut, la coupole de la Grande Halle parfaitement alignée. La Gare Centrale est déjà à elle seule un monument à la gloire de l'Allemagne. Elle est prévue pour mesurer 1000 mètres sur 300 mètres et doit être ceinturée par les armes prises aux ennemis vaincus. Constituée de verre, de cuivre et possédant une armature en acier, la gare est conçue sur quatre niveaux de trafic superposés reliés par des escaliers roulants et des ascenseurs. Speer dans ses *Mémoires* dit qu'elle doit « ravir son rang au Grand Central à New York ». Cette « mégalomanie d'un empire déchaîné » (Speer, *Mémoires*) est alors estimée à dix milliards de Reichsmark.

Pierre. Speer s'était déjà fait remarquer en 1933 à Berlin lors de la fête du 1^{er} mai (voir *Axe & Alliés* n° 2) durant laquelle il avait improvisé des tribunes en échafaudages et des faisceaux de projecteurs.

Convaincu, Hitler lui confie la lourde tâche de réaménager la Chancellerie du Reich. Les plans imaginés alors font de ce bâtiment la résidence du Führer, renforçant son image de « Führer de la nation ». Hitler annonce officiellement la construction en 1937-1938 au moment où il est au fait de sa puissance, après l'Anschluss et l'annexion des Sudètes, alors que la décision a été prise effectivement en 1934-1935. Fin 1938, il donne les pleins pouvoirs à Speer et les restrictions matérielles du plan quadriennal sont levées pour ce seul effet.

La nouvelle chancellerie est livrée début janvier 1938. Ce remaniement record consacre Speer architecte « génial » et « grand organisateur ». Le nouveau bâtiment ne manque pas d'impressionner. Les locaux gigantesques et les 200 mètres qui mènent au cœur du pouvoir doivent écraser les invités qui sont obligés de traverser une suite de vestibules et de salles, marcher sur du marbre multicolore, passer devant des glaces et des grandes et lourdes portes. Le parcours est décoré des attributs nazis : feuilles de chêne, lauriers, torches et aigles. La décoration est d'or, de bronze, de mosaïques

Habitations jouxtant la Chancellerie sur la Hermann Göring Strasse. Comparée aux constructions commerciales, administratives et industrielles, la construction de logements reste faible durant la période nazie même si elle dépasse en valeur absolue le chiffre atteint par Weimar.



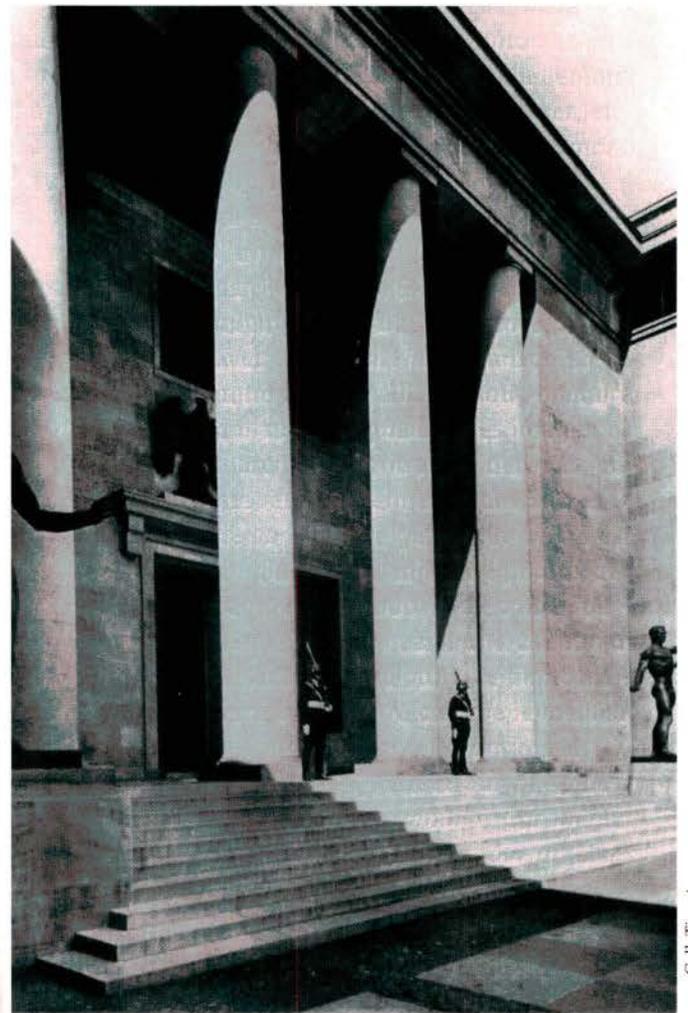
Coll. Tiquet

Entrée principale de la nouvelle Chancellerie du Reich gardée par deux Waffen-SS de la garde personnelle du Führer (Leibstandarte SS Adolf Hitler). Les deux statues représentent le Parti et la Wehrmacht. Pour le *Völkischer Beobachter*, journal du Parti, cet édifice « correspond à la nouvelle puissance, à la nouvelle grandeur de l'Allemagne ».

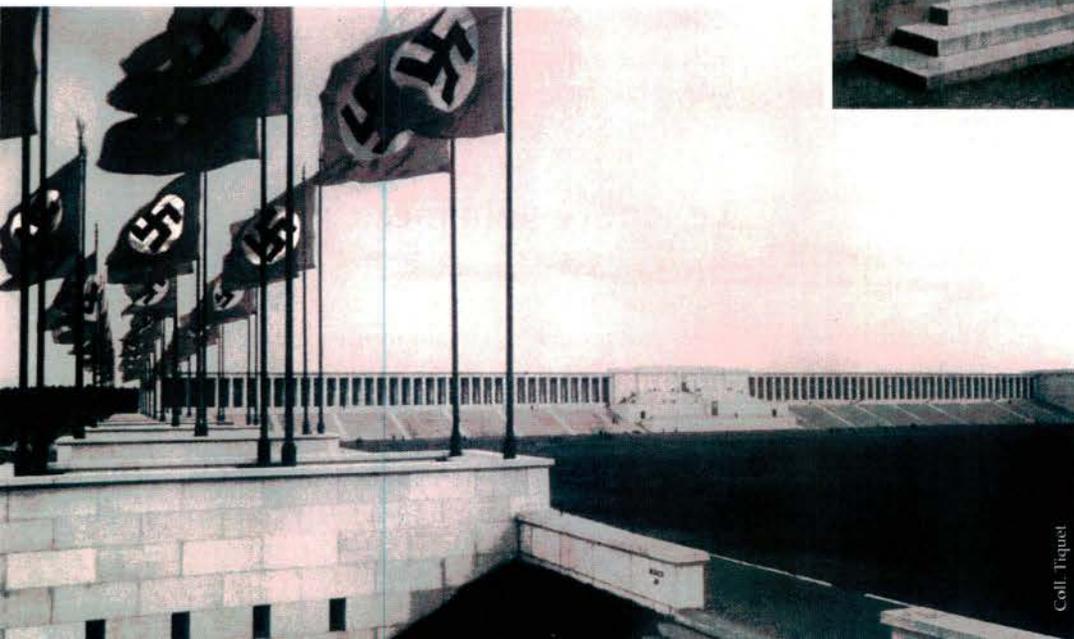
et de marbre, le tout étant savamment éclairé par des jeux de lumières offrant un aspect mystique. Cette image de l'artisanat le plus traditionnel est couplé à des équipements des plus modernes mais cachés : haut-parleurs, écrans de cinéma, monte-charge. La séparation en trois parties de la façade donne l'impression de pièces administratives bien ordonnées. Il s'agit le plus souvent de simples cours intérieures ou de salles de prestiges surdimensionnées et de pièces fourre-tout. A l'image du régime, la Chancellerie n'est qu'illusion marquant une désorganisation chaotique.

L'esthétisme et la symbolique se retrouvent également dans le plan de construction élaboré par Speer pour le réaménagement de la capitale. L'ordre nouveau doit ainsi s'imposer dans la géométrie des voies radiales et périphériques, dans l'uniformité des façades et les constructions horizontales et s'opposer au chaos et à l'anarchie des vieux quartiers berlinois à forte densité.

L'ambiguïté de l'architecture allemande réside ainsi dans ses propres contradictions. Se considérant hors de toute politique, elle se laisse néanmoins guider par elle. Elle se plie aux exigences du pouvoir et de la guerre qui progressivement livre les architectes à « l'ivresse de la destruction » (Niels Gutschow) et leur permet de remodeler un paysage essentiellement urbain. ■



Coll. Tiquet



Coll. Tiquet

Nuremberg, le « temple » du national-socialisme. C'est ici que les nazis, exploitant le passé prestigieux de l'ancienne ville impériale, organisent les immenses rassemblements du Parti. Le stade de Nuremberg est l'une des premières commandes passées à Speer. L'architecte allemand s'est inspiré du style dorique des autels Pergamum en Turquie. L'espace offre une capacité de 240 000 personnes.



La plus grande coalition de l'Histoire

Naissance de la Grande alliance

Par **Boris LAURENT**

« Les Anglais seront sans doute inquiets de savoir quelle part de notre production nous réservons aux Russes. Je sais quelle confiance Churchill fait à la capacité de résistance de la Russie dans la guerre. Zéro ».

Elliott Roosevelt,
Mon père m'a dit.

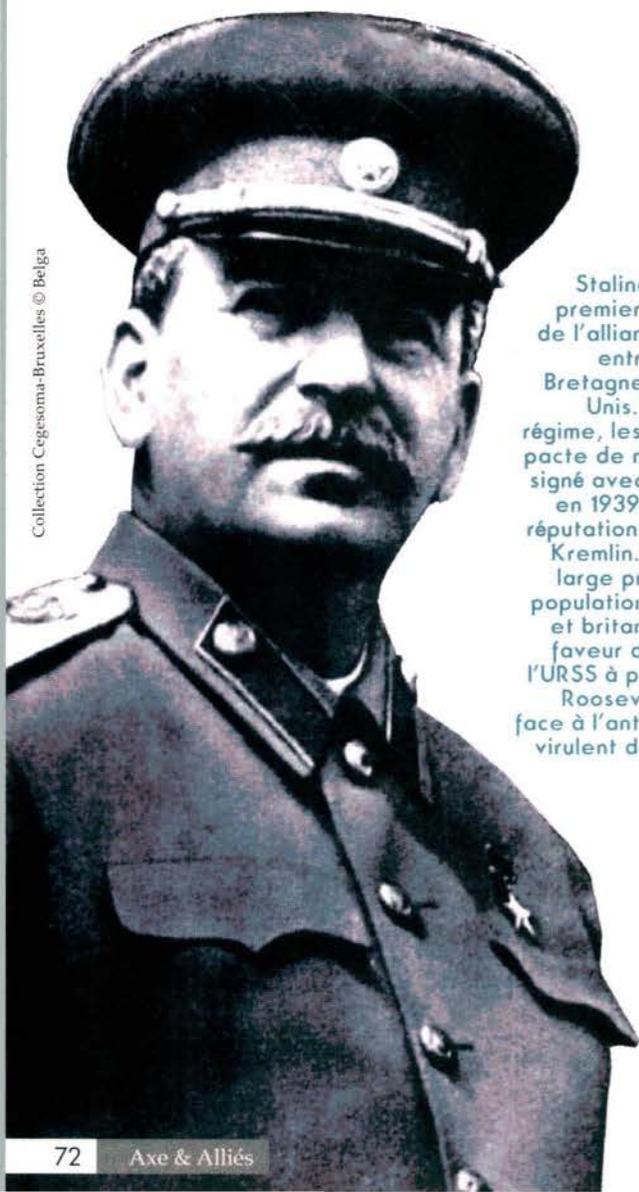
Staline est dans un premier temps exclu de l'alliance naissante entre la Grande-Bretagne et les États-Unis. La nature du régime, les purges et le pacte de non agression signé avec l'Allemagne en 1939 ternissent la réputation du maître du Kremlin. Même si une large proportion des populations américaine et britannique est en faveur d'un soutien à l'URSS à partir de 1941, Roosevelt doit faire face à l'anticommunisme virulent des sénateurs.

L'invasion de l'URSS en juin 1941 fait basculer Staline dans le camp allié. Le 22 juin 1941, Winston Churchill jette les bases de la Grande alliance sur les ondes de la BBC : *« Tout homme, toute nation qui poursuivra la lutte contre le nazisme aura notre appui ».*

Le lent réveil américain

Dans un premier temps, c'est la Grande-Bretagne et les États-Unis qui bâtissent l'essentiel de l'Alliance grâce notamment à la conférence de Terre Neuve qui suit immédiatement l'attaque nazie contre l'URSS.

Héroïque mais exsangue, l'armée britannique est à bout de force. Misant sur un engagement rapide des États-Unis, le Premier britannique déclare en février 1941 : *« Donnez-nous les outils et nous finirons le travail ».* Mais depuis 1918, l'Amérique est plongée



Poster d'Everett Johnson (1942). Il recommande aux Américains d'acheter des bons de guerre pour soutenir l'effort. L'armée américaine est ici présentée comme conquérante et puissante. Mais en 1939 elle ressemble plus à son aîné de la Grande Guerre. Plongé dans l'isolationnisme depuis 1918, l'Amérique dispose d'une faible armée aux moyens dérisoires face aux dangers de la guerre qui se profilent en Europe et dans le Pacifique. Le 16 septembre 1941 pour la première fois dans l'histoire américaine, le service militaire obligatoire en temps de paix est instauré.



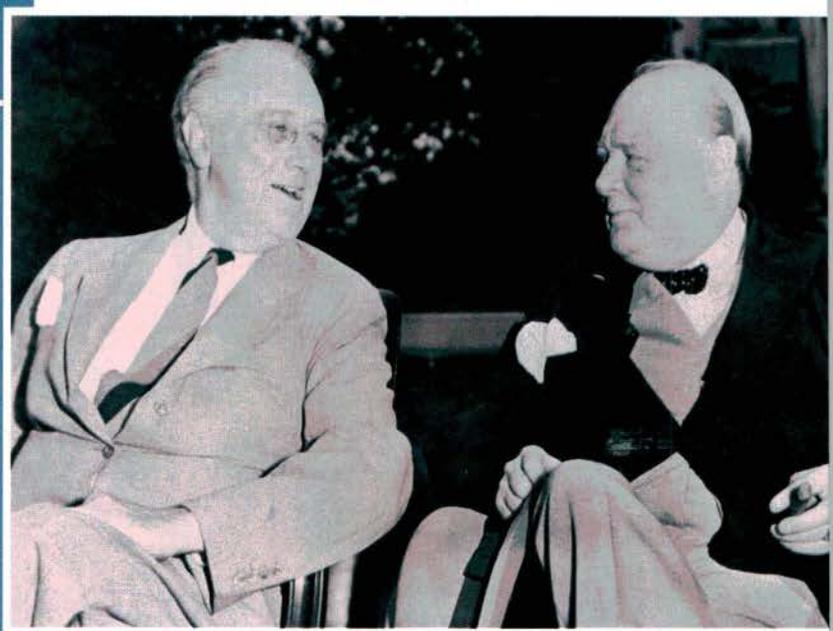
BUY WAR BONDS

La charte de l'Atlantique (extrait)

« [...] Le président des Etats-Unis d'Amérique et M. Churchill, Premier ministre, représentant le gouvernement de Sa Majesté dans le Royaume-Uni, s'étant réunis en mer, jugent bon de faire connaître certains principes sur lesquels ils fondent leurs espoirs en un avenir meilleur pour le monde et qui sont communs à la politique nationale de leurs pays respectifs.

1. Leurs pays ne cherchent aucun agrandissement territorial ou autre.
2. Ils ne désirent voir aucune modification territoriale qui ne soit en accord avec les vœux librement exprimés des peuples intéressés.
3. Ils respectent le droit qu'a chaque peuple de choisir la forme de gouvernement sous laquelle il doit vivre ; ils désirent que soient rendus les droits souverains et le libre exercice du gouvernement à ceux qui en ont été privés par la force.
4. Ils s'efforcent, tout en tenant compte des obligations qu'ils ont déjà assumées, d'ouvrir également à tous les Etats, grands ou petits, vainqueurs ou vaincus, l'accès aux matières premières du monde et aux transactions commerciales qui sont nécessaires à leur prospérité économique.
5. Ils désirent réaliser entre toutes les Nations la collaboration la plus complète, dans le domaine de l'économie, afin de garantir à toutes l'amélioration de la condition ouvrière, le progrès économique et la sécurité sociale.
6. Après la destruction finale de la tyrannie nazie, ils espèrent voir s'établir une paix qui permettra à toutes les Nations de demeurer en sécurité à l'intérieur de leurs propres frontières et garantira à tous les hommes de tous les pays une existence affranchie de la crainte et du besoin.
7. Une telle paix permettra à tous les hommes de naviguer sans entraves sur les mers.
8. Ils ont la conviction que toutes les Nations du monde, tant pour des raisons d'ordre pratique que d'ordre spirituel, devront renoncer finalement à l'usage de la force. Et du moment qu'il est impossible de sauvegarder la paix future tant que certaines Nations qui la menacent - ou pourraient la menacer - possèdent des armes sur mer, sur terre et dans les airs, ils considèrent que, en attendant de pouvoir établir un système étendu et permanent de sécurité générale, le désarmement de ces Nations s'impose. De même, ils aideront et encourageront toutes les autres mesures pratiques susceptibles d'alléger le fardeau écrasant des armements qui accable les peuples pacifiques. [...] ».

Russie, août 1941. Au moment où se déroule la Conférence au large de Terre-Neuve, la Wehrmacht poursuit son irrésistible avance vers Moscou. Ici, des Panzer franchissent une rivière non loin de Smolensk.



DR

Le président Roosevelt et le Premier ministre britannique Churchill. Roosevelt souhaite soutenir les Britanniques dans leur lutte contre l'Allemagne malgré une opinion défavorable. Dès 1935 Roosevelt affirme son interventionnisme face à l'isolationnisme du Congrès. Il déclare à ce titre que : « les Etats-Unis sont neutres, mais personne n'oblige les citoyens à être neutres ».

dans un isolationnisme verrouillé. Le président américain ne souhaite pas s'engager dans ce nouveau conflit bien que son pays s'impose comme une grande puissance industrielle et économique. Il est soutenu par une opinion défavorable à tout engagement. Américains et Britanniques se considèrent malgré tout comme partenaires privilégiés eut égard aux racines communes anglo-saxonnes. Le président Roosevelt, par ses racines françaises et hollandaises, est également très affecté par le sort des démocraties de la « vieille Europe ».

Roosevelt, conscient du danger nazi dès la fin des années trente, ne dispose pas d'une marge de manœuvre suffisante pour agir aussi librement qu'il le souhaiterait. En novembre 1939, il obtient néanmoins l'abrogation du *Neutrality Act* (les pays belligérants sont enjoins de payer comptant et de transporter eux-mêmes sur des vaisseaux non américains les marchandises achetées aux Etats-Unis. L'accès de leurs navires est interdit aux citoyens américains) et engage son pays en douceur vers une aide substantielle avec, dès avant la défaite de la France, l'exportation d'armes et de matériel militaire vers l'Europe. C'est également en 1940 que les Etats-Unis entreprennent une vaste





80-G-468517 © National Archives



Collection Cegesoma-Bruxelles © Sado

Roosevelt et Churchill lors de la Conférence de Terre-Neuve en août 1941. Les deux alliés jettent les bases de principes moraux devant guider les puissances démocratiques et garantir la paix dans la Charte de l'Atlantique. Mais cette conférence permet surtout à Roosevelt de préparer son opinion à la guerre. A cette date, la Russie de Staline subit l'offensive allemande.

Des ouvriers américains travaillent sur un sous-marin dans un chantier naval. La machine militaire se met lentement en marche, soutenue par une industrie performante. En quelques années, les Etats-Unis se transforment en « rouleau compresseur » capable de mener des actions à travers le globe grâce à une puissante force navale, mais aussi de soutenir les efforts de guerre britannique et soviétique par une importante distribution de matériel.

réorganisation de leur armée. Jusqu'en 1939-1940, l'*US Army* notamment est presque inexistante. Elle atteint le nombre encore modeste de 250 000 hommes. Cette lente amélioration du potentiel militaire doit préparer le peuple à un éventuel engagement. Le 6 janvier 1941, Roosevelt déclare : « *Nous devons nous préparer à faire des sacrifices qu'exigent les circonstances critiques, presque aussi graves que la guerre même. Tout ce qui peut faire obstacle à la rapidité et à l'efficacité des préparatifs de défense doit s'effacer devant l'urgence des besoins de la Nation* ».

Le 11 mars 1941, le *Lend-Lease Act* (loi prêt-bail), assorti d'une enveloppe de plusieurs milliards de dollars, est voté par le Congrès. Bien qu'en état de paix, les Etats-Unis franchissent une nouvelle étape dans le soutien apporté à la Grande-Bretagne. Roosevelt est ainsi autorisé à vendre ou louer du matériel militaire aux pays considérés comme « amis » ou « alliés » et dont la défense est liée à celle des Etats-Unis. Effective jusqu'en 1945, la loi prêt-bail est en partie détournée par les Américains pour aider l'Union soviétique après le 22 juin 1941, grâce notamment aux avions de chasse convoyés en Alaska et pris en charge par les pilotes russes.

Le géant américain se rapproche inexorablement de l'Europe. En avril, le Groenland est occupé. En mai, Roosevelt confirme le plan d'aide pour la Grande-Bretagne : « *La fourniture des ressources nécessaires à la Grande-Bretagne est impérative. Je dis que ceci peut être fait ; que ce doit être fait ; que ce sera fait* ».

Terre-Neuve : « l'Allemagne d'abord ! »

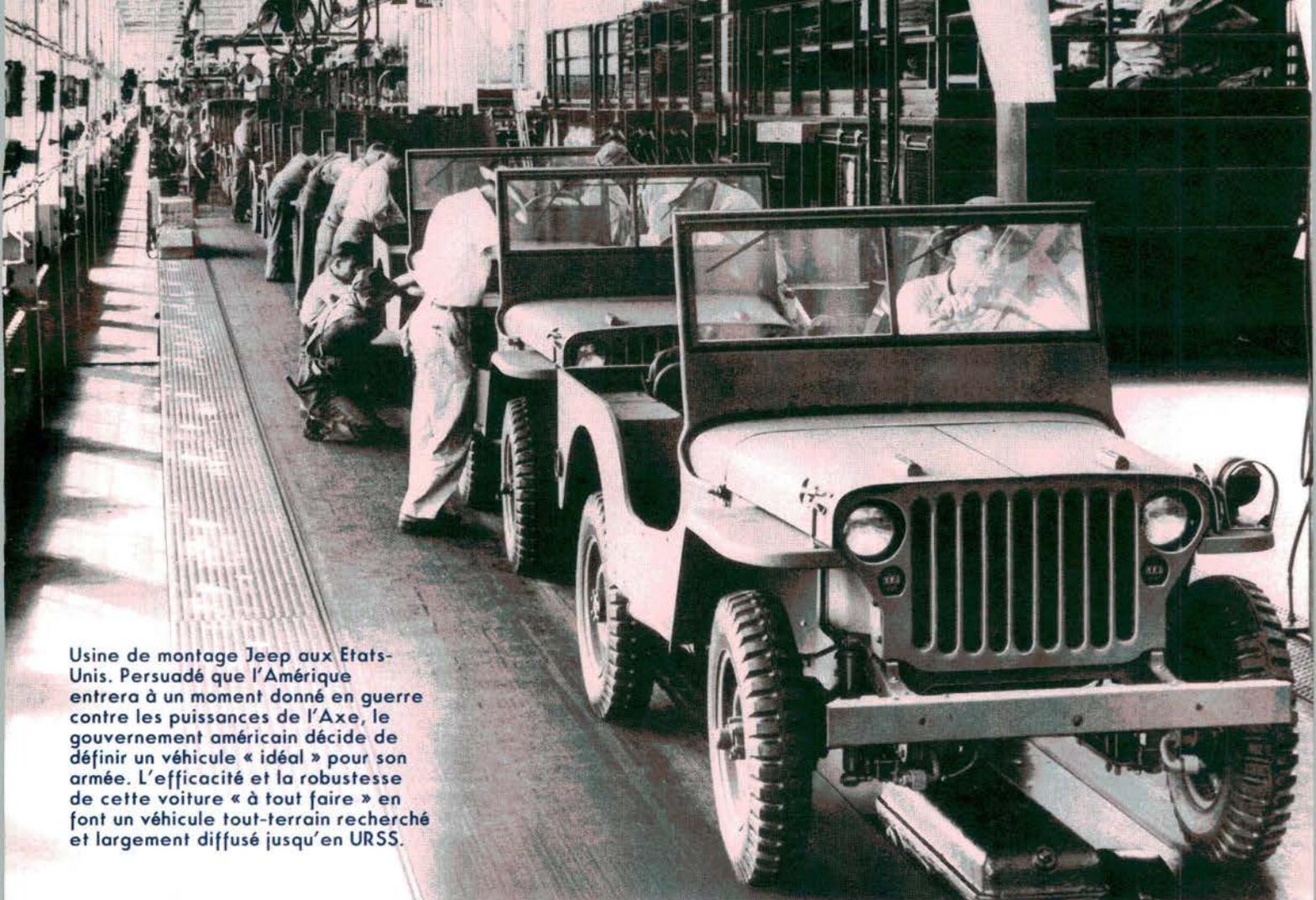
C'est en août 1941 que le sort de l'engagement américain est définitivement scellé. Au large de Terre-Neuve, Roosevelt et Churchill se rencontre à bord du *HMS Prince of Wales*.

A cette date, il y a de quoi inquiéter Churchill car la Wehrmacht paraît irrésistible. Côté américain, Roosevelt cherche à apaiser le Japon pour gagner du temps afin de créer une puissante armée. Il considère les Allemands à leur zénith et reste persuadé qu'une

Aide occidentale à l'URSS (1941-1945) : matériel militaire



Catégorie	Nombre
<i>Terrestre</i>	
Uniformes	34 000 000
Paires de bottes	14 500 000
Jeeps Willys	47 000
Camions	409 000
Chars légers américains	1 683
Chars moyens américains	5 488
Chars britanniques	5 218
<i>Aérien</i>	
Chasseurs P-39	4 719
Chasseurs P-40	2 097
Chasseurs P-47	195
Chasseurs P-63	2 400
Bombardiers légers A-20	2 908
Bombardiers moyens B-25	862



Usine de montage Jeep aux Etats-Unis. Persuadé que l'Amérique entrera à un moment donné en guerre contre les puissances de l'Axe, le gouvernement américain décide de définir un véhicule « idéal » pour son armée. L'efficacité et la robustesse de cette voiture « à tout faire » en font un véhicule tout-terrain recherché et largement diffusé jusqu'en URSS.

telle rencontre au sommet aura un effet bénéfique sur une population britannique meurtrie. Il sait que Churchill va lui demander d'entrer en guerre. La conférence se déroule sous les meilleurs auspices et Churchill déclare : « *Nous avons été près de la défaite, mais Hitler et ses généraux ne s'en sont pas rendus compte. [...]* La seule chance qui vous reste, c'est de déclarer la guerre sans attendre qu'ils frappent les premiers ; ils vous porteront le premier coup dès que nous serons battus et ce premier coup sera le dernier ». Au même moment, Smolensk vient de tomber aux mains des Allemands.

Le 14 août, les discussions aboutissent à la Charte de l'Atlantique dont les principes seront repris par la Déclaration des Nations unies signée le 1^{er} janvier 1942.

L'alliance n'est pas encore prononcée mais dans les faits elle est effective, car les deux puissances anglo-saxonnes y affirment leur mission d'anéantir la

dictature nazie. Le concept du « *Germany first* » cher à Roosevelt vient ainsi de prendre corps, et lui permet de préparer son opinion à la guerre.

L'URSS entre en scène

Jusqu'en juin 1941, l'URSS est ostracisée des relations anglo-américaines. Son pacte avec le Reich avait surpris le monde et lui avait attiré la vindicte de Churchill. Mais l'invasion sur son territoire change la donne. Ainsi naît un partenariat pour le moins contre nature entre l'URSS, la Grande-Bretagne très anticommuniste et la patrie du capitalisme, les Etats-Unis. Pour les Anglo-Saxons, la Russie est le dernier espoir terrestre d'endiguer la Wehrmacht. Le 12 juillet 1941, la Grande-Bretagne et l'URSS s'apportent un soutien matériel mutuel et se promettent de ne pas négocier isolément avec le Reich. De facto, par l'enchaînement de la chronologie, ce sont les Britanniques qui sont les premiers artisans d'un rapprochement avec l'URSS.

En Russie, la dictature stalinienne s'efface sensiblement à l'arrière du front. Cette « souplesse » permet de mobiliser plus facilement une population exterminée par les « libérateurs » allemands.

La nature du régime, les purges staliniennes et surtout le pacte de 1939 avaient terni le blason russe. Mais *Barbarossa* est une occasion

Commandes passées par la Grande-Bretagne aux Etats-Unis (octobre 1941)



Avions	Moteurs	Chars	Canons
1100	27000	2000	1850

Surplus américains vendus aux Britanniques de juin à octobre 1941



Fusils	Mitrailleuses	Canons et mortiers	Tonnes d'explosifs	Bombes pour avions
890000	88500	1200	13300	6600

Usine américaine Douglas en Californie (Lon Beach) spécialisée dans les nez d'avions A-20 « Havoc » (ravage). Ces bombardiers sont d'abord envoyés en France puis en Grande-Bretagne après mai 1940. L'A-20 est particulièrement apprécié pour sa robustesse et sa rapidité. Il est largement utilisé comme bombardier de jour ou de nuit par l'URSS notamment.

208-AA-352QQ-5 © National Archives



© Mémorial de Caen



White Scout Car M3, véhicule 4X4 à carrosserie blindée capable de transporter six hommes, deux ou trois mitrailleuses et un équipement radio. Environ 3500 véhicules de ce type ont été livrés à l'Union Soviétique dans le cadre de la loi Lend Lease. Ici, un modèle « russe » à la fin de la guerre.

stratégique unique de renverser le rapport des forces. Roosevelt et Churchill ont pourtant fort à faire face à des opposants déterminés. Quelques sénateurs américains n'hésitent pas à déclarer qu'une victoire communiste serait plus dangereuse qu'une victoire fasciste. Le 12 juillet, le pacte d'assistance mutuelle contre l'Allemagne fait promettre à Churchill la livraison de matière première et de centaines d'avions à la Russie. Roosevelt encore neutre délègue Harry Hopkins à Moscou. Le 2 août 1941, les Etats-Unis confirment par écrit leur aide à l'URSS. L'aide matérielle doit emprunter deux grandes voies : par mer vers Mourmansk et par voie terrestre via l'Iran, que les troupes anglo-soviétiques contrôlent depuis le 29 août 1941. L'effort est porté sur la motorisation de l'Armée rouge avec l'acheminement de chars britanniques *Valentine*, *Matilda* et *Churchill* ou de

chars américains *Sherman*, peu appréciés des Russes à cause d'une trop grande consommation d'essence et d'une faible mobilité dans la boue.

Stratégiquement, ce nouveau partenariat définit les atouts des signataires. La force principale anglo-saxonne est concentrée sur les secteurs aérien et naval, lui permettant de mener dans un premier temps des actions périphériques. Les Anglo-Saxons sont en revanche persuadés que la décision se fera sur terre et misent beaucoup sur l'Armée rouge, à un moment où leurs propres forces terrestres sont exsangues ou en rénovation.

Fin septembre 1941, l'aide consentie arrive en URSS par les premiers convois. La Grande alliance vient donc de naître, et avec elle, la plus formidable coalition de l'Histoire. ■

Le Curtiss P-40 est le troisième avion de chasse américain par la production. Il équipe notamment la célèbre escadrille américaine des Tigres Volants, basée en Chine. 2097 exemplaires sont livrés à l'URSS sous les modèles P-40 G, Tomahawk II-A, Tomahawk II-B, P-40 F et P-40 N.



CROIX DE FER



« Je vais vous montrer comment un officier prussien se bat.
- Et moi, je vais vous montrer où poussent les Croix de fer ».

un film de Sam Peckinpah

Front russe, 1943. Alors que la Wehrmacht entame une longue retraite, deux hommes s'affrontent au sein même de ses rangs : Steiner, sergent aguerrri et respecté, et le capitaine Stransky, officier prussien torve et lâche, prêt à sacrifier ses hommes pour gagner la Croix de fer.

Basé sur le livre de Willi Heinrich, *La peau des hommes* (*Das geduldige Fleisch*) publié en 1956, *Croix de fer*, sorti en 1976, est une des rares transpositions au cinéma de la guerre sur le front de l'Est.

Sam Peckinpah propose ici une approche « allemande » en filmant la déroute de la Wehrmacht et en proposant une réflexion sur l'absurdité de la guerre à travers l'obstination aberrante d'un officier.

Steiner vs Stransky

Croix de fer se déroule dans la péninsule de Kouban, non loin de Kertch, dernière langue de terre entre le Caucase occidental et la Crimée.

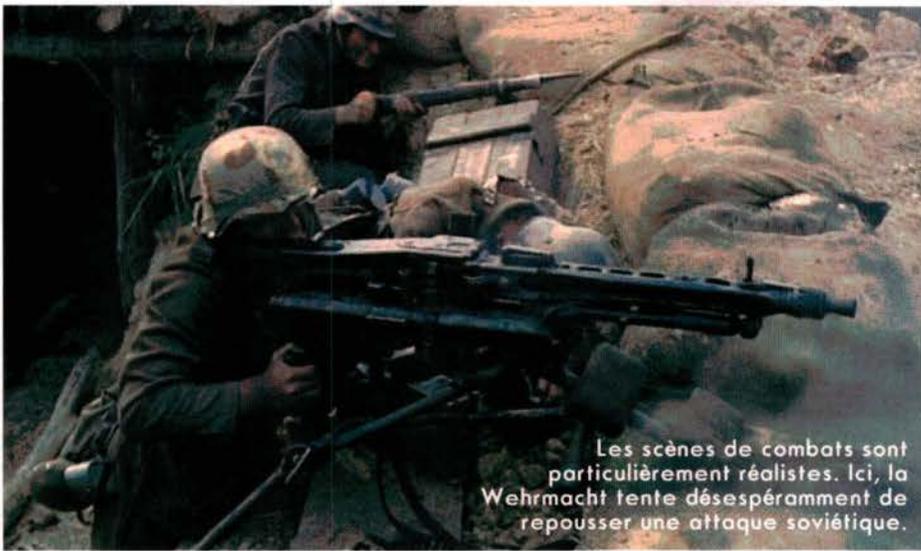
Pour les Allemands, il ne s'agit plus d'une « nouvelle aventure » sur le modèle de 1941, comme l'affirme le colonel Brandt (James Mason), mais bien d'une terre hostile qui avale progressivement l'armée allemande.

C'est dans la boue de la *raspoutitsa* que Sam Peckinpah dépeint une unité de reconnaissance allemande composée de soldats endurcis commandés par le sergent Steiner. L'arrivée du capitaine Stransky change progressivement la donne. Prussien et aristocrate jaloux de ses privilèges, il est muté à sa propre demande sur le front russe afin de gagner coûte que coûte la Croix de fer, la plus recherchée des récompenses militaires allemandes, seul moyen pour lui d'être enfin reconnu par sa caste.

Dévoué, Stransky fait montre d'une soumission totale aux ordres malgré un antinazisme très affirmé, seul sentiment qu'il partage avec Steiner. Mais comme beaucoup d'officiers, il pense que le Führer est toujours le guide de l'Allemagne et le chef des armées. Conséquemment, il ne peut briser son serment d'allégeance. Rigide, le capitaine prussien tente notamment de faire appliquer les ordres du Haut commandement sur l'exécution des prisonniers russes mais Steiner tient tête et refuse de tuer un enfant soldat soviétique capturé. Quels qu'ils soient, les ordres n'ont plus cours dans cette « déroute boueuse ».

Ambitieux, agressif, et aveuglé par sa quête d'honneur, Stransky s'arroge l'initiative d'une contre-attaque pour prétendre à la Croix de fer. Manipulant son aide de camp homosexuel qui, rêvant de sortir de ce « borbier russe » témoignera en sa faveur, il tente de convaincre Steiner de signer le document attestant son action au feu. Devant le refus du sergent, Stransky va tenter par tous les moyens de l'éliminer.

Le sergent Steiner est un « mythe » au sein de son unité. Il mène un groupe de reconnaissance spécialisé dans les combats rapprochés.



Les scènes de combats sont particulièrement réalistes. Ici, la Wehrmacht tente désespérément de repousser une attaque soviétique.

Sam Peckinpah nous offre des personnages intéressants et complexes qui gravitent autour de Stransky et Steiner. Le colonel Brandt, totalement désabusé, perd l'espoir d'un redressement et pense que « *le soldat allemand ne lutte plus pour la culture occidentale ni pour ce parti de merde, mais pour sa vie* ». Son second, le capitaine Kiesel (David Warner), dégoûté par la guerre et le genre humain, attend patiemment son heure.

Mais le personnage central du film reste le sergent Steiner, un « mythe », un baroudeur faisant son devoir de soldat tout en évitant de sombrer dans la bestialité. Homme simple et éduqué, Steiner a perdu ses illusions mais garde solidement enracinés quelques principes moraux. Il est le produit d'un siècle de guerre totale et de barbaries refusant de se projeter dans un futur incertain, comme en témoigne la réflexion d'une infirmière dont il s'éprend : « *Tu aimes la guerre tant que ça ? Ou as tu peur de ce que tu seras après ?* ».

Soldat volontaire qui a trouvé dans l'armée une nouvelle famille, Steiner n'en reste pas moins un anticonformiste et un contestataire qui déteste tous les officiers : « *Croyez vous que parce que vous [capitaine Kiesel, NDLR] et le colonel Brandt êtes plus éclairés [que Stransky, NDLR], je vous hais moins ?* ».

Eprouvant du dégoût pour l'uniforme allemand, il ne peut s'empêcher d'aimer le combat, l'action et le danger.

La brutalité du front russe

Rarement un film aura joué la carte de l'authenticité avec autant de conviction et de force. L'horreur des combats est retranscrite sans fard et les scènes hyper réalistes sont extrêmement violentes (mais sans excès hollywoodien) : corps déchiquetés, impacts de balles avec effusion de sang, combats à l'arme blanche, assauts de T-34 soviétiques... Tout ce qui a fait de cette guerre à l'Est un conflit particulièrement brutal est ici représenté. Le montage des scènes de combat est très agressif avec parfois plusieurs angles de vue différents sur une même scène, entrecoupés de ralentis.

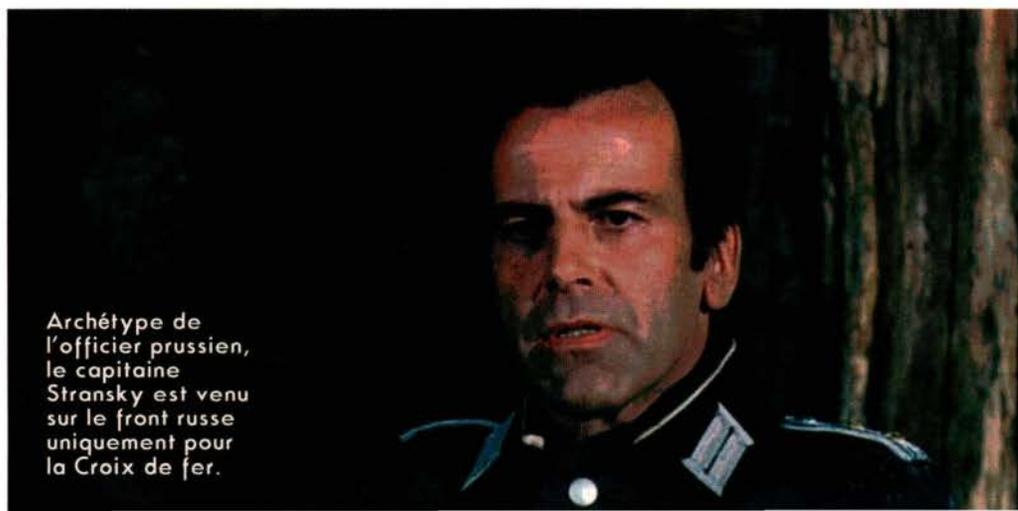
Les bunkers exigus, en permanence pilonnés par l'artillerie soviétique, installent chez le spectateur un sentiment d'inconfort. Sam Peckinpah parle de couleurs « *déprimantes* » qui traduisent un monde à la dérive. Les scènes filmées dans les bunkers imposent le ton sur ton avec le *Feldgrau* (vert-de-gris) des uniformes et le gris des murs, insistant sur une ambiance oppres-

sante et claustrophobe. Dans les tranchées, le mélange de crasse, de boue, de poudre et de cadavres suggère une puanteur irrespirable.

La scène finale est une débauche de violence dans une mêlée confuse. Alors que les soviétiques lancent leur ultime offensive, les Allemands livrent un dernier baroud d'honneur. Steiner propose finalement à Stransky de mériter sa Croix de fer. Le final est surprenant et les dernières barrières sociales et militaires finissent par tomber dans une ambiance apocalyptique.

Steiner, ivre de folie, se met à délirer, hanté par les fantômes du passé (visage angélique de l'enfant russe qu'il avait refusé de tuer, et de ses hommes tombés au combat) et clôt ainsi l'exploration angoissante de l'esprit du combattant de l'armée de l'Est (*Ostheer*) menée par Peckinpah. Si le générique introductif suggérait l'innocence perdue avec son *Kinderlied* (chanson enfantine) mêlé à la musique militaire qui accompagnaient des images d'archives montrant Hitler, des jeunes hitlériennes et des scènes de combats, le générique de fin est un diaporama abject de photos de camps de la mort et de crimes perpétrés par les nazis. Une citation de Bertolt Brecht clôture ce film considéré à juste titre comme le meilleur ayant pour cadre le front russe : « *Ne vous réjouissez pas de sa défaite, vous les hommes. Car même si le monde s'est levé pour arrêter l'ordure, la traînée qui l'a mis au monde est à nouveau en rut* ». ■

Croix de Fer est édité en DVD par Studio Canal, dispo à partir de 15 Euros



Archétype de l'officier prussien, le capitaine Stransky est venu sur le front russe uniquement pour la Croix de fer.

Neues Bauen (Nouvelle construction)

Mouvement architectural fondé par Walter Gropius en 1919 en Allemagne. Les tenants de ce mouvement développent une architecture épurée et fonctionnelle visant à normaliser la ville et à la déconcentrer pour combattre les effets pervers engendrés par la ville du XIX^e siècle.

Ernst May devient le chef de file de la Nouvelle construction. Influencé par son séjour en Angleterre où il découvre le principe des nouvelles agglomérations satellites caractérisées par l'espace et la lumière, il décide de construire une nouvelle Francfort qui laisserait pénétrer la lumière dans les logements. May et son mouvement s'opposent aux rues étroites, au manque d'installations sanitaires dans les immeubles, aux cours intérieures sombres et insalubres. Il s'agit pour le *Neues Bauen* d'agrandir la ville au-delà de la vieille ville étroite par le biais de villes nouvelles. Ernst May élabore en outre les plans de la cité industrielle de Magnitogorsk dans l'Oural qui produit plus de la moitié des chars russes durant la Seconde Guerre mondiale.

Heimatschutz (protection de la terre natale)

Ce terme est inventé à la fin du XIX^e siècle par le musicien allemand Ernst Rudorf pour caractériser la volonté de préserver le paysage, l'habitat, les coutumes et les traditions locales face à l'industrialisation et à l'urbanisation. Les tenants de ce courant critiquent la défiguration de la ville et des campagnes et la perte des valeurs traditionnelles. Dans le domaine architectural, le Heimatschutz tente de sauvegarder les bâtiments

existants tout en soutenant de nouvelles formes architecturales. Il lance notamment des concours qui mettent sur un pied d'égalité l'utile et l'esthétique. Ce courant est repris idéologiquement par certains nazis qui insistent sur les notions de pureté, d'idéalisation de la vie rurale et de l'agriculture traditionnelles et prônent un style régional dans l'architecture.

Style international

Courant architectural qui se développe durant les années vingt jusqu'à dans les années quatre-vingt. Ce courant est le fruit du mariage des idées issues de l'école du Bauhaus, imprégnée par l'architecture moderne qui met l'accent sur le minimalisme, les lignes géométriques et fonctionnelles, et l'emploi de techniques nouvelles comme les techniques de construction en acier et en verre des États-Unis. Son objectif est de mettre en valeur les volumes par des surfaces extérieures lisses et sans ornementation en utilisant essentiellement le béton, l'acier et le verre. L'une des réalisations les plus connues de ce mouvement est le Centre technique de General Motors à Detroit de Eero Saarinen. Le siège des Nations Unies à New York est en outre une belle illustration du style international après 1945. Le « style international » est le résultat de réflexions des Congrès Internationaux d'Architecture Moderne, nés de la volonté de promouvoir une architecture et un urbanisme fonctionnels (le premier congrès a lieu à La Sarraz en Suisse en 1928) et de la Charte d'Athènes (1931), qui prône une restauration des monuments historiques de manière éclairée, afin d'éviter « les erreurs entraînant la perte du caractère et des valeurs historiques des monuments » (Résolution II).

Stavka

Abréviation de *Shtab verkhovnogo komandovaniya* (Grand quartier général). Ce terme désigne l'état-major des forces armées de la Russie impériale puis soviétique. La Stavka est constituée par décret secret signé par Staline le 23 juin 1941, soit le lendemain de l'attaque allemande (opération Barbarossa). Le 10 juillet 1941, la Stavka est remaniée pour devenir la Stavka du commandement suprême (*Stavka Verkhovnogo Komandovaniya*). Le 8 août 1941, l'état-major est une nouvelle fois réorganisé pour devenir la Stavka du grand commandement suprême (*Stavka Verkhovnogo Glavnokomandovaniya*).

SD (Sicherheitsdienst)

Le SD est le « service de sécurité » du parti nazi. Ce service est créé par Reinhard Heydrich en 1931 sous l'appellation IC pour devenir SD en 1932. Dépendant de la SS, le SD entre en concurrence avec les services de renseignement de l'armée (Abwehr) de l'amiral Canaris. En 1936, le SD est intégré au RSHA (Reichs-sicherheitshauptamt ou Office central de la sécurité du Reich) organisation créée par Himmler en 1939 pour lutter contre tous les « ennemis du Reich ». Le SD a pour vocation principale le renseignement intérieur et extérieur au Reich. Après l'attentat manqué contre Hitler en 1944, son pouvoir devient absolu. Il englobe à ce titre les services de l'Abwehr. ■

- *L'homme et la Révolution nationale*
- *Vichy : le jeu de dupes*
- *Le culte du Maréchal*
- *Les intellectuels et Vichy*

Pourquoi Pétain ?

Et aussi :

■ Le Plan Bleu : une opération illogique ?

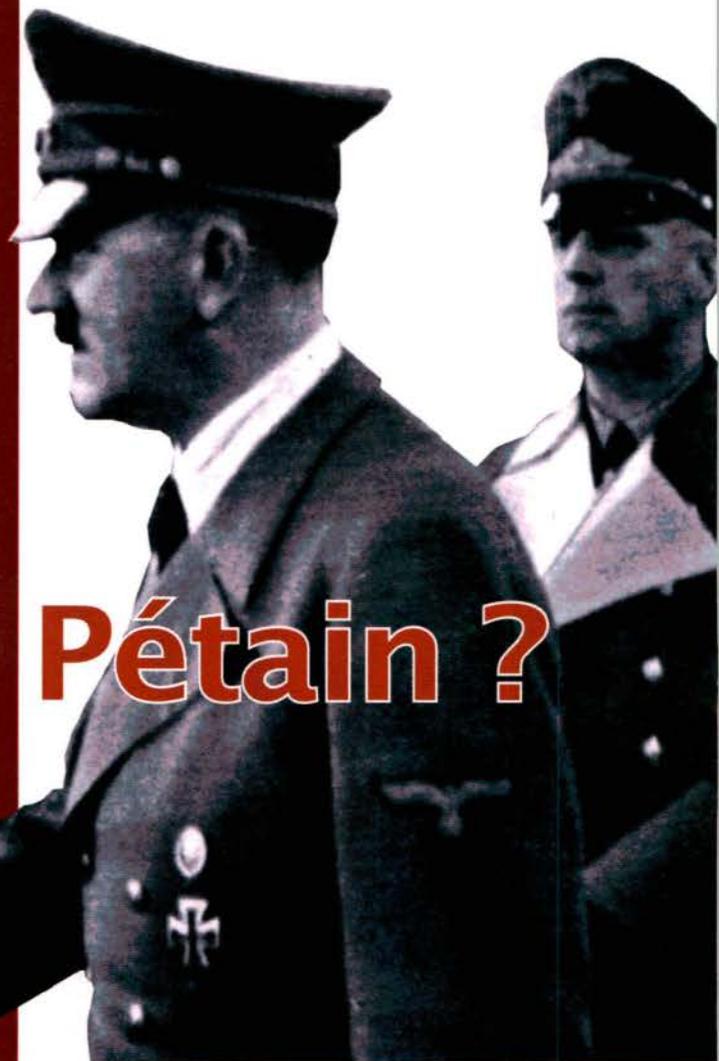
Suite au choc de titans à Kharkov en mai 1942, Hitler lance le Plan Bleu. Cette ultime offensive allemande mène la Wehrmacht jusqu'aux confins du Caucase et jette la 6^e armée aux portes de Stalingrad.

■ Le sport en Allemagne, nouvelle religion du XX^e siècle

Connaissant un véritable succès au début du XX^e siècle, le sport devient sous l'ère hitlérienne un moyen supplémentaire de contrôler les masses. L'idéologie nazie qui s'imprègne dans le sport trouve son apogée durant les célèbres Jeux Olympiques de Berlin en 1936, véritables « jeux de la violence ».

■ Naissance des « meutes de loups »

Durant la bataille de l'Atlantique, le Reich abandonne progressivement la lutte en surface pour développer l'arme sous-marine. Les U-Boote vont alors sillonner les océans à la recherche de leurs proies. C'est la naissance des « meutes de loups » de l'amiral Dönitz.



NOUVEAU

PARUTION AOUT 2007

GUERRE ECLAIR 1939-41, L'Allemagne à l'assaut de l'Europe

Cet ouvrage présente les différents concepts de la guerre éclair — le Blitzkrieg — au travers des différentes opérations entreprises par l'armée allemande de 1939 à 1941 :

- ◆ la légion Condor en Espagne
- ◆ l'Anschluss et l'invasion de la Tchécoslovaquie
- ◆ la campagne de Pologne
- ◆ l'invasion de la Norvège
- ◆ la guerre à l'ouest
- ◆ l'invasion de la Grèce et de la Yougoslavie
- ◆ opération Barbarossa

L'iconographie comporte de nombreuses images d'archives inédites, de photographies en couleurs montrant les uniformes de la Wehrmacht les plus représentatifs de cette période, ainsi que de nombreux profils d'avions et de chars, dont l'emploi combiné a été l'une des clés du succès du Blitzkrieg durant les premières années du conflit.

40,95€



FALLSCHIRM-JÄGER



Chapelle et ci-dessous
détails du casque, second modèle, utilisé par les
parachutistes. On voit bien l'emblème national allemand,
une croix blanche, sur cette version destinée à la Luftwaffe.



Ricardo
Recio Cardona

Histoire & Collections

Ricardo Recio Cardona est un des plus éminents spécialiste espagnol de l'histoire de l'Armée allemande.

Pilier de la rédaction d'Euro uniformes, il est mondialement connu pour ses études sur les volontaires espagnols de la légion Azul.

- ◆ Format 240 x 320 mm
- ◆ 216 pages
- ◆ 160 photographies historiques
- ◆ 170 illustration en couleurs
- ◆ 37 profils d'avions et de chars

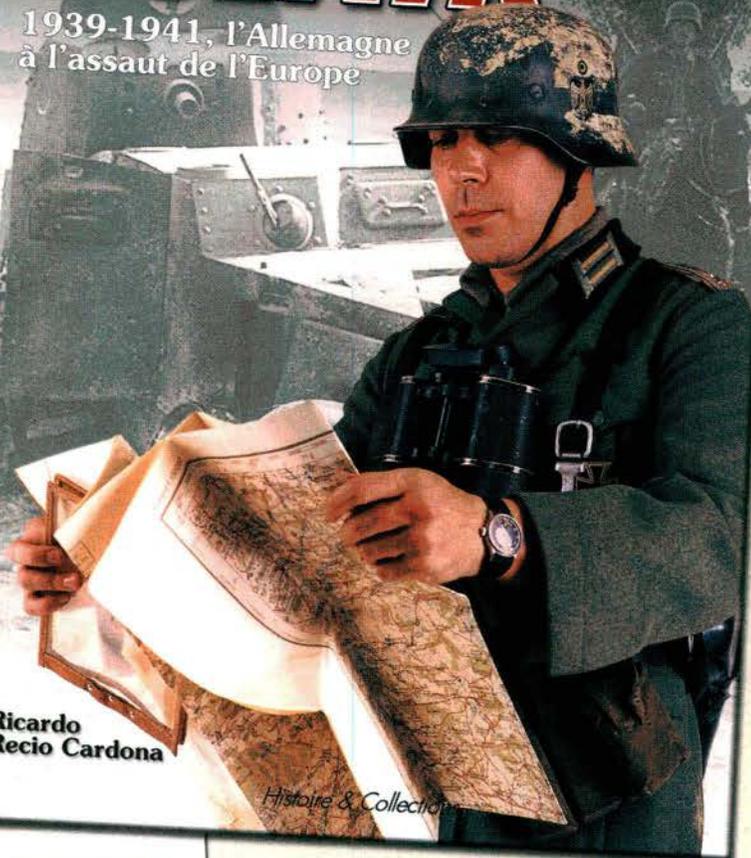


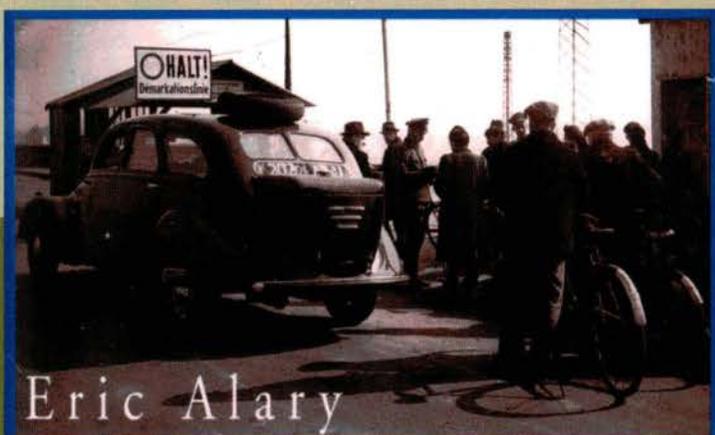
illustrations non contractuelles

Pour commander cette ouvrage, rendez-vous sur www.histoireetcollections.com

GUERRE ECLAIR

1939-1941, l'Allemagne
à l'assaut de l'Europe





Eric Alary

LA LIGNE DE DÉMARCATIION



PERRIN

LA LIGNE DE DÉMARCATIION

Eric Alary

Perrin

24 €

A partir du 22 juin 1940 et sur près de 1200 kilomètres est créée une véritable « frontière » au cœur de la France vaincue. La ligne de démarcation constitue une division territoriale majeure de la France au XX^e siècle.

Les occupants entraînent le régime de Vichy dans un engrenage toujours plus important de concessions, notamment économiques, privilégiant les échanges au bénéfice de la zone occupée et donc du III^e Reich.

Fondé sur des archives policières ou administratives autant que sur le témoignage des riverains de la ligne, ce livre brosse aussi le tableau d'une curieuse vie quotidienne.

Cet ouvrage foisonnant d'informations et d'anecdotes est à la mesure de ce sujet si singulier de notre histoire.

